



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHÈQUE

"Les Français"

S J

60 - CHANTILLY

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OCTOBRE, 1777.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4 ^o . ou in-12 , 14 vol. à Paris ,	16 liv.
Franc de port en Province ,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an , à Paris ,	12 l.
En Province ,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique , 16 vol. in-12. à Paris ,	24 l.
En Province ,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE , 40 cah. par an , à Paris ,	24 l.
Et pour la Province ,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris , port franc par la poste ,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart , 14 vol. par an , à Paris ,	9 l. 16 s.
Et pour la Province , port franc par la poste ,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an , à Paris ,	18 l.
Et pour la Province ,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 35 cahiers par an , à Paris & en Province ,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an , pour Paris & pour la Province ,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS , 24 cahiers par an ; à Paris & en Province ,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris , 24 l. en Province ,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON ; prix ,	12 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diçt. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. 1ci.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Speçtacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diçt. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diçt. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°, broch^e	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E .

O C T O B R E , 1 7 7 7 .

P I È C E S F U G I T I V E S .

E N V E R S E T E N P R O S E .

*D I S C O U R S de Germanicus mourant ,
imité de Tacite .*

Si fato concederem , justus mihi : ... LIB. II.

IL n'étoit plus d'espoir ; & la mort en courroux
Alloit sur sa victime appesantir ses coups ,
Lorsque Germanicus ranimant son courage ,
A ses amis en pleurs , adressa ce langage :

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Si la mort, vers leur fin, précipitant mes jours,
Par un coup naturel en abrégé, it le cours;
Je pourrais de mon sort, déplorant l'injustice,
Reprocher au destin son aveugle caprice.
A la fleur de mes ans, obligé de périr,
Aux Romains enlevé, quand je peux les servir,
J'accuserois les Dieux de m'ôter une vie
Utile à mes enfans, au Prince, à ma Patrie.
Mais puisque la noirceur épuisant tous ses traits,
A comblé de Pison les horribles forfaits;
Puisque, hélas! je succombe aux fureurs de Plan-
cine,
Je ne dois point au Ciel imputer ma ruine.

Vous que l'amour retient à ces tristes momens,
Vous devez recueillir mes derniers sentimens.
Témoins du coup fatal qui tranche mes journées,
Allez à mes parens tracer mes destinées:
Rapportez à Drusus quelle funeste mort,
De son malheureux fils, a terminé le sort.

Ceux qui m'avoient unis les biens & la naissance,
Ceux qui fendoient sur moi leur plus sûre espé-
rance,
Ceux même dont les cœurs de ma gloire envieux,
Me lançoient chaque jour des traits pernicieux;
Tout pleurera dans Rome un guerrier magnanime,
D'un horrible attentat innocente victime.

N'oubliez pas alors, fidèles à ma voix,
 D'implorer le secours du Sénat & des Loix.
 Mon cœur n'exige point que, par des soins stériles,
 Vous veniez m'arroser de larmes inutiles.
 Des mânes d'un ami satisfaire les vœux,
 Est le premier devoir des amis généreux.

Les pleurs des étrangers couleront sur ma cendre ;
 Ma gloire & mes vertus ont le droit d'y prétendre.
 Pour vous, lorsque le Ciel éclairait mes beaux
 jours,

Si du vil intérêt ignorant les détours,
 Par des nœuds plus sacrés votre ame peu com-
 mune,

S'est unie à César, & non à sa fortune.

Si vous m'avez aimé, vous devez me venger ;

L'auteur de mon trépas a dû vous outrager :

Que sa mort soit le prix de celle que j'endure.

Mais sur-tout, en mourant, César vous en con-
 jure ;

Prêtez à mon épouse un utile secours ;

Protégez tous ces fruits de nos chastes amours.

Présentez aux Romains ma famille éperdue,

Sous le poids des douleurs Agrippine abattue ;

Montrez le sang d'Auguste à ce peuple vainqueur :

Ce sang, dans le Sénat, sera mon défenseur.

Allez, de votre ami, la cause est favorable,

Accusez l'assassin que ma mort rend coupable.

3 MERCURE DE FRANCE.

Si pour justifier sa noire trahison,
Le mensonge s'élève en faveur de Pison :
Le droit & la pitié, pour venger l'innocence,
Des perfides témoins, puniront l'insolence.

Par M. l'Abbé Crozat.

ODE SUR LE DUEL.

DIEUX ! quelle exécration furie,
Parmi des cadavres sanglans,
Semble épuiser sa barbarie
A contempler mille mourans ?
Ses yeux en feu, son air farouche,
L'écume qui sort de sa bouche,
Respirant le sang & l'horreur,
Son bras excitant le carnage,
Tout en elle annonce la rage
Qui nourrit son perfide cœur.

Duel, monstre affreux, monstre homicide !
Toi que vomirent les Enfers,
Fléau mortel, sangsüë avide
Nourrie du sang de l'Univers,
Suspend le noir cours de tes crimes,
Réponds, dis combien de victimes

Ta main immola pour jamais.
 Tu te tais !... Ta rage acharnée
 Contre l'humaine destinée,
 Compte le tems par tes forfaits.

Levé sur ta tête coupable,
 Envain des Loix le bras vengeur
 T'offre son glaive redoutable :
 Rien n'est obstacle à ta fureur.
 Hydre sans cesse renaissante,
 Pour étancher ta soif ardente,
 Que de flots de sang tu répands !...
 Un monceau de morts est ton trône ;
 Ton sceptre , ainsi que ta couronne,
 Sont faits de pâles ossemens.

Là , tu contemples en silence
 Les effets de tes attentats :
 C'est-là que ta sourde vengeance
 S'exerce à de nouveaux trépas ;
 C'est-là que ton affreux caprice ,
 A chaque nouveau sacrifice ,
 S'enivre du plaisir cruel
 De voir encenser son idôle ,
 Et des victimes qu'il immole ,
 Parer son sacrilège Autel.

Poursuis : que ton audace épuise

A v

La source des crimes affreux :
 Que toujours ton poignard s'aiguise
 Contre le sein des malheureux,
 Fais gémir fils , épouses , filles ,
 Ravis tout l'espoir des familles ;
 Porte la mort dans leurs foyers ;
 Triomphe en voyant leur misère :
 Pour ton cœur lâche , sanguinaire,
 Tous les forfaits sont des lauriers.

Va , qu'une engeance forcenée ,
 Soumise à ton joug destructeur ,
 Sous tes loix rampante , enchaînée ,
 S'illustre à force de noirceur.
 Moi , j'abhorre ces vils esclaves ;
 Tyran , j'abhorre tes entraves ,
 Tes droits cimentés par le sang.
 Arme-toi , venges ton outrage ;
 Que les ministres de ta rage
 Accourent me percer le flanc.

Parois , assassin magnanime ,
 Montre ton glaive menaçant :
 Crois-tu que ce glaive en imprime ?
 Crois-tu ton coup d'œil terrassant ?
 Ta confiance en ton adresse ,
 A ta lâche scélératesse ,

Prête l'ombre de la valeur :
 Qu'un brave adroit t'ôte l'égide,
 Adieu Héros, l'homme intrépide
 N'est plus qu'un vil gladiateur.

Je vous vois déjà corps féroces,
 Vomir sur moi votre venin :
 Allez, jamais vos loix atroces
 Ne pourront me rendre assassin.
 Je ne suis point votre complice :
 Par nul crime, nulle injustice,
 Mon cœur ne se sent combattre.
 A vos yeux si je suis coupable,
 Si mon système est méprisable,
 Mon déshonneur est ma vertu.

Dans le champ de mort, de carnage,
 Contre l'ennemi de mon Roi,
 Je ferai mon apprentissage ;
 Là je paroîtrai sans effroi.
 Mais que d'une main meurtrière,
 Pour une offense passagère,
 De l'homme je perce le sein !...
 Ce trait fait frémir la nature !...
 La valeur & tranquille & pure
 Dort au cœur du vrai Citoyen.

O François ! suis un vain fantôme ;

12 MERCURE DE FRANCE.

Et connois mieux quel est l'honneur :
Sans doute il fut connu dans Rome
Où le tien auroit fait horreur.
Dédaigner , avilir l'outrage ,
D'un Romain voilà le courage...
Mais si nos jours sont attentés ,
Armons-nous pour nôtre défense ;
Et c'est alors , pour la vengeance ,
Que le fer pend à nos côtés.

Par un Militaire.

*ÉPITRE à mon ami M. de B.... Chevalier
de l'Ordre de Saint-Lazare , & Lieute-
nant au Régiment d'A...., sur son
départ pour G....*

JE ne vois plus le jour qu'avec indifférence ,
Depuis que je languis privé de ta présence.
Tout se peint à mon cœur sous des traits odieux.
C'est envain que l'aurore annonce dans ces lieux ,
Le retour désiré d'une belle journée ;
Aux dégoûts , à l'ennui mon âme abandonnée ,
Loin du tendre B... semble morte au plaisir.
Pour les amis heureux tout rit dans la nature.

Tout à leurs yeux charmés fait naître le desir.
 Mais pour moi maintenant, ces bois, cette verdure,

Ces côteaux si chéris quand tu les fréquentois ;
 Ces mitthes toujours verts quand tu les cultivois ;
 Le bosquet où nos mains ont gravé sur un frêne,
 De B... de C... le chiffre entrelacé ;
 Tout rappelle à mon cœur notre bonheur passé.
 Je crois être avec toi, je te suis dans la plaine :
 Je crois te voir assis au pied de cet ormeau.
 Mais, hélas ! cette erreur, cette illusion vaine,
 Cette ombre de plaisir, tout augmente ma peine.

Je t'écris sur les bords de cet humble ruisseau,
 Dont les flots argentés dans leur course incertaine,

Furent souvent témoins de tes sages discours.
 Là, j'essayoïis par fois une chanson nouvelle :
 Je chantois l'amitié triomphant des amours.
 Que ma voix étoit douce au tems de nos beaux jours!

Dieux ! qu'elle a bien changé ! Dans ma langueur mortelle

Ma lyre se refuse à mes doigts attristés.
 Les fleurs dont Polimnie ornoit ma chevelure,
 Depuis que tu me suis, ont perdu leurs beautés,
 Dans nos antiques bois je marche à l'aventure,
 Je n'y vais plus chercher une douce fraîcheur.

14 MERCURE DE FRANCE.

J'aime à m'y pénétrer d'une sombre terreur ;
Et si le rossignol , caché sous la verdure ,
Fait ouïr les accords d'un gosier enchanteur ,
Bien loin de m'inspirer une tendre langueur ,
Des fureurs de Terrée il m'offre la peinture.

Ainsi tout fait nourrir la cruelle blessure
Que ta fatale absence a faite dans mon cœur .
Rien n'a pu t'arrêter !... Prenant les jeux pour
guide ,
Sans regretter ces bords tu fuis loin de mes yeux.
Ton ami... tu le fuis ! Où porte-tu tes vœux ?
Vas-tu chercher ailleurs un bonheur plus solide !
A la tendre amitié préfère-tu l'amour ?
Non , dans ton cœur, B... la sagesse réside ;
Tu fais que les plaisirs où l'amour seul préside ,
Ressemblent à ces feux que, sur la fin du jour ,
Dans la belle saison , nous voyons souvent naître.
Le Voyageur surpris par l'horreur de la nuit ,
S'avance imprudemment à la clarté qui luit ;
Mais bien-tôt il la voit tout-à-coup disparaître.
Il reconnoît l'erreur dont il est abusé ;
Hélas ! il est trop tard , il tombe au précipice
Que sous ses pas tremblans son erreur a creusé...

Ah ! ne t'enivres point de ce bonheur factice.
Fidèle imitateur du vertueux Ulysse ,

Renversés à tes pieds la coupe où le plaisir,
Sous un appas trompeur, cache le repentir.

Éloigne-toi, B... des murs de G...
Les Grâces, les Amours, & Rosine leur mère.
Par les liens de fleurs que t'offre le désir,
Comme un second Renaud, pourroient te retenir,
Que la tendre amitié te prêtant son égide,
Ne cesse de veiller assise à tes côtés.
B., pour n'être pas dans des lieux enchantés,
N'en crains pas moins les fers d'une nouvelle
Armide.

Par M. le Marquis de Cogners.

A M O N S I E U R ,

A son passage à Orange.

SI sur ton front brilloit une Couronne,
Aurois-tu plus d'admirateurs ?
Qu'ajouteroit l'éclat d'un Trône !
Par les vertus tu règnes sur les cœurs.

Par M. Vedrilhe aîné.



S U R L' E S P É R A N C E.

PRÉSENT des Dieux, douce Espérance,
Toi dont l'agréable influence
Nous fait goûter le fruit anticipé,
Le plaisir pur de la félicité,
Sans en avoir encor la jouissance;
Toi qui soutiens au milieu des revers
Et des cruelles peines,
Le captif gémissant sous le poids de ses chaînes,
Et le forçat qui rame au sein des mers,
Préserve ma vie
Du noir poison de la mélancolie.
Que les soucis, les chagrins accablans,
Les ennuis dévorans
Et la sombre tristesse,
Ne viennent point, de leur morne langueur,
Altérer mon bonheur
Et flétrir ma jeunesse.
Qu'au gré de mes vœux,
La troupe des jeux,
Les ris, l'allégresse,
A me rendre heureux,
Conspirants sans cesse,

OCTOBRE. 1777. 17

Deviennent le prix
De tes beaux mensonges
Réalisant la douceur de tes songes,
En me donnant des biens que tu m'as tant promis.

Par M. L...

L'HEUREUX NAUFRAGE.

« TRISTE objet de mes soupirs & de
» mes larmes, ô mon fils que je te
» plains! Un père irrité me poursuit.
» Que vais-je devenir? Que deviendras-
» tu toi-même? Je mourrai bien-tôt dans
» ce désert. Le même sort t'attend. Ciel
» rigoureux! que je ne voie pas expirer
» mon fils! Que je meure avant lui,
» puisqu'il faut que je meure. Épargnez
» à une mère tendre & sensible, les cris
» perçans d'un fils réduit à la dernière
» misère ». La malheureuse Junie, les
yeux remplis de larmes, le cœur gros de
soupirs, les mains tendues vers son fils
sommeillant dans son berceau, expri-
moit ainsi sa douleur.

Elle porte ses regards autour d'elle,
elle ne rencontre par-tout que les mar-

ques humiliantes de son infortune ; des murs nuds , une chambre obscure , sans ornemens & sans meubles. Couverte de haillons , elle n'ose jeter les yeux sur elle. Ses beaux cheveux , autrefois parfumés de fleurs , sont épars sur ses épaules. Son visage autrefois animé par les jeux & les ris , est mouillé de larmes. Elle gémit , elle accuse son père , son époux , la nature entière ; elle fixe son fils , & garde un morne silence.

Julien se réveille , ses yeux se tournent sur sa mère ; ses bras sont tendus vers elle. Il la caresse , l'embrasse , & lui demande du pain. — Attends , mon fils. Ton père en doit bien-tôt apporter tout trempé de sa sueur , & nous partagerons ensemble le pain de la misère.

Dorisval revient quelque tems après , fatigué , épuisé. Il met le pain sur le berceau , regarde son enfant qui sourit , Junie qui soupire , s'assied , se couvre le visage de ses deux mains , pleure & se tait!....

Dorisval , plein d'amour pour Junie qui l'adoroit , n'avoit pu faire consentir Wastain , père de sa maîtresse , à les unir ensemble. Dans un moment d'imprudence & d'erreur , il avoit osé l'enlever ,

OCTOBRE. 1777. 19

la prendre pour épouse à la face des Cieux , seuls témoins & garans de leur amour & de leur foi.

Il y avoit déjà cinq ans que ces deux infortunés époux , fuyant le courroux d'un père justement irrité , traînoient de pays en pays leur misère , & le fruit malheureux de leur hymen clandestin , lorsqu'ils s'embarquèrent pour l'Amérique. Le vaisseau qui les portoit fit naufrage. A l'aide d'une barque de Pêcheurs , ils étoient abordés dans une Isle presque inconnue.

Ils y demeuroient depuis un mois. Dorisval , au service de Palémon qui avoit une petite habitation dans cette Isle ; travailloit tout le jour , & revenoit le soir retrouver , dans une espèce de chaumière , son fils & Junie. Ils y pleuroient leur triste destinée. Le vieillard venoit les consoler ; il les aidait , il les encourageoit.

Dorisval vécut pendant neuf ans dans cette Isle , avec sa femme & son fils , du travail de ses mains & des bienfaits de Palémon. Ce mortel généreux avoit cherché de jour en jour à leur rendre la vie plus tranquille & plus douce.

Cependant Julien comptoit déjà trois

20 MERCURE DE FRANCE.

lustres. Le vieillard avoit une fille presque du même âge ; Lucile étoit son nom. Ces deux enfans commençoient à ne pouvoir plus vivre l'un sans l'autre. Ils sentoient déjà la douce nécessité de se voir , de se parler tous les jours , & à tous les instans.

Julien , sous l'habillement le plus simple , avoit tous les avantages de la jeunesse. Il sembloit que la nature eût pris soin de l'embellir. Ses cheveux blonds & tressés , sont attachés par une écharpe que fournit Lucile. Ses yeux mêlés de douceur & de finesse , respirent l'enjouement. Quand il sourit , il découvre deux beaux rangs d'ivoire ; & sur ses jouës animées , l'amour & son cortège. Son front dégagé , & qui n'a point encore rougi , porte l'image sacrée de l'innocence de son cœur. Son geste naturel & touchant , anime son langage. Son attention à tout prévenir , son empressement à offrir ses petits services , son zèle à les rendre , son caractère , sa douceur , son esprit , sa jeunesse & sa grace , tout en lui plaît , enchante & ravit.

Lucile , sous l'habit de Bergère , est aussi belle que les Grâces. Aussi fraîche que la rose que Julien met dans son cor-

set ; elle en a sur les joues l'incarnat mêlé avec la blancheur du lys. Ses beaux yeux ne le font jamais plus que lorsqu'ils se tournent languissamment sur Julien. Elle n'est jamais plus leste que lorsqu'elle court après lui. Elle n'a jamais les lèvres plus vermeilles que lorsqu'elle les colle tendrement sur les siennes.

Palémon voit avec plaisir cet amour naissant ; il se propose & se flatte de les unir. Un jour il parle ainsi à Lucile : « Je fais que tu aimes Julien Il n'est pas » riche ; mais ses qualités corrigent la rigueur de la fortune , & valent un trésor. Ma fille , je ne veux point ressembler à ces pères barbares , qui sacrifient leurs enfans à leurs intérêts. L'exemple frappant de la malheureuse Junie , m'afermit dans mes principes. Non , jamais je ne te réduirai à détester le mariage & ses liens. Sois sage , aime toujours Julien , il mérite de l'être. Je vous aime tous les deux ; vous serez tous les deux mes enfans. Ah ! ma fille , je ne veux que votre bonheur , & je n'aspire qu'au moment de vous voir unis sous les auspices du plus tendre amour ».

Lucile remercie son père , & le lendemain elle rend compte à son ami de

22 MERCURE DE FRANCE.

tout ce qu'elle a entendu. Oui, Julien, disoit-elle, Palémon nous chérit. Le bon père! Comme il pleure de tendresse en me parlant de toi! Il t'aime autant que si tu étois son fils. La situation de tes parens le touche & lattendrit. Il voudroit vous voir tous heureux. Qu'il est doux, mon bon ami, de trouver un tel homme dans le malheur? Ah! Lucile, lui répondoit Julien, si tu savois quel respect on m'inspire pour ton vénérable père! Du plus loin que maman le voit venir honorer notre chaumière; ô mon fils, dit-elle, prosternons-nous, voici notre bienfaiteur! Faisons au Ciel des vœux pour lui. Quand il arrive, je vole dans ses bras. Il m'embrasse si tendrement! Quelquefois pendus tous trois à son col, nous nous disputons le plaisir & l'honneur de l'embrasser le premier. Lucile, qu'il est doux de revoir son bienfaiteur! Ainsi s'entretenoient Lucile & Julien; &, dans leurs transports innocens, ils s'embrassoient, & répétèrent souvent leurs entretiens & leurs caresses.

Ces deux amans heureux, quoique toujours ensemble, ne donnoient aucune inquiétude à leurs parens, parce que l'innocence présidoit à leurs entretiens & à

leurs actions. L'amitié, plutôt que l'amour, les réunit, tantôt dans un bois, tantôt sur les bords fleuris d'un ruisseau, ou sur le rivage de la mer. Le concert harmonieux des oiseaux, le gémissement de l'eau qui s'échappe & fuit avec peine au milieu des durs cailloux; enfin, le bruit impétueux de la mer qui mugit: voilà les objets qui fixent leurs regards & leur attention; voilà tous leurs plaisirs. Ce qui les amuse le plus, c'est lorsque deux oiseaux, séparés des autres, chantent leur amour & leur fidélité. Leurs caresses réveillent celles des jeunes spectateurs. Ils se regardent, s'embrassent & se disent: « Aïmons-nous, la nature nous l'apprend & nous y invite ».

Cependant Junie éloignée de son père, & chargée du poids accablant de sa haine, pleuroit toujours sur sa fuite & ses erreurs. Dorival cherche en vain à la consoler. Junie, lui disoit-il, ma chère Junie; sèche enfin tes larmes. Le Ciel, témoin de ta douleur, t'a déjà pardonné. Ton père, que l'intérêt & la dureté ont privé de sa fille, t'a sans doute regrettée. Oui, il te redemande à tout ce qui l'environne. Il se reproche sa rigueur, Il nous plaint, il est

24 MERCURE DE FRANCE.

sensible. Cher époux, lui répondoit Junie, tu as causé mon malheur & le tien. Je ne veux point ici t'en faire un crime ; mais au moins laisse - moi regretter un père qui m'eût toujours aimée si j'eusse conservé contre toi ma trop foible vertu. Hélas ! peut-être Wastain n'est plus , & j'ai creusé son tombeau ! O mon père ! si tu respirez encore , si ma voix mourante peut aller jusqu'à toi ; entends les cris des remords qui me déchirent. Pardonne à une fille malheureuse qui voudroit pouvoir se jeter à tes pieds , & mourir de honte & de regrets en les tenant embrassés.

Palémon entre à ces mots. Dorisval, reprend Junie, regarde ce vieillard ; mon père , s'il voit encore le jour , est à présent de son âge. En prononçant ces dernières paroles , elle regardoit le vieillard avec attendrissement ; elle gémissoit..... O mes enfans ! s'écrie Palémon , je viens vous apporter la joie. Vivez, Junie. Quelle joie , dit-elle , avec précipitation ? ... Ange de paix , font-ce des nouvelles de mon père ? Vit-il encore ? Hélas ! ma chère Junie , j'ignore ou sa vie ou son trépas. O jour le plus beau de mes jours ! Je vais faire des heureux ,
Junie !

Junie, Dorisval, écoutez - moi. La fortune vient de mettre le comble à mes desirs. Un bien considérable que je n'attendois pas, & que je n'aurois pas même désiré sans vous, me tombe en partage par la mort d'un parent que je connoissois à peine. J'en reçois la nouvelle par une lettre que m'a remis un malheureux échappé du naufrage d'un vaisseau échoué sur nos bords. Venez partager avec moi les faveurs de la fortune. Je veux unir un jour ma fille avec Julien. Nous ne ferons plus désormais qu'une seule & même famille; nous vivrons toujours heureux. Eh quoi! Junie, vous pleurez! Que manque-t-il à votre bonheur? — Mon père! A ces mots Julien rentre hors d'haleine. Lucile tremblante le suit. — O ma mère! — Eh bien mon fils! Qu'avez-vous? Parlez. — J'étois avec Lucile sur le bord de la mer, lorsque tout-à-coup des accens plaintifs se font entendre du bois prochain. . . . Nous écoutons. . . . Un malheureux invoquoit la mort. J'approche! Quel spectacle! Je vois un vieillard aussi vénérable que mon père Palémon, étendu par terre, sans force, sans couleur, & peut-être à présent sans vie. Je recule

en détournant les yeux.... Lucile pleuroit derrière moi. Il m'appelle, me regarde, me tend la main, & me dit d'un ton si touchant & si doux : « Donne-moi, si tu peux, quelques secours, pour retarder de quelques instans, la mort affreuse qui va terminer mes jours infortunés ».

Un mortel malheureux, dit Palémon, allons le secourir ! Junie étoit restée immobile à ce récit. Un vieillard, s'écrie-t-elle, c'est peut-être mon père, je succombe à mes alarmes !

On quitte la cabane, on arrive.... Le vieillard redemandoit sa fille au Ciel & à la terre. Junie, disoit-il, encore si ta main venoit me fermer les yeux, si tu favois que je meure en te pardonnant, je mourrois satisfait. — Elle vous est rendue Wastein, ah mon père ! — Junie, ma fille, Dorival, ô jeune-homme, leur fils & le mien ! O mes enfans, embrassez votre père, il vit pour vous pardonner !....

Junie, Dorival & Julien étoient tombés dans les bras du vieillard qui les tenoit embrassés & les serroit sur son sein.

Palémon de bout à ce spectacle, te-

nant par la main Lucile qui pleuroit, sourioit & bénissoit le Ciel. Il relève le père & les enfans. Venez, leur dit-il, venez dans mon habitation. La paix nous y attend ; le bonheur sera notre partage. Vieillard généreux, lui répondit Wastrein, quel port m'offre ta bonté, après la tempête & le naufrage ! Le desir des richesses avoit endurci mon cœur, il a causé tous mes maux & ceux de mes enfans. La soif de l'or m'avoit fait confier mes biens à la mer inconstante, pour les grossir & les multiplier. Le vaste Océan les a tous engloutis dans son sein, & m'a jeté en courroux sur ses bords. J'ai tout perdu ! Que dis-je ? Je retrouve tous mes biens, puisque j'embrasse mes enfans ! O vénérable vieillard, je les reçois de ta main, tu veux encore leur servir de père ! Comment pourrai-je m'acquitter envers toi ? Par quels vœux, quel encens récompenser & payer tes bienfaits ? — Votre bonheur & celui de votre famille, sera ma plus douce récompense.

Wastein appuyé sur Junie & Dorisval, Palémon sur Lucile & Julien, regagnent la cabane. Dorisval y entre le premier, & reçoit son père à l'entrée de la porte,

B ij

18 MERCURE DE FRANCE.

& lui dit : « Soyez le bien venu , voyez
» l'asyle de vos enfans. Ils y pleurent de-
» puis neuf ans leur crime & leurs erreurs.
» Vous leur avez pardonné ; ce séjour
» de tristesse & de deuil , fera désormais
» celui du bonheur & de la joie ».

Ces deux familles qui , dès ce moment ,
ne firent plus qu'une , vécurent heureuses
& tranquilles. Deux ans après , l'amour
couronna Lucile & Julien , & les unit
sous les yeux de leurs parens qui les bé-
nirent. Les deux vieillards eurent encore,
avant de mourir , la consolation d'em-
brasser leurs petits enfans.

Par M. Chapron.

*A l'Empereur JOSEPH II, voyageant sous
le nom de Comte DE FALCKENSTEIN.*

POUR converser avec des hommes ,
Tu descends quelquefois du Trône des Césars ;
Dans la foule caché , tu vois ce que nous sommes ,
Tu ranimes les Mœurs , tu caresses les Arts ,
Si ta haute sagesse échauffe notre verve ,
D'un pénible silence elle impose la loi ;

OCTOBRE. 1707. 29

Je fais qu'en rimant malgré toi,
Je rimerois malgré Minerve.

Par M. de la Louptière.

*A une jeune personne qui vouloit se faire
Religieuse.*

LE vœu de pauvreté vous semble nécessaire,
Et je le crois bien avisé ;
Vous gardez un trésor , il faut vous en défaire.
Quant au vœu de clôture , il nous seroit aisé
D'en faire ici l'expérience ;
Mais ce n'est pas à vous, Babet,
De faire vœu d'obéissance ;
Le quatrième est indiscret,
La charité vous en dispense.

Par le même.

B iij

LE CANAL DE JONCTION.

Ode aux Narbonnois.

. Deus nobis hæc otia fecit.

.
Sed tamen, iste Deus qui fit, da, Tityre, nobis.

VIRG. BUCOL.

AINSI, lorsque la foudre & les feux du ton-
nerre,

De sillons embrâsés enflamment l'Univers,
Ou que le Mont-Vésuve, en ébranlant la terre,

Vomit les brasiers des Enfers;

Tout-à-coup des autans les haleines brûlantes,
Soufflant avec fureur des flammes dévorantes,

Portent l'effroi chez les mortels;

Et leur foule éperdue, en proie à ces orages,

Du Maître de l'Olympe embrasse les images,

Tremblante au pied de ses Autels.

Tel un peuple impuissant, qu'une ligue bruyante

A long-tems éloigné du jour de son bonheur,

Se troublant à l'aspect de l'Hydre renaissante,

Tend les bras vers son Protecteur...

C'est pour toi que je chante , ô ma chère Patrie !
 La France a vu les Arts , & le Dieu du Génie
 Applaudir vingt fois à tes vœux * ;
 Et la brigue , vingt fois , a détruit l'espérance
 De voir , dans ses canaux , circuler l'abondance
 Toujours promise à nos neveux.

Mais ce jour désiré luit enfin sur nos têtes :
 Tout souscrit à la voix de tes Amphictions :
 Leur sagesse a calmé le souffle des tempêtes ,
 Et l'orage des factions :
 De tes antiques droits le soutien & l'arbitre ,
 Par l'Aïeul de Bourbon revêtu de ce titre ,
 Dillon fait entendre sa voix ;
 Et l'humble vérité rompant un long silence ,
 D'un oeil pur & serein , fouille le Code immense
 Où la Gaule puise ses Loix.

O céleste vertu ! Thémis & la sagesse ,
 T'ouvrent donc aujourd'hui leurs sacrés Tribu-
 naux ,
 Où la main de l'orteur , dans sa coupable ivresse ,
 Agitoit ses pâles flambeaux ;

* Nombre de vérifications ordonnées par le Con-
 seil , & qui ont toutes conclu en faveur de la Ville de
 Narbonne.

32 MERCURE DE FRANCE.

Mais ébloui soudain de ta clarté sublime,
J'entends le monstre impur désavouer son crime.

Aux yeux de la saine raison,
Et maudire à jamais tes jours de calomnie,
Où, dans l'obscurité, les serpens de l'envie
Infectoient tout de leur poison*.

Éloigne, ô vérité ! l'implacable folie
Qui verfoit sur tes pas un souffle meurtrier,
Pénètre les humains de ta sainte énergie :

Que leur bonheur soit ton flaurier,
Tu triomphes : déjà ta sinistre rivale
Précipitant ses pas sous la voûte infernale,
S'abysme dans son antre obscur.
D'un éclat bienfaisant ta beauté se colore,
Et dans tous les esprits, une riante aurore
Amène le jour le plus pur.

Les Cieux, après la nuit des plus bruyans orages,
Font briller à nos yeux leur plus riche appareil :
Mais par degrés encor, le voile des nuages
Nous transmet les feux du Soleil.
Ainsi, lorsque Dillon foudroyant l'injustice,
Démasque en plein Sénat, & confond l'artifice,

* Mouvements d'opposition de quelques Communautés riveraines du Canal des Mers.

Étouffe la division ;
 Son génie agissant à travers de tes flammes ,
 S'infinue avec art , & jusqu'au fond des ames
 Porte la persuasion.

Sur les marches du Trône , une main ennemie
 Souvent n'offre aux mortels que l'abus des pou-
 voirs :

Mais le vrai Citoyen n'y voit que la Patrie
 Et la grandeur de ses devoirs.

Ainsi donc , Richelieu plus grand que sa fortune ,
 Opposa son génie au trident de Neptune ,
 Et triompha de ses efforts *.

Tel , d'un fleuve oublié dans ses grottes pro-
 fondes ,

Aux progrès du commerce asservissant les ondes ,
 Dillon vient enrichir nos bords.

Mais le fleuve appuyé sur son urne bourbeuse ,
 Arrofant à loisir ses antiques roseaux ,
 A la voix de Dillon , à cette voix flatteuse ,
 Élève son front sur les eaux.... *

« Quel Dieu , réglant enfin mes courses vaga-
 » bondes ,

* La digue de la Rochelle construite par le Cardi-
 nal de Richelieu.

34 MERCURE DE FRANCE.

» Va lancer sur mes flots les trésors des deux
» mondes !

» Tout s'anime sous ses regards :

» Accourez sui les pas , ô Prêtres d'Uranie !

» Consommez des travaux qu'enfanta le génie

» Sous les Bourbons & les Césars *.

» Et toi , fleuve pompeux , appui des Tectosages !

» Recueillons à l'envi les tributs des deux mers ,

» Et qu'unis à jamais, nous fixions sur nos plages

» Le centre de cet Univers.

» Sur les pas de Jason , je vois les Argonautes ,

» De la Grèce attendrie abandonnant les côtes ,

» Partir des rives d'Iolchos ** ;

» Et terrassant l'effort d'un dragon homicide ,

» Transporter sur nos bords , dans leur course

» rapide ,

» L'antique toison de Colchos *** ».

* Une partie de notre Canal est , dit-on , l'ouvrage des Romains.

** Patrie de Jason , où s'assemblèrent les Princes Grecs , pour la conquête de la Toison d'or.

*** Le Dieu Mars , à qui cette Toison fut consacrée , voulut que l'abondance régnât dans les lieux où elle seroit transportée.

O Narbonne, à ces mots, jette un cri de victoire!
L'Aude, au sein de tes murs, roule des sables
d'or.

Le cœur de ton Prélat éternise ta gloire,

Et ton bonheur fait son trésor...

Mais quels lors d'habitans ont inondé tes portes
Sous leurs drapeaux flottans, tes brillantes co-
hortes

S'élancent hors de tes remparts;

Et dans les flancs obscurs de tes foudres de guerre,

Le salpêtre embrâlé de cent coups de tonnerre,

Ébranle la Ville de Mars*.

Mais les sons mesurés d'une marche guerrière,

Sont-ils faits pour régler les mouvemens du cœur?

Apportez à Dillon, troupe bouillante & fière,

Un enthousiasme vainqueur.

Vos courriers écumans, sous l'ardeur qui les presse,

Pour voler sur les pas, secondent votre ivresse:

L'amour ne connoît point de frein,

Et les vents échappés des gouffres d'Éolie,

N'ébranlèrent jamais avec tant de furie

Les forêts du Mont-Apennin.

* La Ville de Narbonne est connue dans l'Histoire
sous le nom de *Narbo Martius*.

36 MERCURE DE FRANCE.

Vous donc, foudres des Rois, arbitres des ba-
tailles,

Ne lancez plus vos feux qu'à l'honneur de Dillon:
Annoncez aux deux mers, du haut de vos mu-
railles,

Ce qu'elles doivent à son nom.

Et vous, Reine des cœurs, noble mère des Grâces,

Et vous, enfans de Mars, qui volez sur les traces
De la Déesse de Paphos *,

Honorez d'un regard, en ce jour de victoire,

Les chiffres enflammés que lancent à sa gloire **

Les autres du Dieu de Lemnos ***.

Et toi, Prélat chéri, père de ma Patrie,

Fixe à jamais sur toi les regards de Titus,

Et fais briller aux yeux de Narbonne attendrie,

Le prix qu'il met à tes vertus.

Poursuis donc ta carrière, ame grande & sublime :

* Madame la Comtesse de Rooth, Madame la
Comtesse de Dillon, M. le Prince de Rohan-Guéméné,
M. le Comte Dillon, & M. le Marquis Dillon.

** Feu d'artifice qui fut tiré durant la réjouis-
sance.

*** Isle de la mer Égée, où le Dieu du feu avoit
ses forges.

Digne par tes travaux du cœur & de l'estime
 De l'Émule du Grand Henri,
 Tu nous a rappelé que, malgré la clémence,
 Ce Roi ne dut souvent le bonheur de la France,
 Qu'à la sagesse de Rôni.

Pour moi qui, sur le son des Chantres pindariques,
 Ne sus jamais régler mes timides accords,
 J'adresse librement aux cœurs patriotiques,
 Et mes Hymnes & mes transports.
 Toujours, quoiqu'ignoré, sans nom & sans ancêtres,
 J'éleverai ma voix dans la foule des êtres,
 Au nom de leur prospérité :
 Malheur au Citoyen dont la soif importune
 Sacrifieroit leur gloire & la cause commune
 A la funeste avidité.

Par M. Figeac.

LA BOITEUSE VENGEÉE.

Deux sœurs, dans un logis antique,
 Vivoient d'un revenu modique,
 (Dont leur petit travail amplifioit les fruits)

Et recevoient quelques amis.

La moins âgée, aimable fille,

Pleine d'esprit & fort gentille,

Boîtoit très-bas, & pour certe raison

Sortoit fort peu de la maison.

L'autre, mieux faite, mais peu belle,

Joignoit à de rustiques traits,

Un air hommasse, un crâne épais,

De la malice, en avoit-elle ?

Je n'oserois décider sur ce point ;

Peut-être (que fait-on ?) les femmes n'en ont
point.

Quoi qu'il en soit, un jour qu'on louoit la cadette

Sur son esprit & sur ses agrémens,

Sa compagne en marqua ses petits sentimens

D'une manière aussi vive que nette.

La jeune l'aperçut. Qu'avez-vous donc, ma
sœur,

Lui dit-elle ? Moi, rien, lui repartit l'aînée,

Je ne puis qu'approuver cet éloge flatteur.

En vous félicitant de votre destinée.

Pour moi de qui le sort n'est pas si gracieux,

Je me console de mon mieux.

Si d'un certain brillant la nature me prive,

Au moins je ne crains pas l'insultant quolibet

D'avoir pour lettre distinctive,

La seconde de l'Alphabet.

J'en conviens avec vous, dit la jeune personne ;
 Mais convenez aussi qu'on ne s'est point trompé
 En ne vous marquant point au B ;
 Vous n'êtes ni belle ni bonne.

Par M. P. D. L. à Sens.

L'Homme sûr de sa Conscience.

CERTAIN Tailleur Galcon, d'autres disent
 Normand,
 Qui, sachant de son Art les amples privilèges,
 En exerçoit fort lestement
 Tous les industriels manèges ;
 Coupoit quatre pour deux ; allongeoit le galon,
 Escamotoit les fournitures,
 Comme en pays conquis faisoit mille captures :
 Bref, aussi digne au moins d'être appelé Larron,
 Qu'un Procureur de trente ans d'exercice,
 Pressé d'un mal subit, se crut, par quelque indice,
 Prêt à dégringoler de son lit au tombeau.
 Il mande son Curé. (Le cas étoit nouveau).
 Le Pasteur vole, arrive. Eh bien ! dit-il, mon
 frère,
 Vous me demandez : mais, quel examen à faire ?
 Comment vous rappeler tous vos égaremens ?

40 MERCURE DE FRANCE.

Ces mensonges, ces vols, ces fraudes, ces sermens,

Crimes nombreux, crians & portés à l'extrême ?

Quel opprobre pour vous, si, dans ce moment même,

Forcé d'ouvrir le fond de votre cœur pervers,

Il vous falloit montrer aux yeux de l'Univers,

Le pitoyable état de votre conscience ?...

Parbleu, dit le gissant, d'un air de confiance,

Sur cet article-là j'accepte le défi.

Ma conscience est à l'épreuve,

Elle est entière & toute neuve,

Je ne m'en suis jamais servi.

Par le même.

*A Madame de * * *.*

C'EST l'amitié qui fit naître ces fleurs,

Souvenez-vous de leur noble origine ;

Le sentiment nuança leurs couleurs.

De l'amitié la rose est sans épine ;

Auprès de vous je le sens chaque jour ;

Dans son éclat, fraîche & toujours nouvelle,

Elle survit aux roses de l'amour,

Et l'hiver même est un printems pour elle.

Par M. Mayr.

RÉPONSE au Billet qu'on ne m'a
point écrit.

DIEUX ! que je vois de touchant & de tendre
 Dans le Billet qu'on ne m'a point écrit ;
 De son attrait ai-je pu me défendre ,
 Il a séduit mon cœur & mon esprit.
 Que je vous plains, ô vous ! amant vulgaire ,
 Qui d'un Billet mandiez la faveur.
 Qui, d'un Billet, pourroit se satisfaire ?
 Que je suis loin d'y trouver mon bonheur !
 On vous écrit sans chaleur, sans délire ;
 On considère, on pense, on réfléchit,
 Le cœur s'enflamme...on s'arrête...on rougit ,
 On ne dit point tout ce qu'on voudroit dire !
 Peut-on écrire un Billet jusqu'au bout ?
 Un cœur épris est toujours dans l'ivresse ;
 On veut écrire avec art & finesse,
 L'esprit s'en mêle, & l'esprit gâte tout.
 Des passions quand on ressent l'empire ,
 On est muet, on ne peut s'exprimer ;
 Et je soutiens qu'on ne fait point aimer ,
 Alors qu'on peut en parler ou l'écrire.
 Pour moi je vois, je vous l'ai déjà dit ,
 Le sentiment & la délicatesse,

42 MERCURE DE FRANCE.

La passion , l'excès de la tendresse ,
Dans le Billet qu'on ne m'a point écrit.

Par le même.

*RÉPONSE de Mademoiselle de Ch. * * *
aujourd'hui Madame de la Piv. * * *
ci-devant Postulante dans une Maison
Religieuse , aux Vers de M. G... Pro... ,
Académicien d'Angers.*

NON, non, vous vous trompez, beau sire,
Cet enfant dangereux que vous peignez si bien,
N'est point celui qui me guide & m'inspire.
Il est un autre Dieu, grave dans son maintien,
Aussi rendre que lui, mais cent fois plus fidèle,
Qui m'assure en secret d'une ardeur éternelle,
Et fixe, je l'avoue, un cœur tel que le mien.
De son frère à mes yeux il efface les charmes,
Et s'il n'a pas ses perfides attraits,
Il ne nous blesse point de ces funestes traits
Qui déchirent un cœur, font couler tant de larmes,
Et dont on ne guérit qu'après mille regrets.
On m'assure, & j'aime à le croire,
Que l'Hymen, c'est le Dieu dont je vous entretiens,
Malgré ce qu'on en dit, a souvent eu la gloire

D'attacher cet enfant par d'éternel liens ;
 En trouverois-je ailleurs une preuve plus sûre ?
 Hortense & Licidas, dans leurs flammes constants,
 Modèles fortunés de l'ardeur la plus pure,
 Sont, après trente hivers époux, encore amans.
 Souvent même dans leur ménage,
 L'amitié de l'amour emprunte le langage,
 Ranime de ses feux les premières ardeurs,
 Et se couronne de ses fleurs.
 Le concert de ces Dieux fait le bonheur du sage ;
 Et mon cœur qui se plaît à les unir entre eux,
 Se fait, de cet accord heureux,
 Une douce & touchante image.
 Mais cependant l'amour, sans le Dieu qui m'en-
 gage,
 N'eût osé paroître à mes yeux.
 Dès qu'il se montre dans ces liens,
 C'est pour rendre à son frère un éclatant hom-
 mage.
 Ainsi je peux voler au Temple de l'Hymen,
 Sans que la raison en soupire ;
 Et malgré tout ce qu'on peut dire
 Votre Apollon par fois malin ;
 Par des liens sacrés peut-être qu'enchaînée,
 Sous le voile & sous le bandeau,
 J'aurois à quarante ans vécu plus fortunée,
 L'Hymen m'offre à vingt ans une autre destinée,
 Et je vais prendre son flambeau,

A Madame T.... sur son Voyage.

POUR ce voyage-ci tout est de bon augure :
 Aux doux sons de sa lyre Arion acueilli,
 Traversa sans danger une mer en murmure ;
 Vous n'allez que sur terre , & chantez mieux que
 lui.

Par M. P.

M O R A L I T É.

LA touchante pitié , ce sentiment si tendre ,
 Que produit dans mon cœur l'aspect du malheu-
 reux ,

Si je m'en vois l'objet , me devient odieux.
 D'où vient donc ce contraste... ? O Dieu ! je crois
 t'entendre.

Par-là tu ménageas au foible un sûr appui ;
 Sans vouloir toutefois qu'il le cherche en autrui ,
 Qu'alors que de soi-même il n'en peut plus enten-
 dre.

Par le même.

LE GÉOMÈTRE.

Conte imité de Swift.

DOCTEUR pensif s'étant mis dans l'esprit
 De démontrer à son Tailleur ignare,
 Que la Mathèse étoit science rare,
 Et très-utile à quelque Art qu'on la mit,
 Voulut un jour, à ce mortel infime,
 De sa main docte esquisser un habit ;
 Mais un habit !... de l'exquis, du sublime !
 Heure fixée, il vient d'un air vainqueur,
 Prendre mesure à l'Artisan moqueur.
 Pour opérer il lui faur de l'espace ;
 A quelques pas il va se mettre en place,
 D'un Graphomètre établit l'attirail ;
 Lorgne son homme au travers des pinnules,
 En prend le plan, les angles en détail ;
 Puis se retire, emportant des formules.
 Point de retard ; aussi-tôt au travail
 Il vous calcule & par *ix* & par *zède* ;
 Il multiplie, il divise, il extrait,
 Humier à sec le grand Art d'Archimède,
 Tant qu'à la fin il apporte en effet,
 Au bout d'un mois, un habit !... très-mal fait,

Par le même.

LA TULIPE, LA ROSE ET L'ABEILLE.

F A B L E.

A Mademoiselle HE... G...

QUE trouvez-vous de si charmant
A cette Rose
A peine éclose ?

Disoit avec emportement

La Tulipe à certaine Abeille,

Qui, près d'elle, jamais ne venoit voltiger ;

Parce qu'elle est fraîche & vermeille,

Quoi ! devez-vous me négliger ?

Regardez-moi, suis-je moins belle ?

Ai-je de moins vives couleurs ?

Cette fleur orgueilleuse est chiche de faveurs,

Mille épines toujours défendent la cruelle ;

Elle craint de s'épanouir,

Je cède mollement aux baisers du Zéphir ;

Dès que Phébus paroît, pleine d'impatience,

Je m'étaie avec complaisance,

Mon sein s'ouvre sans cesse au plaisir renaissant ;

C'est ce qui me déplaît, reprit le volatile,

J'aime un objet qui, moins facile,

Comble mes vœux en rougissant.

Voulez-vous qu'à vos pieds nous rendions tous les
armes ;

Comme la Rose, Églé, modeste avec douceur,
Recevez notre hommage, & laissez sur vos char-
mes

Le voile séduisant de l'aimable pudeur.

Par M. Houllier de Saint-Remy.

ÉPIGRAMME

LES yeux rouges, le teint plâtré,
Telle qu'une horrible mégère,
Églé part pour le bal, & d'un ton de colère
Demande son masque égaré.
Eh! reprit un Plaisant, à quoi bon ce tapage ?
Pourquoi vous donner tant de soin ?
Ce masque, belle Églé, que vous cherchez si loin,
Vous l'avez sur votre visage.

Par le même.



LE BERGER PATRIOTE.

Fable imitée de l'Anglois.

DANS le tems où les animaux
 Avoient la raison en partage,
 Des moutons prévoyant les maux
 Qu'entraîne un pénible esclavage,
 Résolurent, dit-on, de choisir un Berger
 Qui prît soin de les protéger:
 Tel que le Peuple d'Angleterre,
 Tous les moutons alors avoient droit de voter.
 Un Manant vint se présenter,
 Doué du talent nécessaire
 Pour subjuguier tous les esprits;
 En politique adroit, le rustre, à sa manière,
 Cherche à se faire des amis:
 Il flatte la gent moutonnaire,
 Exalte avec vivacité
 Les charmes de la liberté:
 Il fait aux uns mille caresses,
 Comble les autres de largesses;
 Il conduit le troupeau par de rians chemins,
 Avec le serpolet brouter l'herbe fleurie.
 Les moutons comme les humains

Se

Se prennent à la flatterie.
 Au jour marqué, le fin matois
 Est proclamé, sans que personne
 Songe à désapprouver ce choix ;
 En grande pompe on le couronne :
 Rien de plus vrai, que les honneurs
 Ont, de tout tems, changé les mœurs ;
 Ce n'est plus ce ton pathétique,
 Ni ce zèle patriotique
 Qui le fit choisir pour Berger ;
 Il n'a plus rien à ménager,
 En vrai despote il va paroître ;
 Il parle, il se conduit en maître ;
 Dès Bergers aux moindres propos,
 Il exagère la puissance ;
 Il rappelle l'obéissance
 Qu'aux Bergers doivent les troupeaux.
 Réduits à l'herbe des campagnes,
 Les moutons ne vont plus brouter sur les monta-
 gnes ;
 Sans avoir égard aux saisons,
 Il les prive en tout tems de leurs riches toisons :
 Le jeune agneau, dès qu'il respire,
 Du sein de sa mère arrachée,
 Est soudain conduit au marché ;
 Tout gémit consterné sous ce cruel empire :
 Et si les animaux bêlants

50 MERCURE DE FRANCE.

Font entendre par fois leurs douloureux accens ;
Avec un air moqueur, il leur tient ce langage :
« Qui vend à prix d'argent ses jours, sa liberté,
» Amis, ne doit jamais, croyant être écouté,
» Se plaindre de son esclavage ».

Par le même.

Traduction en Vers de l'Ode d'Horace.

Solvitur acris hyems, &c.

LE printems bravant les frimats,
Revient embellir nos climats.
Déjà les Matelots, ranimant leur courage,
Radoubent leurs vaisseaux, s'éloignent du rivage.
Le Berger conduit son troupeau
Dans une riante prairie :
Le Laboureur, loin du Hameau,
Sillonne la plaine fleurie ;
Et du léger Zéphir, le souffle gracieux,
Dissipant les bruyillards, nous dévoile les Cieux.
Là, tandis que Vulcain, d'un bras infatigable,
Fabrique, dans ses feux, la foudre redoutable ;
A l'aspect de Phébé, sous le calme horizon,
Là, des chaînes d'Amours, de Nymphes & de
Grâces,

D'un pas léger sur le gazon ,
 En cadence , impriment leurs traces.
 Il faut nous couronner de fleurs ,
 Et rendre mille honneurs
 Au Dieu de ces ombrages :
 Immolons-lui sous ces feuillages ,
 Nos géaisses ou nos chevreaux.

Ô Seste , quel plaisir ! ... Mais , prévois-tu nos
 maux ?

Par-tout la mort inévitable
 Accourt en tyran formidable ,
 Nous dicter ses terribles loix ;
 Et je vois sa faux meurtrière
 S'étendre des Palais des Rois ,
 Jusques sur la simple chaumière.

Sur quoi fonder le moindre espoir ?

Foible humain , l'avenir est-il en ton pouvoir ?
 Nos ans sont écoulés , une nuit éternelle
 Va nous envelopper , la Parque nous appelle.
 L'inflexible nocher , à nos derniers soupirs ,
 Nous arrache à jamais , aux festins , aux plaisirs.

*Par M. * * **



*Explication des Enigmes & Logogryphes
du volume de Septembre.*

LE mot de la première Énigme est *Soufflet* ; celui de la seconde est *Langue* ; celui de la troisième est *Table*. Le mot du premier Logogryphe est *Merluche*, où l'on trouve *ruche*, *mer*, *mèche*, *merle* ; celui du second est *Hérifson* (coëffure à la mode), où se trouvent *hier*, *noir*, *ire*, *rose*, *son*, *or*, *Rhône*, *soie* (*soie poil*), *si*, *re*, *Sire*, *oie* ; & celui du troisième est *Cor*, où se trouve *or*.

É N I G M E.

LECTEUR, c'est dans le jour que je fais mon service,

Et la nuit, comme à toi, me donne le repos.
Mais du destin bizarre un étrange caprice,
Dans le jour, me condamne à la nuit du chaos.
Du sexe féminin le hasard m'a fait naître ;
Que cet aveu pourtant ne te fasse pas peur.

Tu peux , malgré mon sexe , aisément me con-
noître ;

Que ma sincérité réveille ton ardeur.
Je suis étroite & longue , & ma couleur varie.
Ma tête est à mon pied si semblable en tout point ,
Que de les distinguer l'on n'eut jamais l'envie ;
Car de la tête au pied je ne diffère point.
De mon utilité , depuis long-tems connue ,
Je ne te dirai rien , ce seroit vain discours.
Mais lorsque par sa faute, Isabelle ingénue ,
A de mon corps docile arrangé mal les tours ;
Soudain en rougissant , la belle embarrassée ,
Me remet dans la nuit que je dois toujours voir ;
Soin qui sembleroit doux à la main empressée
De l'amant qu'à ses pas attache un vain espoir.
Le riche & l'indigent , la prude & la coquette ,
Tous indistinctement font usage de moi.
Chacun en ce pays de moi va faire emplette ;
Et si tu n'es nuds pieds , Lecteur , je suis sur toi.

Par MM. B. & L.

A U T R E.

Issus de la même origine

Mon frère & moi , nous nous ressemblons peu ;
Son visage serein , enjoué , plein de feu ,

C 111

54 MERCURE DE FRANCE.

Forme un entier contraste avec ma sombre mine.

Aussi, jamais on ne nous voit

Habiter sous le même toit.

Bien loin d'aller à sa rencontre,

Quand il paroît je fuis; dès qu'il sort je me montre;

Opposés du matin au soir,

Ce qu'il veut qui soit blanc, moi je veux qu'il soit
noir;

Et je gagerois bien que jamais sœur & frère

Ne se sont rencontrés d'une humeur si contraire :

Enchaînés toutefois par d'éternels liens,

Je marche sur ses pas, il marche sur les miens:

Au reste, ami Lecteur, crains peu notre discorde,

A s'employer pour toi chacun de nous s'accorde;

A nous employer bien mets aussi tes efforts,

Car qui ne nous a plus est au nombre des morts.

Par M. P. D. L. à Sens.

A U T R E.

P O U R moi l'ambitieux soupire,

Le sage me réverre & craint de me porter;

Le vulgaire en tremblant m'admire,

Et dans son ignorance ose me souhaiter,

Faite de fleurs ou de verdure,

De la vertu j'étois le prix :
 Mais quand le diamant & le feu des rubis,
 Relevèrent l'éclat de ma simple parure ;
 Hélas ! pour me ravir , de crimes inouïs
 L'ambition fit rougir la nature.

François , séchez les pleurs qui coulent de vos
 yeux ;

Accourez tous me rendre hommage :
 Sur le front de Louis , d'un règne glorieux ,
 Je dois être à vos yeux le fortuné présage.

Par M. le Marquis de Cogners.

LOGOGRYPHE.

Dévenu époux , s'il se prend fantaisie,
 Lecteur , avant tout puisse-tu
 M'arracher à ce Dieu dont je fais l'attribut !
 Tu peux alors trouver le bonheur de ta vie.
 Mon sein renferme un utile animal ;
 Un élément ; une mesure ;
 Un vêtement sacerdotal ;
 Un synonyme de bordure ;
 Puis une masse , ou plus ou moins obscure ,
 Et que l'air promène à son gré ;

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

L'opposé de vilain; un fleuve renommé;
Certaine annonce; une Ville en Hongrie;
Une enfin dans la Normandie.

Par M. de la Vente, Peintre à Vire.

A U T R E .

JE décide ton sort , & celui de Sylvie ,
Mot consolant & flatteur ,
Je fais le bonheur de ta vie ,
Sur-tout si j'émane du cœur .
Mais quel Enfer abominable ,
Lorsque je suis forcé ; d'un tel malheur
Préserve-toi , Lecteur aimable .
Qui de mon tout connoît bien la valeur ,
Doit en me prononçant assurer son bonheur .
Je ne suis pas indéchiffrable
Si tu voulois me désunir .
Il est aisé d'y parvenir .
Retranche mon milieu , sans te donner au Diable ,
Mon reste renversé se trouve dans la Fable .

Par un Abonné au Mercure.

~~—~~

A U T R E.

TANTÔT fruit excellent, tantôt certaine Ville
 Où tout homme borné trouve un moyen facile
 De décorer son chef du bonnet de Docteur,
 Six pieds composent, cher Lecteur,
 Toute mon existence.
 Combine-les diversément,
 Tu trouveras, premièrement,
 Le mobile de la Finance ;
 Une Ville d'Espagne ; une espèce de grain ;
 De divers animaux l'affreuse maladie ;
 Ce Patriarche à qui nous devons le raisin ;
 Celui dont les pareils fustigèrent Tobie ;
 Le fléau de nos champs ; un cri qui dans Paris
 Trouble, met en défaut maints Badauts étourdis ;
 J'en dis peut-être trop, une maussade bête
 Par sa configuration ;
 Mais que pourtant jadis, à certains jours de Fête,
 L'on menoit en Procèssion.

*Par Mademoiselle de Seguiran, d'Aix
 en Provence.*



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis Dauphin de France, mort à Fontainebleau, le 20 Décembre 1765, avec un Traité de la connoissance des hommes, fait par ses ordres, en 1758, 2 vol. in-12. A Paris, chez P. G. Simon, Imprimeur du Parlement, rue Mignon-Saint-André-des-Arcs; & Méricot le jeune, Libraire, Quai des Augustins.

CET Ouvrage, dont on desiroit depuis long-tems la publication, a été composé sur des Mémoires que Madame la Dauphine avoit rédigés elle-même, pour avoir sans cesse devant ses yeux, la vie, les actions, les pensées & les sentimens de l'Auguste époux qu'elle pleuroit avec toute la France. C'étoit pour elle une sorte de consolation qui servoit d'aliment à cette douleur profonde qui l'a enfin conduite au tombeau.

Toutes les qualités éminentes que Madame la Dauphine a fait éclater du-

tant sa vie, étoient dignes d'être célébrées par l'Auteur des Mémoires. Et le récit de tant de vertus, joint à l'éloge de son Auguste époux, auroit été d'autant plus intéressant, qu'on retrouve dans le Prince qui nous gouverne, cet amour pour le vrai, ce zèle pour le bien public, cette noble simplicité, cette sagesse & cette modestie qui nous ont tant fait regretter la source auguste où il a puisé les sentimens qui l'animent.

L'Auteur des Mémoires observe, en commençant son Ouvrage, qu'on ne doit pas envisager l'héritier d'une Couronne, dans le même point de vue que celui qui la possède. « La vertu, dit-il, » ne brille jamais avec plus d'éclat que » lorsqu'elle est placée sur le Trône. » Tout le monde a les yeux ouverts sur » les actions & sur la conduite des Rois. » Ils sont les seuls garans de la félicité » publique. Tout dépend d'eux, tout » se rapporte à eux; & les ordres qu'ils » donnent pour rendre leur Royaume » florissant & leurs Sujets heureux, ne » manquent jamais d'être publiés par » la renommée, & consignés dans l'Histoire. L'héritier immédiat de leur pouvoir, n'a pas les mêmes avantages :

60 MERCURE DE FRANCE.

» toujours cher & respectable par les
» droits de sa naissance, il n'est pas en-
» core en état de les exercer : son mé-
» rite, séparé de la puissance suprême,
» ne fait pas les mêmes impressions,
» parce qu'on ne lui rend pas les mê-
» mes hommages : ses talens & les soins
» qu'il prend pour les cultiver, sont
» comme éclipsés par les rayons qui par-
» tent du Trône.

» Nous connoissons aujourd'hui par
» l'Histoire, le mérite particulier & dis-
» tinctif des Rois qui ont gouverné cette
» Monarchie. Quelques-uns de ceux qui
» devoient leur succéder, selon le cours
» ordinaire de la nature, sont morts
» avant eux; mais il ne paroît pas que
» les Historiens se soient fort occupés
» de nous donner une idée juste & dé-
» taillée de leur conduite & de leur
» caractère.

» Les vertus qui fondent les espéran-
» ces des Peuples pour l'avenir, ne sont
» cependant pas moins dignes de leur
» attention, que celles des Rois régnans
» qui sont actuellement leur bonheur.

» Quand un Prince, né pour tenir un
» jour les rênes du Gouvernement, s'est
» rendu capable de remplir, avec gloire,

» une si haute destinée , ses exemples ne
 » sont ni moins intéressans , ni moins
 » instructifs que s'il avoit régné lui-
 » même.

» Telle est l'idée qu'on doit avoir du
 » Dauphin qui nous a été ravi. Prince
 » d'un esprit supérieur , orné des plus
 » belles connoissances & des plus profon-
 » des recherches sur les vrais principes
 » & sur toutes les parties du Gouverne-
 » ment ; plein de zèle & de respect pour
 » la Religion ; attentif à en pratiquer
 » tous les devoirs avec la plus scrupu-
 » leuse exactitude ; sensible à la gloire
 » & au bonheur de sa patrie ; soumis
 » au Roi par devoir & par inclination ;
 » rigide observateur de toutes les loix
 » de l'honneur & de la probité ; éclairé
 » dans le choix de ses amis ; bienfaisant ,
 » généreux , compatissant , désintéressé ;
 » aimable dans la société , doux & poli
 » dans le commerce ; d'une humeur tou-
 » jours égale ; d'une affabilité toujours
 » prévenante ; d'une conversation tou-
 » jours agréable ; père tendre , époux
 » fidèle ; ami constant , digne , en un
 » mot , d'être proposé pour modèle à
 » tous les hommes , à tous les Princes ,
 » à tous les Souverains de l'Univers ».

62 MERCURE DE FRANCE.

La lecture des Mémoires prouvera que le portrait que nous venons de transcrire, n'est nullement flatté, & que toutes les circonstances de la vie & de la mort de ce Prince, justifient pleinement la haute idée que l'on en donne dans cet Ouvrage. Rien n'est plus propre à faire connoître la solidité de l'esprit & le goût excellent de ce Prince, que le plaisir vif avec lequel il lisoit les Offices de Cicéron. « On craignit d'abord, dit l'Au-
» teur des Mémoires, que son imagi-
» nation vive & volage, ne se rebutât
» du style sérieux & dogmatique qui
» règne nécessairement dans cet Ouvrage.
» Mais on fut bien-tôt détrompé; le
» plaisir extrême qu'il ressentit en lisant
» les principes de cette justice exacte, de
» cette probité rigide dont il avoit le
» germe dans son ame, dompta, pour
» ainsi dire, son imagination, & ne lui
» permit pas de regretter des peintures
» plus riantes & plus agréables. Les Offi-
» ces de Cicéron devinrent son livre fa-
» vorî; il le relisoit sans cesse: & comme
» il avoit une mémoire étonnante, il
» l'apprit presque tout entier par cœur.
» Les règles de morale qui y sont expli-
» quées, flattoient extrêmement son goût,

» parce qu'elles étoient conformes à son
 » caractère. Ce Prince étoit né pour la
 » vertu ; & si ceux qui conduisoient son
 » éducation , furent obligés de lutter
 » long - tems contre l'indocilité d'une
 » imagination qui le dominoit , ils ne
 » trouvèrent jamais rien à réformer en
 » lui dans tout ce qui a rapport aux qua-
 » lités essentielles du cœur ».

Malgré la modestie de ce Prince , &
 l'extrême précaution avec laquelle il ca-
 choit la profondeur de ses connoissances
 & la délicatesse de son esprit , il s'est
 quelquefois donné l'effor , & a laissé en-
 trevoir , comme malgré lui , les talens
 rares qu'il avoit reçus de la nature. « Un
 » jour entr'autres le Chancelier Daguef-
 » seau étant venu lui faire sa Cour , on
 » lui parla de l'éloquence ; & le Dauphin
 » s'expliqua , sur ce sujet , avec toute la
 » justesse , toute la grâce & toute l'intel-
 » ligence possible. Il insista particulière-
 » ment sur l'éloquence de Cicéron , &
 » cita les endroits de ses écrits qui l'a-
 » voient le plus frappé ; c'étoit déjà beau-
 » coup de pouvoir soutenir une pareille
 » conversation avec un homme tel que
 » le Chancelier Daguesseau. Le Dauphin
 » fit plus , il la termina par un trait de

64 MERCURE DE FRANCE.

» politesse auquel ce Magistrat ne se se-
» roit jamais attendu ; car après lui avoir
» dit son sentiment sur la véritable élo-
» quence : *Je vais*, ajouta-t-il, *vous en*
» *donner un exemple* ; & tout de suite il
» lui récita une partie de ce beau Discours
» que M. Daguesseau avoit prononcé au
» Parlement, lorsqu'il n'étoit encore
» qu'Avocat - Général, pour requérir
» l'enregistrement du Bref d'Innocent
» XII, contre le Livre des *Maximes des*
» *Saints*. Le Chancelier qui reconnut
» d'abord son Ouvrage, reçut avec au-
» tant d'étonnement que de reconnois-
» sance, une louange si flatteuse & amé-
» née si naturellement ; il se retira en-
» suite rempli d'admiration pour un
» jeune Prince dont le génie, qui com-
» mençoit à se développer, donnoit déjà
» de si belles espérances. Mais le Dau-
» phin se communiquoit si rarement &
» à si peu de personnes, que ce trait
» singulier ne fut pas aussi répandu dans
» le public qu'il méritoit de l'être ».

Ce Prince ne se borna pas à cultiver son esprit, à l'orner de toutes les connoissances qui peuvent influer sur le bonheur des Peuples. Mais il fit encore une étude particulière de la Religion,

OCTOBRE. 1777. 65

qui est le plus ferme appui des Empires. Elle n'étoit pour lui ni préjugé, ni superstition, ni foiblesse : c'étoit une vertu solide & réfléchie, qui réunissoit toutes les autres vertus pour les perfectionner & les consacrer à Dieu.

Nous nous bornerons à rapporter, à ce sujet, ce trait remarquable. Lorsqu'on eut suppléé les cérémonies du Baptême aux trois Enfans de France, qui vivent encore, M. le Dauphin leur fit observer que leurs noms étoient inscrits sur les Registres de l'Église, avec ceux des autres enfans qui avoient été baptisés avant eux. « Vous voyez, leur dit-il, que vos
» noms sont ici mêlés & confondus avec
» ceux du Peuple. Cela doit vous ap-
» prendre que les distinctions dont vous
» jouissez, ne viennent pas de la nature
» qui a fait tous les hommes égaux ; il
» n'y a que la vertu qui met entr'eux une
» véritable différence ; & peut-être que
» l'enfant d'un pauvre, dont le nom pré-
» cède le vôtre, fera plus grand aux yeux
» de Dieu, que vous ne le serez jamais
» aux yeux des Peuples ».

Nous voudrions encore rappeler ici plusieurs autres traits, sur-tout ceux de sa dernière maladie, & de la mort de ce

66° MERCURE DE FRANCE,

Prince, qui ont servi à donner un nouveau lustre à toutes ses vertus. Elles ont paru, dans les derniers jours de sa vie, avec un éclat qui a frappé toute la Cour: tous ceux qui l'ont vu moult, n'ont pu s'empêcher de dire, avec un transport de douleur & d'admiration: *Pourquoi n'avons-nous bien connu ce Prince & toutes ses grandes qualités, que lorsqu'il a cessé de vivre?*

M. le Dauphin, persuadé que toutes les connoissances des Princes leur deviennent inutiles sans le talent de connoître les hommes, chargea un homme de Lettres de lui composer un Ouvrage sur cet Art si difficile, qui est proprement *la Sciences des Princes*. Cet Ouvrage rempli de réflexions judicieuses, forme le second volume des Mémoires, & leur donne un nouveau prix.

Roland Furieux, Poëme héroïque de l'Arioste, traduction nouvelle, par M. Cavailhon, 3 vol. in-16. A Paris, chez la veuve Duchefne, Libraire, rue Saint Jacques; au Temple du Goût; Stoupe, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe; Esprit, Libraire de S. A. S. Mgr le Duc de Chartres, au Palais-Royal, 1777.

OCTOBRE. 1777. 67

Le Public doit avoir obligation à M. Cavaillon, de lui avoir enfin procuré une traduction élégante de l'*Orlando Furioso*. En annonçant cette traduction, nous croyons à propos de faire connoître quelques Observations préliminaires du nouveau Traducteur sur ce Poëme, assez mal connu en France, selon lui, malgré la célébrité méritée dont il y jouit. «Lorsqu'il fut composé, dit-il, on étoit voisin de ces tems où l'anarchie & le défaut de police, la multitude des brigands fortifiés dans des Châteaux, & celle des bois, donnoient lieu à une infinité d'aventures, qu'une imagination exaltée par l'ignorance, multiplioit encore, & revêtoit souvent de circonstances merveilleuses; & où ces mêmes causes avoient peuplé le monde d'Enchanteurs, de Fées, de Géans antropophages, de Chevaliers errans. Ces imaginations & les exploits de la Chevalerie, étoient retracés dans une foule de Romans, & dans deux Poëmes fort courus alors en Italie, le *Motgante* du Pulci, & l'*Orlando innamorato* du Boyard, Comte de Scandian. D'autre part, les Lettres commençoient à fleurir dans ce pays; & l'on y avoit

68 MERCURE DE FRANCE.

» pour les anciens Auteurs , cet enthousiasme que devoient causer leurs beautés supérieures , paroissant avec tout le charme de la nouveauté. Le *Roland Furieux* , né dans de telles conjonctures , tient des Poëmes-anciens & des Poëmes Romains de son siècle. On y trouve quantité de détails imités des premiers , & un fonds où l'on reconnoît l'espèce de merveilleux , la manière compliquée , la marche libre de ceux du tems.

» Dans ce tems de la renaissance des Lettres , où l'Arioste vivoit , le goût ne pouvoit pas être encore bien épuré. Aussi s'en apperçoit-on souvent dans ce Poëte. On trouve chez lui de froides plaisanteries , des fadeurs amoureuses dans la bouche de ses plus terribles Héros , beaucoup de répétitions fastidieuses. Il fait un usage , à la vérité , quelquefois badin , ou simplement de style , mais d'autres fois très-sérieux , des Divinités surannées du Paganisme , dans un Poëme qui suppose par-tout l'existence de notre Religion ; il offre quelques tableaux d'une obscénité révoltante , &c. Le *Roland Furieux* est déparé encore par d'autres défauts qu'il

» faut attribuer à sa longueur excessive.
 » Il n'est pas étonnant que, dans un
 » Poëme de quarante-six Chants, l'Arioste
 » sommeille quelquefois, &c. &c.

» Mais tous ces défauts ne sont que
 » comme des ronces, des bruyères & des
 » landes répandues dans un vaste & ma-
 » nifique pays dont les beautés offrent le
 » coup-d'œil le plus riche & le plus varié.
 » Ce qui plaît & attache dans ce Poëme,
 » c'est un merveilleux singulier & origi-
 » nal; c'est une multitude de caractères
 » supérieurement peints en action; c'est
 » le mouvement & la vie qui sont ré-
 » pandus dans tout l'Ouvrage; c'est un
 » ton aisé & naturel, même dans les en-
 » droits où le style s'élève le plus; ce
 » sont des beautés de détail de toutes les
 » sortes. On est étonné d'y voir tant de
 » descriptions de combats, non seule-
 » ment sans en être ennuyé, mais tou-
 » jours avec un plaisir nouveau. Les
 » exordes qu'on trouve à presque tous
 » les Chants, sont une invention agréa-
 » ble, dont l'exécution cependant est
 » souvent un peu foible ».

On peut voir par-là que M. Cavailhon
 fait à son Auteur le procès à charge & à
 décharge, même avec assez de sévérité.

En conséquence des défauts qu'il lui reproche, il a retranché dans sa traduction tous les morceaux qui lui ont déplu, ou lui ont paru trop longs; & est parvenu par ce moyen, à resserrer considérablement ce Poëme; il a même réduit quelquefois deux Chants en un seul. Ceux qui exigent de la part d'un Traducteur, une copie exacte de son original, même avec tous ses défauts, seront sans doute mécontents de ce ravage exercé sur l'Arioste par la serpe de M. Cavailhon. Il ne s'est pas piqué non plus de rendre toujours le texte de son Auteur, avec une fidélité scrupuleuse, & ne paroît pas être partisan de ce que feu l'Abbé de la Bletterie appelloit une *exacte littéralité*.

Nous nous permettrons, en passant, d'observer un anachronisme que M. Cavailhon a laissé échapper dans un des endroits de sa Préface que nous avons cités. Il semble placer au tems de l'Arioste l'époque de la renaissance des Lettres en Italie, quoique le Dante, Pétrarque & Bocace, aient précédé ce Poëte d'environ 200 ans.

Pour donner une idée du style & de la manière de traduire de M. Cavailhon, nous citerons deux des exordes que l'A-

rioste met à la tête de ses Chants. Nous choisissons de préférence des morceaux de ce genre, parce qu'ils sont en quelque sorte isolés dans le Poëme, & parce que M. Cavailhon s'y écarte nécessairement un peu moins de son original. Nous rapporterons le texte, afin qu'on puisse le comparer avec la version du nouveau Traducteur, & nous mettrons l'un & l'autre en parallèle avec des imitations qu'a faites, de ces deux morceaux, M. de Voltaire, illustre & digne Émule de l'Homère Italien.

Exorde du 24^e. Chant.

Chi mette il pié sù l'amorosa pania,
 Cherchi ritrarlo, e non v'invetchi l'ale;
 Che non é in somma Amor, se non infania
 A giudicio de' savij universale.
 E se ben come Orlando ogn'un non smania,
 Suo furor mostra à qualch' altro segnale,
 E quale é di pazzia segno più espresso
 Che per altri voler, perder se stesso.

Varij gli effetti son, ma la pazzia
 E tutt' una però, che gli fa uscire.
 Gli é, come una gran selva, ove la via

72 MERCURE DE FRANCE.

Convienne á forza á chi vi vá fallire.
 Chi sù, chi giù, chi quá, chi lá travia.
 Per concluder' in somma, io vi vo dire,
 A chi in amor s'invecchia, oltr' ogni pena
 Si convengono i ceppi, e la catena.

Ben mi si potria dir, Frate, tu vai
 L'attrui mostrando, e non vedi il tuo fatto.
 Jo vi rispondo', che comprendo assai
 Or, ché di mente ho lucido intervallo;
 Et ho gran cura (e spero farlo omai)
 Di riposarmi, e d'uscir fuor di ballo;
 Ma tosto far, come vorrei, nol posso,
 Che 'i mal' é penetrato infin' á l'osso.

Version de M. Cavailhon.

« Dieu vous préserve de mettre le
 » pied sur les gluaux de l'amour : bien-
 » tôt vous y laisserez prendre vos aîles ;
 » & , s'il vous tient une fois , il vous
 » fera devenir fou. Il est bien vrai qu'il ne
 » traite pas tout le monde comme Roland ;
 » mais il y a plus d'une manière d'ex-
 » travaguer. Le pays de la folie est un
 » vaste labyrinthe où l'on s'égaré par
 » une infinité de sentiers, sans parler
 » du grand chemin qui conduit les
 » amans

» zmans aux petites Maisons. N'est-ce
 » pas, en effet, une énorme sottise à
 » eux tous de faire dépendre d'un au-
 » tre, & qui souvent n'est pas plus sage
 » qu'eux, sa félicité? De se charger vo-
 » lontairement d'une lourde chaîne?
 » Frère, me dira quelqu'un, vous prê-
 » chez comme un ange; mais vous ne
 » feriez pas mal de profiter un peu de
 » vos sermons. Moi? A présent que j'y
 » pense, je vous assure que je vais tra-
 » vailler sérieusement à me guérir, &
 » j'en viendrai à bout, s'il plaît au Ciel.
 » Mais que voulez-vous, le mal est à
 » l'os; il faut prendre patience ».

Imitation de M. de Voltaire.

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre,
 De s'en tirer n'est pas long-tems le maître;
 On s'y démène, on y perd son bon sens;
 Témoin Roland & d'autres personnages,
 Tous gens de bien, mais fort extravagans;
 Ils sont tous fous, ainsi l'ont dit les sages.
 Cette folie a différens effets,
 Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts,
 A droite, à gauche, errer à l'aventure,
 Des Pélerins au gré de leur monture;

I. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Leur grand plaisir est de se fourvoyer ;
 Et pour leur bien je voudrois les lier.
 A ce propos quelqu'un me dira : Frère ,
 C'est bien prêché , mais il falloit te taire.
 Corrige-toi sans sermoner les gens.
 Oui , mes amis , oui , je suis très-coupable ,
 Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
 Je prétends bien changer avec le tems ,
 Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Exorde du 44^e. Chant.

Spesso in poveri alberghi ; e in picciol tetti ,
 Ne le calamitadi , e ne i disagj ,
 Meglio s'aggiungon d'amicitia i petti ,
 Che fra ricchezze invidiose , & agj
 De le piene d'insidie & di sospetti
 Corti regati , e splendidi palagj ,
 Ove la caritade é in tutto estinta ;
 Né si vede amicizia , se non finta.

Quindi avien , che tra Principi , e Signori
 Patti , e convenzion sono si frali.
 Fan lega oggi Re , Papi , e Impatori
 Doman saran nemici capitali ;
 Perche , qual l'apparenze esteriori ,
 Non hanno i cor , non han gli animi tali .

Che non mirando al torto , piu ch'al dritto ,
Attendon solamente al lor profitto.

Questi quantunque d'amicizia poco
Sieno capaci , perche non stra quella ,
Ove per cose gravi , ove per gioco ,
Mai senza finzion non si favella ;
Pur se tal' hor gli ha tratti in umil loco
Insieme una fortuna acerba e fella ,
In poco tempo vengono a notizia ,
Quel , che in molto non fer , de l'amicizia.

Version de M. Cavailhon.

« Si vous voulez trouver l'amitié sim-
« ple & naïve, cherchez-là sous d'hum-
« bles toits, au sein de la médiocrité ou
« de l'infortune. Passez vite devant les
« superbes Hôtels & les Palais. La dé-
« fiance & la trahison sous de beaux
« dehors, des protestations frivoles, des
« caresses perfides, voilà tout ce que vous
« rencontrerez chez les Grands ; de la
« droiture & de la bonne-foi, point de
« nouvelles. Aujourd'hui les Rois, les
« Empereurs, les Papes sont ligués en-
« semble ; demain ils seront ennemis
« déclarés. Pourquoi cela ? Parce qu'ils

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

» ne se lient que par intérêt, qu'ils ne
» connoissent que l'intérêt. Mais s'il plai-
» soit au sort de les dépouiller de leur
» puissance, & de les réunir dans une
» pauvre chaumière, alors ils pourroient
» connoître l'amitié, trésor bien supé-
» rieur à toutes leurs possessions ».

Imitation de M. de Voltaire.

L'amitié sous le chaume habita quelquefois ;
On ne la trouve point dans les cours orageuses,
Sous les lambris dorés des Prélats & des Rois ,
Séjour des faux sermens , des carettes trom-
peuses ,

Des sourdes factions, des effrenés desirs ;
Séjour où tout est faux , & même les plaisirs.
Les Papes, les Césars, appaisant leur querelle ;
Jurent sur l'Évangile, une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'étoit pour se tromper qu'ils s'étoient réunis.
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sin-
cère ;

Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du Ciel qu'ils attestoient, ils bravoient le cour-
roux ;

L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous.

Observations sur les Maladies Épidémiques, Ouvrage rédigé d'après le Tableau des *Épidémiques* d'Hippocrate, & dans lesquelles on indique la meilleure méthode d'observer ce genre de maladies. On y a présenté, à côté de chaque Observation, dans des colonnes séparées, l'administration des remèdes, leur effet, les signes de *coc-tion*, les jugemens de la maladie, les *pouls critiques*, &c. &c. publié par ordre du Gouvernement, & aux frais du Roi; par M. Lépecq de la Clôture, Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Caën, Agrégé au Collège des Médecins de Rouen, Médecin désigné de l'Hôtel-Dieu de la même Ville, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine. A Paris, de l'Imprimerie de Vincent, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, in-4°.

Les épidémies ont produit de tout tems des mortalités effrayantes. L'humanité, victime de ces fléaux destructeurs, semble en quelque sorte accuser la Médecine de n'avoir pas porté ses lumières

Dijj

78 MERCURE DE FRANCE.

assez loin, pour pouvoir les soumettre à des règles, ainsi que les autres maladies. Cependant elles sont soumises aux loix de la nature. Toutes ont leur source dans la constitution particulière & actuelle du pays où elles exercent leurs ravages. Il est donc très-important de se livrer, avec ardeur, à l'observation, pour parvenir à la connoissance des causes qui les produisent, & s'opposer enfin aux progrès meurtriers de ces effrayantes dépopulations.

Tel est le but intéressant & patriotique vers lequel M. Lépecq a dirigé particulièrement ses recherches; & c'est dans la vue d'exciter les Médecins observateurs, à redoubler leurs efforts, & à les concerter pour l'atteindre, en marchant sur les traces de leurs Prédécesseurs, qu'il publie aujourd'hui ses Observations sous les auspices du Gouvernement.

Pour remplir son objet dans toute son étendue, l'Auteur s'attache d'abord à faire sentir l'importance de l'observation en Médecine, & la nécessité d'une méthode simple, lumineuse, invariable, qui soit universellement adoptée, pour donner aux observations, cette uniformité qui doit en doubler les avantages &

en assurer les succès. C'est dans les premiers âges de la Médecine, dans les Ouvrages d'Hippocrate, en méditant sur le plan qui semble avoir dirigé ce grand homme dans la rédaction des *Épidémiques*, qu'il trouve l'ébauche précieuse d'une méthode d'Observation, avouée par la nature, & la plus avantageusement dirigée pour les progrès de l'art de guérir. Il en fait voir l'utilité & les avantages; & donnant à cette méthode une plus grande extension, en réunissant aux objets qu'elle embrasse, quelques points essentiels que n'offre point le travail d'Hippocrate, il propose enfin un plan de recherches très-étendu, qu'il invite d'adopter pour l'observation des maladies en général, & plus particulièrement de celles qu'on nomme *Épidémiques* ou *Populaires*.

C'est au développement de cette méthode & de ses avantages, que M. Lépécq a consacré ce volume, dans lequel il se propose d'établir sa conformité avec les grands principes de la Médecine, son importance & son état de perfection, relativement aux connoissances actuelles; de faire connoître ses avantages & son utilité particulière, pour frayer aux jeu-

nes Médecins la route de l'observation ; enfin, de montrer combien elle est d'accord avec la nature, & combien elle réussit dans la pratique.

Le Discours préliminaire peut être divisé en deux Parties. Dans la première, l'Auteur présente, dans une esquisse rapide de l'Histoire de la Médecine, le tableau des erreurs enfantées par l'esprit de système ; il met en opposition les succès de la méthode de nos Pères, & déduit de ce parallèle, la nécessité de recourir à l'observation, pour perfectionner un Art qui lui doit son origine & toutes ses richesses, & dont elle doit être à jamais la base & le fondement le plus solide. Il fait sentir l'obligation où l'on est de reprendre l'étude de la Médecine, après vingt-deux siècles révolus, au même point où la laissa le travail immense de son savant Instituteur ; de recommencer, comme Hippocrate, à observer la nature dans la marche des maladies, & dans la recherche de leurs causes. C'est d'après lui qu'il indique quel doit être le vrai travail d'un Médecin, quelles doivent être ses fonctions, ses véritables devoirs : il décrit à ce sujet les qualités d'un bon Ob-

servateur & celles de l'observation. Il assigne les points principaux, sur lesquels elle doit rouler, & il partage les observations médicales en six classes, qui embrassent tout ce qui peut conduire à la connoissance des maladies & de leurs causes.

Après avoir caractérisé les différens genres d'observation auxquels le Médecin doit se livrer, l'Auteur les reprend chacun en particulier. Il donne d'excellens préceptes sur la manière de consigner l'histoire d'une maladie, sur l'art de prévoir & de prédire avec sagesse, sa durée & son issue; d'estimer à leur juste valeur les mouvemens *critiques* de la nature, les signes précurseurs des *crises*, les signes indicatifs de l'état de *crudité* ou de *coction*. Il traite de la manière de régler convenablement la diette des malades; de l'administration des remèdes; de la nécessité de consigner leurs effets dans la narration historique d'une observation; des avantages que l'on doit retirer de l'ouverture des cadavres; de l'utilité des observations météorologiques, & de la manière de les faire. L'Auteur entre dans des discussions profondes sur chacun de ces

82 MERCURE DE FRANCE.

objets : & c'est après avoir assigné de la sorte , les points essentiels sur lesquels l'Observateur doit fixer particulièrement son attention , après avoir réuni & combiné les préceptes donnés par Hippocrate & par les Observateurs de tous les âges, qu'il établit la conformité de la méthode d'observation qu'il a tracée , avec les grands principes de l'art de guérir.

La seconde Partie du Discours préliminaire , est spécialement destinée à l'instruction des jeunes Médecins , qu'on ne peut former trop tôt à l'habitude d'observer. C'est en leur faveur que M. Lépecq expose la méthode qu'il a suivie dans ses Observations , & qu'il rend un compte exact de son propre travail. Il leur propose ses essais comme autant d'exemples & de raisons d'encouragement. Cette histoire des premiers travaux de l'Auteur , est instructive & intéressante. Il raconte comment il est parvenu à se faire une manière propre d'observer. Il présente à ce sujet la table qui servit à ses premières années d'observations : il expose par quels travaux successifs il est parvenu à la simplifier en la rapprochant de la manière d'Hippocrate. Cette table simplifiée se

trouve réduite à quatre colonnes, dont chacune a ses avantages, & qui marquent, pour ainsi dire, les degrés par lesquels le Médecin peut s'élever jusqu'à la perfection de l'observation.

C'est par ces moyens que M. Lépecq a acquis les matériaux propres à faire le tableau des maladies qui ont régné en Normandie pendant douze années consécutives : & ce qu'il offre aujourd'hui au Public, est le travail d'une de ces années. « Appelé, dit-il, dans différen-
 » tes contrées de la Province, avant de
 » me fixer dans sa Capitale, par-tout le
 » desir d'observer me suivit. Je le sentis
 » encore s'accroître à Rouen, où les oc-
 » casions semblèrent venir au-devant de
 » mon goût. M. de Crofne (Intendant)
 » me confia bien-tôt de grandes épidé-
 » mies; son zèle excita le mien; l'amour
 » de l'humanité guidoit ses vues de bien-
 » faisance; celui de mon état & la gloire
 » de l'Art provoquoient mon attention
 » & mes soins. C'est à cette émulation
 » que je dois les histoires nosologiques
 » des épidémies consignées dans ce vo-
 » lume ».

M. Lépecq entre, à cette occasion, dans des détails particuliers sur la mé-

84 MERCURE DE FRANCE.

thode d'observation qu'il a tracée pour parvenir à la plus sûre connoissance des maladies en général; il insiste sur l'application qu'on doit en faire à celle des maladies populaires, & il en fait un résumé propre à faire connoître la meilleure méthode d'observer ce genre de maladies.

Tel est le précis du Discours préliminaire, ou plutôt de l'introduction : on y établit des principes, dont le développement se fait dans l'ouvrage même, par leur application à la pratique.

M. Lépecq décrit la constitution de l'année 1770, en suivant dans l'exposition des maladies, l'ordre naturel des saisons, dont il présente d'abord un état général, rédigé avec beaucoup de soin, & qui mérite d'être proposé pour modèle. Le printems & l'été de cette année, sont compris sous un seul & même titre, divisé en trois sections. On y traite particulièrement du *Catarre*, maladie fort commune à Rouen. L'Auteur porte ses recherches sur la fréquence des affections catarreuses dans cette Ville; il en décrit plusieurs causes, & saisit l'occasion de donner à ses Concitoyens des conseils utiles sur cet objet.

L'épidémie du Gros-Theil, qui vient à la suite, est intéressante par les observations détaillées qu'elle présente, & par tous les détails qui l'accompagnent. Ces détails annoncent des réflexions très-utiles à la pratique, qui jettent un grand jour sur le traitement des *fièvres vermineuses*.

La constitution de l'été offre le tableau de l'épidémie de *Louviers*, maladie la plus cruelle, dit l'Auteur, qui ait désolé la France dans le cours de cette année (1770) si féconde en épidémies. C'étoit une fièvre très-putride, accompagnée d'*exanthèmes*, & qui par son progrès, sa contagion & quelques symptômes particuliers, mérite le nom de *fièvre pestilentielle*. Cet article est enrichi de plusieurs observations très-intéressantes, faites d'après les maladies les plus graves, & qui marquent avec précision toutes les variations que l'épidémie a pu prendre.

La constitution de l'hiver contient l'exposé des maladies les plus communes qui ont été observées pendant le cours de cette saison; & l'histoire d'une épidémie *apsitheuse*, qui régna dans les Prisons du Palais à Rouen. M. Lépecq n'a rien oublié de ce qui peut instruire & intéresser.

86 MERCURE DE FRANCE.

le Lecteur; & ses succès dans l'emploi du plan d'observation qu'il propose, forment un témoignage authentique qui dépose en sa faveur. Cet Ouvrage dont on attend la continuation, doit être véritablement précieux aux Médecins Observateurs, & d'un usage indispensable pour tous ceux qui desirent se former ou se perfectionner dans l'art difficile de l'observation.

Nouveaux Voyages dans l'Amérique Septentrionale, contenant une Collection de Lettres écrites sur les lieux, par l'Auteur à son ami M. Douin, Chevalier, Capitaine dans les Troupes du Roi, ci-devant son camarade dans le Nouveau Monde; par M. Bossu, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, ancien Capitaine d'une Compagnie de la Marine. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez les Libraires qui vendent des Nouveautés, in-8°.

L'Auteur qui a passé plusieurs années en Amérique, avec le Régiment de la Marine, dans lequel il servoit, publia en 1768, les Observations qu'il avoit

faites dans cette Contrée, pendant un long séjour : il s'étoit attaché sur-tout à faire connoître plus particulièrement les peuplades sauvages qu'il avoit été à portée de bien voir dans les Postes éloignés où il avoit été envoyé. Depuis la publication de cet Ouvrage, il a fait un nouveau Voyage dans les mêmes Contrées, où il étoit appelé par ses propres affaires ; il a retrouvé le pays sous une autre domination ; il en a observé l'état, & il entre dans des détails intéressans sur ce qui s'y est passé depuis cette époque ; ce qui offre plusieurs anecdotes neuves & piquantes qu'on ne lira pas sans intérêt. Telles sont celles où l'Auteur rend compte de la prise de possession faite par l'Espagne, de la Colonie de la Louisiane. Cette cérémonie ne suivit pas immédiatement la cession ; elle n'eut lieu que le 18 Août 1769 ; & ce fut M. le Comte d'O-Reilly qui vint en prendre possession au nom de S. M. Catholique. On connoît les troubles qui avoient précédé cet événement, & qui devinrent encore plus graves après. Tous les Papiers publics du tems en firent mention. Les détails dans lesquels on entre ici, ne peuvent être plus

intéressans, sur-tout lorsque l'on fait que l'Auteur a été dans le pays, qu'il les a appris, sur les lieux, des témoins, acteurs & spectateurs des événemens. Il y eut quelques victimes de ces désordres civils dont quelques-unes furent condamnées à la mort, qu'elles subirent. Leur attachement au Gouvernement sous lequel elles avoient vécu jusques-là, fut la cause de leur perte; elles passoient avec peine sous une domination nouvelle; elles eurent tort sans doute; mais on ne peut s'empêcher de les plaindre. Les détails de la mort d'un Officier Suisse, ci-devant au service de la Marine, ne sauroient être plus touchans. Condamné à être fusillé, il ne voulut point qu'on lui bandât les yeux, en disant qu'ayant tant de fois bravé la mort pour le service du Roi son Maître, il ne les avoit jamais fermés ni détournés devant ses ennemis. Il découvrit son sein cicatrisé de blessures qu'il avoit reçues à la guerre, & donna lui-même le signal des coups qu'on devoit lui porter, en disant : tirez bourreaux. Parmi les infortunés que leur attachement à leur ancien Maître, fit périr, l'Auteur compte un de ses amis;

qui s'étoit rendu en Amérique peu de tems avant l'époque de ces événemens , & qui mourut fusillé à l'âge de 31 ans, dans la Capitale de cette Colonie, dont son grand-oncle avoit posé la première pierre. Son beau-père y subit le même sort.

L'Auteur, après avoir passé à la nouvelle Orléans , le tems nécessaire pour régler ses affaires , ne voulut pas revenir en Europe avant d'avoir vu ses anciens amis les Sauvages. Il visita les Akanças, avec lesquels il avoit demeuré quelque tems dans son premier Voyage. La réception qu'on lui fit , montre que ces bons Peuples ne l'avoient point oublié. La pompe grossière de cette réception, ne laisse pas d'être touchante : ils regardoient M. Bossu comme leur frère, parce qu'ils l'avoient adopté, & lui avoient imprimé sur la cuisse la marque dont ils distinguent leurs principaux Guerriers. Le discours qu'ils lui adressèrent , mérite d'être cité. « Il y a long-
» tems , mon père, que nous n'avions
» vu ton visage. Toute la Nation est
» en joie de voir aujourd'hui que tu
» marches sur notre terre qui est blan-
» che , puisqu'elle n'a jamais été teinte

90 MERCURE DE FRANCE.

» de ton sang. Tous les enfans, les
» Akanças, t'ont pleuré, parce qu'ils
» ne savoient pas ce que tu étois de-
» venu depuis quatorze récoltes & six
» lunes. Nous croyions que tu étois allé au
» pays des ames; mais ce qui nous fâ-
» choit le plus, c'est que nous ne con-
» noissons point le chemin du pays des
» esprits, & que nous étions privés de
» tes nouvelles. Nous espérons cette fois
» que tu ne repasseras plus le grand lac
» d'eau salée & amère, pour retourner
» au grand Village des François, où
» tu as été, comme nous venons de
» l'apprendre, renfermé dans une ca-
» banne forte, parce que l'on avoit
» fait voler sur l'écorce parlante (le
» papier) de mauvaises paroles contre
» toi. Si tu étois resté parmi nous,
» tu n'aurois pas éprouvé un pareil
» traitement. Ici, le plus fort n'op-
» prime point le plus foible : ici, le
» méchant ne prospère point, & le bon
» n'est pas puni : ici, les hommes rou-
» ges n'égorgent point, comme les hom-
» mes blancs, leurs frères, pour de la
» terre & du fer jaune (de l'or) : ici,
» la terre nous nourrit en la cultivant
» sans peine. Ceux à qui elle donne le

» plus, n'entassent point leurs récoltes
 » de patates, d'ignames & de maïs,
 » pour les conserver, ou plutôt pour pro-
 » fiter du malheur des autres, afin de
 » leur ôter la subsistance. Nous
 » nous flattons que tu voudras bien enfin
 » te fixer parmi tes enfans, les Guer-
 » riers Akanças qui t'en conjurent,
 » ayant besoin de tes conseils pour les
 » conduire à la guerre & les faire re-
 » douter de ces chiens de Chikachas,
 » devenus nos ennemis implacables de-
 » puis qu'ils ont tué & brûlé des Fran-
 » çois avec le Chef de la Prière (un
 » Missionnaire). Tu es bien le maître,
 » étant adopté Chef de guerre, de choi-
 » sir une fille de Cacique, pour être ta
 » femme. Nos Guerriers iront frapper
 » sur l'ennemi commun pour faire des
 » prisonniers qui te serviront. Les Chaf-
 » feurs tueront du petit gibier ; & les
 » Pêcheurs prendront dans les lacs & les
 » rivières, les poissons les plus délicats
 » pour te faire vivre. Les garçons jou-
 » ront devant toi à la raquette, & les
 » jeunes filles danseront & chanteront
 » des airs agréables pour te réjouir. Qui
 » osera attenter à ta personne, nous l'as-
 » sommerons à coups de massue, sans
 » miséricorde ».

92 MERCURE DE FRANCE.

M. Bossu ne jugea pas à propos d'accepter tous ces grands avantages; mais il fut touché du bon cœur de ces Peuples; ils compatissoient à ses anciennes peines, & ils lui offroient tout ce qui fait chez eux la suprême félicité. Il ne fut pas moins bien reçu chez les Allibamons. Cette Contrée a été cédée à l'Angleterre, en 1762. Les Peuples sauvages qui l'habitent sont toujours attachés à la France: le Cacique qu'ils avoient alors, & qu'avoit connu l'Auteur dans son premier Voyage, étoit un grand Chef à Médaille. Le Roi de France en donne ordinairement à ceux qui se signalent par leur zèle pour ses intérêts. Tamarhlemingo, c'étoit le nom de ce Chef, refusa constamment tous les présens des Anglois, en disant qu'il ne vouloit rien recevoir des ennemis de son père le Roi de France. Lorsqu'il apprit que les troupes de cette Nation venoient prendre possession des Forts François, il devint furieux; il ne vouloit point laisser partir M. de la Noue, qui y commandoit, & qui devoit le remettre aux Anglois; cet Officier fut obligé de faire embarquer la nuit tous les François avec leurs effets, pour ne pas attrister le

vieux Chef. Dès que celui-ci fut instruit de leur départ, il ne voulut pas que les Anglois profitassent du Fort, & il le fit détruire, ainsi que toutes les maisons de la Bourgade. Mais ses vœux n'étoient point encore satisfaits. Pour ne pas vivre séparé d'une Nation qu'il aimoit, il résolut de quitter le pays où il étoit né; il assembla les Allibamons qui se trouvèrent tous auprès de lui, jusqu'aux femmes & aux enfans. Il leur proposa de quitter leur terre natale, l'une des plus belles Contrées de l'Amérique septentrionale, après avoir brûlé leurs habitations, & ravagé toute la Contrée. Ce projet fut exécuté, & Tamathlemingo partit avec tous ses Allibamons, le même jour, pour la Mobile. Rien de plus touchant que l'attachement de ce Chef sauvage à la France: il en donna des preuves jusqu'au dernier moment. « Peu de tems après qu'il fut » arrivé à la Mobile, il tomba malade. » Il ne put, à cause de son grand âge, » résister à la violence du mal qui em- » piroit de jour en jour. Ses forces en- » tièrement affoiblies lui ayant fait juger » qu'il étoit près de sa fin, il demanda » à être instruit dans la *Médecine Fran-*

» *çoise*, c'est-à-dire, qu'il se disposa à
 » recevoir le Baptême. Ce Sacrement
 » lui fut administré par le P. Ferdinand,
 » Capucin, Missionnaire Apostolique,
 » & Curé de la Mobile. Les beaux sen-
 » timens qu'il fit paroître, remplirent
 » d'admiration tous les assistans. On le
 » vit pénétré de la foi la plus vive &
 » de la charité la plus pure, se faire
 » soutenir par deux Soldats, pour re-
 » cevoir à genoux ce Sacrement, ainsi
 » que le Saint Viatique. Après la céré-
 » monie, Tamathlemingo dit qu'il étoit
 » bien content de mourir Chrétien,
 » parce que, disoit-il, il seroit au pays
 » des ames à côté des François. Il de-
 » manda qu'on l'enterrât avec la Mé-
 » daille dont le Roi l'avoit décoré; puis
 » se tournant vers son fils, ses parens,
 » & les plus notables de la Nation qui
 » l'environnoient, il réunit toutes les
 » forces de son ame pour les exhorter
 » à imiter son exemple, en abjurant
 » l'erreur de leur Manitou, pour em-
 » brasser le Christianisme, afin qu'ils
 » fussent encore amis avec les François
 » dans le pays des esprits, où ils seront
 » unis éternellement. Il leur recom-
 » manda sur-tout de ne jamais quitter

» la parole françoise , de leur garder
 » une fidélité à l'épreuve de tout évé-
 » nement , & un attachement inviolable
 » jusqu'au tombeau où il alloit bien-tôt
 » descendre , pour rendre compte de
 » toutes ses actions au Maître de la vie.
 » *J'ai vécu en homme , ajouta-t-il , je vais
 » mourir de même ».*

L'Ouvrage de M. Boffu est semé d'une multitude d'anecdotes de ce genre , qui le font lire avec intérêt , & qui font oublier les négligences de style & les longueurs qu'on y trouve fréquemment. L'Auteur n'est pas Écrivain de profession ; c'est un Militaire plus accoutumé à une vie active qu'à celle du cabinet. Il a bien vu , & il rend compte de ce qu'il a vu d'une manière claire. On préférera son ton franc à plus d'élégance.

*Voyage de Bourgogne , à M***. à l'Isle de Bourbon , & se trouve à Paris, rue Saint-Jacques , au-dessus de celle des Mathurins , à l'enseigne du grand Corneille , 1777. in-8°. Prix , 1 liv. 4 s. broché.*

Ce *Voyage* est un badinage mêlé de prose & de vers , dans le goût du *Voyage*

96 MERCURE DE FRANCE.

de Chapelle & de Bachaumont. L'Auteur & le Héros de celui-ci, est un jeune Militaire qui voyage avec deux de ses amis par la Galiote d'Auxerre, & qui fait le récit de leur itinéraire à un de leurs camarades éloigné d'eux. Il y a beaucoup d'agrément & de gaieté dans les détails de ce petit Ouvrage; & les vers qui en font partie, ont toutes les grâces d'une Poésie facile & légère. Tels sont les suivans, qu'inspire au Voyageur le passage de la Galiote à Choisy.

Sous ces ombrages solitaires,
 Au fond de ces bosquets fleuris,
 Qu'a souvent quittés & repris
 L'effain des voluptés légères,
 On voit encor quelques débris
 Du Temple, où l'on fait dans Paris
 Qu'autrefois la belle Cypris
 Eut ses trépieds & ses mystères.
 C'est-là, qu'entouré des amours
 Dont il fut l'Apôtre fidèle,
 Le Desservant de la Chapelle,
 Gentil Bernard, dans ses beaux jours *,

* *Il étoit Secrétaire du Cabinet de Choisy.*

Instruisoit,

Instruisoit, dit-on, sa Bergère,
 Mettoit l'art d'Ovide en Chansons,
 Et le soir, couronné de lierre,
 Etoit payé de ses leçons
 Dans les bras de son Écolière.

La description de l'ouverture d'un pâtre, destiné au dîner de l'Auteur & de ses deux amis, à bord de la Galiothe, est un des endroits les plus plaisans de l'Ouvrage. « Le Conseil s'assembla, dit le » Voyageur, & il fut décidé que nous » dînerions ».

Une planche sur nos genoux,
 Voilà notre table dressée;
 Par dessus, la feuille de choux
 Tient lieu de nappe damassée.
 D'abord, un énorme pâtre
 Présente ses flancs redoutables,
 Bien & duement empaqueté
 Dans un long discours sur les Fables,
 Et dans l'Ode à S. M . . .
 Ce pâtre fut cuit par le Sage,
 Par ce Pârisier si vanté,
 Dont le beau nom sera chanté
 Par les Gourmands du dernier âge ;

I. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.

A nos yeux cependant Lazare le découvre,
L'honneur du premier coup est long-tems disputé;
Mais P... s'en faitit, d'un bras précipité,
Sous son acier tranchant, il le presse, l'entrouve,
Et voilà, par la brèche, un Fauxbourg emporté.

Aussi-tôt nous crions, *victoire !*

Les fronts rayonnent de gaieté ;

Et pour célébrer notre gloire ,

On fait jaillir les flots d'un nectar velouté ,

Qu'aux Pressoirs d'Haut-Brion, l'on foule exprès
pour boire ,

A l'ouverture d'un pâté.

L'Auteur s'amuse aussi, de tems en tems, à dépeindre les circonstances grotesques que lui présente l'intérieur de la Galioire, & la bigarrure des Passagers qui la remplissent. Voici une de ces Observations, qui sont censées écrites dans la voiture même, à mesure qu'il les fait.

« Je jette un coup-d'œil dans l'entre-
» pont. J'apperçois, à la même place, le
» même D*** buvant toujours avec la
» même ardeur, mais non pas de la même
» bouteille. Son cerveau me paroît déjà
» bien ôffusqué de la vapeur des raisins

« d'Orléans. Le D * * * n'avoit pas be-
 » soin de cette seconde enveloppe ; son
 » ame avoit assez de peine à percer le
 » crâne dur & rond dont elle est en-
 » croûtée. Les Laquais jouent, les Ma-
 » riniers jurent, & le D * * * boit
 » encore ».

*Essai sur les Comètes, où l'on tâche d'ex-
 pliquer les Phénomènes qu'offrent
 leurs queues, & où l'on fait voir
 qu'elles sont probablement destinées
 à rendre les Comètes des Mondes ha-
 bitables, avec des Observations & des
 Réflexions sur le Soleil & les Planètes
 du premier ordre ; par André Oliver,
 traduit de l'Anglois. A Paris, chez
 Leclerc, Quai des Augustins, in-8°.*

Les Comètes & leurs prétendus effets,
 doivent tenir un rang distingué dans
 l'Histoire des foiblesses de l'Esprit hu-
 main. Elles n'ont paru d'abord que pour
 effrayer la terre jusqu'à ce qu'on soit
 parvenu à calculer leurs révolutions
 qu'on a trouvées périodiques & régu-
 lières ; depuis ce tems même on n'a pas
 été toujours rassuré sur leurs apparitions.
 On se rappellera qu'en 1773, il y a eu

Eij

de bonnes gens qui ont craint qu'elles ne vinssent, non pas causer des désastres particuliers & locaux, tels qu'une guerre, une famine, la mort de quelque Grand, mais détruire totalement la terre. Cela nous prouve qu'avant de rire de nos pères, nous ne ferions pas mal de regarder un peu autour de nous, & de voir si nous n'apprétons point à rire à nos enfans. Au reste, ils ne manqueront pas d'en faire de même à l'égard des leurs qui nous vengeront; & cela doit nous consoler, Il ne s'agit pas ici des maux que peuvent produire les Comètes, il n'est question que de la nature de ces globes, qu'on a peut-être raison de croire habités, puisqu'ils sont en effet propres à l'être. Cette idée n'est pas neuve; on se borne à la développer, à l'appuyer de preuves, en cherchant quel peut en être l'état physique, sur-tout relativement aux climats. On observe que cet état ne dépend pas uniquement de la distance où les Comètes sont du Soleil; car, quoique les rayons de cet Astre puissent être absolument nécessaires à l'existence même de la chaleur planétaire, la densité des atmosphères qui environnent ces globes, doit assurément influer aussi sur

cette chaleur. Ces vastes atmosphères raréfiées ou condensées, peuvent contribuer à rendre les Comètes des habitations agréables & tempérées. Mais comme les atmosphères même, par leur trop grande proximité du Soleil, nuisoient quelquefois aux Habitans, on suppose qu'elles sont repoussées derrière la Comète à des distances immenses, soit par la rapidité du project des rayons solaires, soit par toute autre cause; ce sont cette atmosphère repoussée par la force des rayons du Soleil, & la réflexion de ces rayons, qui forment la queue des Comètes. Cette idée, qui n'est pas nouvelle, puisque c'est à-peu-près celle de Keppler, est adoptée par M. Oliver, avec quelques légers changemens nécessaires pour la preuve de cette hypothèse. Ses détails, à cet égard, sont curieux; ils supposent bien des Observations & bien des expériences: cette répulsion, cette expansion de l'atmosphère, qui fait la queue des Comètes, contribue, selon lui, à les rendre plus propres à être habitées. C'est un moyen au moins ingénieux de débarrasser les globes d'un excès de chaleur lorsqu'ils en ont trop, & de la recouvrer lorsqu'ils

n'en auroient pas assez. Cela dépend de leur proximité ou de leur éloignement du Soleil, & les queues sont plus ou moins longues, en raison de cet éloignement & de cette proximité.

M. Oliver termine son Essai par cette idée qu'il soumet aux recherches ultérieures des Astronomes, & par laquelle nous finirons aussi l'extrait de son Livre.

« La longueur de la queue des Comètes,
 » à distances égales du Soleil, est vrai-
 » semblablement proportionnée à la quan-
 » tité du fluide répulsif dont leurs atmo-
 » sphères sont composées. Ne seroit-il
 » pas possible par-là de former une con-
 » jecture raisonnable sur la distance de
 » leurs aphélie? En observant la lon-
 » gueur apparente de ces queues, lors-
 » qu'elles descendent vers le Soleil, &
 » qu'elles en sont à des distances éga-
 » les, on en concluroit leur véritable
 » longueur. Ensuite, en comparant celles
 » qui appartiennent à des Comètes dont
 » les distances dans leur aphélie ne sont
 » pas encore connues avec celles de ces
 » Comètes, dont les aphélie sont déjà
 » déterminés, on parviendroit à con-
 » noître la distance des premières; &
 » cette distance étant une fois déter-

OCTOBRE. 1777. 163

» minée autant qu'elle pourroit l'être
» par cette méthode, on détermineroit
» leurs distances moyennes, & leurs
» révolutions périodiques par la com-
» paraison de la partie calculée de leurs
» routes avec ces distances ».

Œuvres posthumes de M. Pothier, tom. III,
contenant les Traités de la Gardé
Noble & Bourgeoise, du préciput
légal des Nobles, des hypothèques
& des substitutions. A Paris, chez
Barrois le jeune, Libraire, Quai des
Augustins.

On a remarqué, en lisant les Ouvra-
ges de ce profond Jurisconsulte, qu'il
commençoit toujours par poser des prin-
cipes certains, afin d'en tirer les consé-
quences les plus naturelles. Il savoit tou-
jours les appliquer convenablement aux
circonstances, sans oublier de mettre
dans la balance les opinions de ceux qui
l'avoient précédé dans la même carrière,
& de les rapprocher de la règle si elles
s'en écartoient. Aussi c'étoit par une
discussion lumineuse qu'il faisoit triom-
pher la vérité en la mettant dans son
plus beau jour. La méthode de ce Ju-

E iv

isconsulte étoit de chercher dans les Loix Romaines, la solution des questions que la matière dont il traitoit pouvoit faire naître : & il le faisoit avec tant de succès, qu'on ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou la grande sagesse de ces anciens Législateurs du Monde, qui prennent sur presque toutes les difficultés, un parti si conforme à l'équité naturelle, ou l'art infini avec lequel notre Législateur moderne agitoit & résolvoit ces mêmes difficultés.

Pourquoi M. Pothier employoit-il l'autorité des Loix Romaines dans des questions où elle n'est pas reconnue ? Parce que c'est en même-tems une certitude & une satisfaction pour les esprits qu'on veut instruire, de les faire remonter à la raison primitive des choses ; & que cette raison, disent les Jurisconsultes, n'est nulle part si évidente ni si bien écrite que dans le Droit Romain. La manière aisée dont M. Pothier l'emploie, & l'ordre convenable dans lequel il le place, ne sont point, comme chez tant d'autres Auteurs, un étalage d'érudition inutile. Ils font plutôt l'effet d'une science raisonnée & d'une combinaison réfléchie. Les Qu-

vrages posthumes de cet Auteur, prou-
veront, comme les précédens, que
ce profond Jurisconsulte avoit justement
mérité la haute réputation qu'il s'étoit
acquise.

*Lettres sur la profession d'Avocat, avec
un Catalogue raisonné des Livres de
Droit, par M. Camus, Avocat au
Parlement, & Censeur Royal. A Paris,
chez Méquignon le jeune, Libraire,
au Palais-Marchand.*

La carrière du Droit est immense,
comme celle de toutes les Sciences.
On convient qu'il y a loin de la con-
noissance des principes généraux acquis
dans les Écoles, à cette connoissance
qui fait les appliquer judicieusement, à
cette variété innombrable des cas par-
ticuliers que la cupidité des hommes
fait naître tous les jours dans la Société.
On a beau se vanter d'avoir reçu de la
nature ce sens exquis qui nous fait ap-
percevoir dans les détails, le nœud d'une
affaire, & la liaison des principes avec
les circonstances éloignées. On a beau
soutenir que l'expérience journalière
suffit seule pour étendre & perfectionner

E v

ce sens exquis qu'en a reçu la nature. Il n'en faut pas moins avoir fait de bonnes études, & s'être mis en état de bien apprécier les Jurisconsultes qui nous ont transmis leurs Ouvrages, pour exercer dignement la profession d'Avocat. L'Ouvrage que nous annonçons a ce double avantage d'indiquer la meilleure méthode d'étudier la science du Droit, & de faire connoître les meilleurs Auteurs que l'on doit consulter sur chaque matière. Les succès de l'Auteur de cet Ouvrage, sur-tout dans les matières Canoniques, & l'accueil qu'on a fait à la première édition de ses Lettres, sont de sûrs garans de la bonté de l'Ouvrage que nous annonçons. M. le Camus a fait de bonnes études avant d'entrer dans la carrière du Barreau, & donne tous les jours des preuves de la science qu'il a acquise, & de la sagesse avec laquelle il approfondit toutes les questions qui sont soumises à son examen. Et personne n'étoit plus en état que lui de fournir aux jeunes Avocats & à ceux qui se destinent à la Magistrature, la méthode la plus sûre pour acquérir une Science aussi étendue que difficile. Il seroit à désirer que l'Ouvrage de M. le

Camus joignît à l'avantage de diriger les études du Droit, celui d'exciter parmi nous l'émulation, & de faire revivre le goût du travail qui semble diminuer chaque jour. « Nos Pères, a dit le » Chancelier Daguesseau, trouvoient le » moyen d'étendre leurs jours, & de » prolonger leur vie par le bon usage » qu'ils en faisoient; au lieu que nous » l'abrégeons par la profusion & le déran- » gement de notre tems. Rien n'étoit » plus commun alors que de voir des » Magistrats savans; mais des Magistrats » Auteurs qui enrichissoient le Public du » fruit de leurs veilles; & qui après avoir » employé une partie de la journée à » rendre justice aux hommes de leur âge, » en consacroient le reste à instruire les » siècles à venir. » Les mœurs sont entièrement changées: » la fragilité des hommes les soumet à » la tyrannie de la Coutume. La forme » même de traiter les affaires, est diffé- » rente; les occupations de la vie & » les devoirs de la société se sont telle- » ment multipliés, que ceux qui sont » destinés à vivre dans le tumulte des » affaires, sont forcés, malgré leur goût » pour l'étude & leur ardeur à s'instruire,

» de laisser aux Savans de profession une
 » grande partie du terrain que les Ma-
 » gistrats partageoient autrefois avec eux.
 » Il est même de la sagesse & du devoir
 » d'un homme dévoué au service du pu-
 » blic, de se réduire au nécessaire & à
 » l'utile, pour ne pas s'exposer à perdre
 » l'un & l'autre, en s'attachant à ce qui
 » n'est que d'ornement, &, pour ainsi
 » dire, de luxe dans les Sciences. Il
 » ajoute par-là à l'essentiel, tout ce qu'il
 » refuse au superflu; & il vaut beaucoup
 » mieux pour lui ignorer certaines choses
 » étrangères à sa profession, pour appro-
 » fonder solidement celles qui regardent
 » son état, que d'être superficiel sur tout,
 » pour vouloir tout savoir ».

*La Mouche, ou les Espiégleries & Aven-
 tures galantes de Bigand, nouvelle
 édition, revue & corrigée, avec figu-
 res, première Partie. A Venise, & à
 Paris, chez la veuve Duchesne, Li-
 braire, rue Saint-Jacques; & Cailleau,
 Imprimeur-Libraire, rue S. Severin,*
 1777.

Ce Roman avoit paru, pour la pre-
 mière fois, en 1736. La multiplicité

d'incidens singuliers & extraordinaires dont il est rempli, le font lire avec intérêt, malgré une foule de contradictions & d'invéraisemblances, & malgré la négligence du style.

Charles Bigand, le Héros de ce Roman, montre, dès sa plus tendre jeunesse, un tel penchant à la curiosité, qu'il devient de bonne-heure l'espion de tout son quartier, ce qui lui attire plusieurs aventures fâcheuses. Ses parens, craignant qu'il ne se fasse assommer, le placent dans un Couvent, à l'âge de treize ans, en qualité d'Aide-de-Cuisine. Après y avoir passé quelques années, il se sauve en faisant évader un Frère Novice, retenu par force dans le même Couvent. Il est successivement Laquais de l'Aventurier auquel il vient de procurer la liberté, & qu'il finit par voler; Abbé, & enfin *Mouche* ou *Espion* d'un Ambassadeur qui a reconnu en lui les talens propres à cet emploi. Les courses & les méraphotes auxquelles son ministère l'oblige, lui font rencontrer tous les jours des aventures très singulières. La plus intéressante pour lui, est la rencontre d'un original, d'une figure fort bizarre, & qui parloit tout seul dans la

rué. Il vient à bout, non sans peine, de faire connoissance avec cet homme. L'endroit où il décrit cette rencontre, est un des plus curieux du Roman. L'homme singulier lui conte son histoire. C'est un Chimiste Vénitien, nommé Rametzi, qui a trouvé le secret de faire de l'or. Désespéré d'avoir perdu une maîtresse qu'il adore, & qu'il cherche par-tout, il en est presque devenu fou; & c'est le dérangement de son esprit qui produit en lui toutes les bizarreries dont Bigand vient d'être le témoin. Il lui demande le secret, & l'engage à faire tous ses efforts pour lui faire retrouver sa maîtresse, lui promettant, en cas de succès, de faire sa fortune. Bigand, mettant en usage tous ses talens & les ressources de son métier pour parvenir à l'importante découverte dont il est chargé, en vient heureusement à bout. Rametzi, au comble de ses vœux, part pour Venise avec sa chère Likinda, & laisse en partant, à Bigand, la moitié de ses immenses trésors, avec une maison richement meublée qui lui appartenait, & qu'il occupoit. Bigand, n'ayant désormais plus rien à désirer du côté de la fortune, quitte son Ambassadeur,

après s'être acquitté d'une expédition très-périlleuse, entreprise pour son service, dans laquelle il manque de périr, & reçoit des blessures dont il est long-tems malade. Rendu enfin à lui-même, il épouse une jeune personne nommée Lufinette, dont il étoit devenu amoureux, & à qui il avoit rendu les plus grands services pendant son séjour chez l'Ambassadeur. Il se flatte d'avoir assuré pour toujours son bonheur & sa tranquillité; mais les infidélités de sa femme, dont il croyoit être tendrement aimé, lui préparent de nouvelles traverses. Les premiers indices qu'il apperçoit, éveillent sa jalousie; il épie les démarches de Lufinette, & ses soupçons se changent bien-tôt en certitude: il s'arrête au parti extraordinaire de se faire introduire, pendant la nuit, auprès de la perfide, au lieu d'un amant qu'elle attendoit. La nuit & le silence facilitent l'exécution de ce dessein singulier; il fait prendre le change à Lufinette, se proposant bien de la couvrir de confusion le lendemain à son réveil. Mais il a le malheur de s'endormir lui-même, & de s'éveiller le dernier; son infidèle ayant sans doute reconnu son mari, &

voulant apparemment éviter toute explication, vient de disparaître & d'emporter avec elle tous les trésors de Bigand. Ce pauvre époux n'en est pas quitte pour cette double infortune; il est arrêté deux ou trois jours après, parce qu'on le soupçonne d'avoir trouvé la pierre philosophale. Il a beau détailler toutes les véritables circonstances de son histoire, on le menace de la torture s'il ne découvre son prétendu secret. Il est délivré par l'Aumônier du Château dans lequel il est renfermé, à qui il a laissé croire qu'il étoit réellement un Adepté, & qui part avec lui, enlevant la femme du Gouverneur du Château, & espérant que Bigand lui fera assez d'or pour l'enrichir avec sa maîtresse. Arrivé sur la frontière, Bigand lui avoue sa tromperie, & se hâte de le quitter. Il se propose de se rendre à Venise chez son ami Rametzi; mais passant par une Ville d'Italie, & se voyant prêt à manquer d'argent, il va porter chez un riche Jouailler un diamant de douze mille francs qu'il a, & qu'il veut vendre. Ce Jouailler, nommé Calcari, achète le diamant, invite Bigand à dîner, le comble de politesses, & présente à ses yeux

deux filles parfaitement belles qu'il a , & dont Bigand est enchanté. Revenu à son Auberge , il reçoit une lettre des deux filles , qui se plaignent de la captivité où leur père les retient , & lui proposent de les en délivrer. Bigand donne dans ce piège que lui tendoit le perfide Calcati , qui cherchoit à donner un mari à Rosinde, sa fille aînée , afin de réparer son honneur perdu par une foiblesse qu'elle avoit eue un an auparavant. Au moment où il croit partir avec les deux filles , il est saisi , arrêté , conduit dans un Château appartenant à Calcati , & mis dans un cachot. Calcati le force , le poignard sur le cœur , d'épouser sa fille , & lui avouant ensuite sa supercherie , le fait partir sur le champ , accompagné de deux de ses gens , chargés , dit-il , de le mener hors des terres d'Italie. Après neuf jours de marche , ces deux hommes à qui Calcati avoit donné secrètement ordre de le tuer , se contentent de le laisser dans un bois après l'avoir volé. Il est joint presque aussitôt , dans ce même bois , par la belle Laure , sœur cadette de celle qu'on vient de lui faire épouser. Laure , plus généreuse que son père & que sa sœur , avoit fait tous ses efforts

114 MERCURE DE FRANCE.

pour découvrir à Bigand, qui lui a inspiré de l'amour, ce qui se tramait contre lui. Après son départ, elle le suivit de près, travestie en homme, & emportant à son père cinquante mille écus en or & en diamans. Ils se rendent à Paris, où Bigand, effrayé de la coquetterie & de la légèreté de sa maîtresse, dont il a eu des preuves pendant le cours de leur voyage, prend le parti de la tenir enfermée avec lui; mais elle lui échappe. Il reprend alors son projet d'aller à Venise; mais arrivé à Lyon, il rencontre Laure avec son père qu'elle avoit rejoint, & qui s'étoit reconcilié avec elle d'autant plus facilement, qu'il avoit perdu sa fille aînée. Laure n'a cessé de regretter Bigand depuis qu'elle l'a quitté, & desiroit ardemment de le retrouver. Calcati, qui se repent sincèrement du mal qu'il a fait à Bigand, les unit. Les deux époux se rendent à Venise, où Bigand passe le reste de ses jours auprès de son cher bienfaiteur Rametzi.

Tel est le précis de ce Roman, qui renferme encore beaucoup d'épisodes & d'incidens singuliers, difficiles à faire entrer dans une analyse, à cause de la confusion qui régné dans la marche de l'Ou-

OCTOBRE. 1777. 115
vrage , qui semble avoir été écrit à plusieurs reprises , & sans que l'Auteur en eût d'abord tracé le plan en entier.

La Confiance trahie , ou Lettres du Chevalier de Murcy, par M. de Coteneuve.
A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Mérigot le jeune , Libraire , Quai des Augustins , au coin de la rue Pavée , 1777. in-12. Prix , broché , 1. liv. 10 s.

Ce petit Roman , qui est du même Auteur que les Lettres du Baron d'Orville , est écrit avec intérêt , & respire le sentiment & la vertu. Le Chevalier de Murcy , jeune Militaire aimable , vient d'arriver à Paris pour la première fois. Il y fréquente principalement la maison du Baron d'Orville , son Colonel , & ami intime de son père. L'épouse de ce dernier , jeune & aimable , ne tarde pas à inspirer au Chevalier un goût qui lui fait oublier l'amitié & les égards qu'il doit à d'Orville. La jeune Dame éprouve pour lui les mêmes sentimens ; mais sa tendresse est combattue par celle qu'elle doit à son époux. Dans un moment où Murcy est sur le point de réussir à la

féduire, le Colonel survient, &, par la manière noble & généreuse avec laquelle il se conduit dans cette circonstance délicate, fait rentrer en eux-mêmes sa femme & le Chevalier. Celui-ci part sur le champ pour la Ville où son Régiment est en garnison. Il y devient amoureux de Mademoiselle d'Azy, fille d'un riche Négociant, & parente de M. d'Orville. Cette jeune & belle personne est promise par son père, à un Baron de Roswick, personnage ridicule, pour lequel elle éprouve autant de dégoût qu'elle ressent d'inclination pour le Chevalier de Murcy. Mais cet amant favorisé a un rival plus dangereux, & qu'il ne soupçonne pas, dans la personne du fourbe de Piemme, un de ses camarades, & qu'il croit son ami. Ce scélérat ne regarde le Chevalier que comme un ressort qu'il se propose de mettre en jeu pour faciliter l'exécution d'un complot odieux qu'il médite. De concert avec une de ses anciennes maîtresses, Pensionnaire dans le même Couvent qu'une amie à qui Mademoiselle d'Azy confie les secrets de son cœur, dans des lettres que la confidente de de Piemme trouve les moyens d'intercepter, ce faux

ami suit, pas à pas, l'amour réciproque du crédule Murcy & de sa maîtresse. Le Chevalier qui, sur une fausse confiance, le croit amoureux lui-même d'une beauté imaginaire, se laisse entièrement guider par ses conseils. De Piene lui persuade d'enlever Mademoiselle d'Azy, dont il lui envoie une lettre contrefaite, qu'elle paroît avoir écrite à Mademoiselle de Neuville, son amie, & où elle paroît désirer que son amant prenne ce parti. Il lui offre en même-tems de se charger de l'exécution du coup, espérant par-là se mettre lui-même en possession de Mademoiselle d'Azy, dont la grande fortune ne le tente pas moins que la beauté. Le Chevalier consent à tout; mais de Piene n'enlève heureusement que la Femme-de-Chambre de Mademoiselle d'Azy. Il ne s'apperçoit de sa méprise, que lorsqu'il ne peut plus la réparer. Il prend sur le champ son parti, renvoie la Femme-de-Chambre, & se rend au Château de Murcy, pour y toucher une somme d'argent que Mademoiselle de Murcy, sœur du Chevalier, doit remettre à son frère, qu'elle croit prête à passer dans les pays étrangers, à la suite d'une

affaire d'honneur. C'est encore une lettre contrefaite, où de Piennes a emprunté le nom du Chevalier de Murcy, qui produit cet effet. Le fourbe se présente à la jeune personne; il feint que le Chevalier, ayant reçu une blessure qui l'empêche de descendre, est resté dans la chaise de poste; & concevant tout-à-coup le dessein de remplacer Mademoiselle d'Azy par Mademoiselle de Murcy, il l'engage à venir jusqu'à la voiture pour embrasser ce frère chéri, & l'enlève. La chaise à peine sortie de l'avenue du Château, est rencontrée par le Chevalier, qui avoit soupçonné la trahison du perfide de Piennes: il délivre sa sœur, & blesse dangereusement son ravisseur, qui est mis sur un brancard, & conduit en prison, où il n'attend que la mort. Tous ces événemens s'éclaircissent. Le Chevalier de Murcy épouse Mademoiselle d'Azy, & obtient la grâce de de Piennes, qui, guéri de ses blessures, se retire dans un Couvent.

Quoique l'intrigue de ces Lettres soit fort simple, & qu'elle n'ait rien de bien neuf, elle ne laisse pas d'attacher le Lecteur jusqu'à la fin. La grace, la pureté du style, & la rapidité de la

OCTOBRE. 1777. 119

marche de ce Roman très-court, dans lequel il n'y a ni diffusion, ni longueurs, ajoutent encore à son mérite.

Les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle, traduites pour la première fois, accompagnées d'un Commentaire, & distribuées dans un nouvel ordre, par M. l'Abbé de V.... Tome III, in-12. A Paris, chez Doré, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves; & à Bruxelles, chez J. L. de Boubers, Imprimeur-Libraire, Marché aux Herbes, 1777.

Nous avons annoncé, il y a déjà plus d'un an, les deux premiers volumes de cette traduction. Le Traducteur donne le troisième comme une espèce de Supplément aux deux autres, qui n'étoient qu'un choix. Sans être aussi intéressant que ceux qui l'ont précédé, ce nouveau volume renferme une infinité d'objets curieux. On a continué à y suivre la même méthode pour la division & l'ordre des matières. En conséquence, on a divisé ce Supplément en quatre Livres, dont le premier est composé d'articles d'histoire; le second renferme ceux de Philosophie; le troisième, ceux de Lit-

térature; & le quatrième, quelques Dissertations grammaticales qui se trouvoient répandues sans ordre dans l'original. Si les morceaux de cette dernière classe ne sont pas propres, par leur nature, à intéresser l'universalité des Lecteurs, ils seront du moins d'une très-grande utilité pour ceux qui cherchent à approfondir l'étude de la Langue Latine. Le reste des Lecteurs auroit cependant tort de se laisser effaroucher par la sécheresse du titre de quelques-unes de ces Dissertations; car Aulugelle, en examinant la valeur propre ou l'emploi que l'on doit faire d'une particule ou d'un verbe, rapporte souvent des traits historiques fort curieux, ou des fragmens d'anciens Auteurs célèbres, dont il ne reste plus rien que ce qu'on en trouve dans les *Nuits*, tels que Caton, Gracchus, &c.

On verra par un des Chapitres de la première division, combien les anciennes Loix Romaines donnoient d'extension au crime de vol. « Labéon, dans son » Commentaire sur les douze Tables, » dit que les anciens Législateurs avoient » porté des Loix pleines de rigueur & » de la plus grande sévérité contre le vol.

» Brutus,

» Brutus, ajoute-t-il, avoit coutume de
 » dire qu'il regardoit comme coupable
 » de ce crime, celui qui menoit un che-
 » val dans un autre endroit que celui
 » pour lequel il l'avoit loué ; de même,
 » s'il lui faisoit faire plus de chemin
 » qu'on n'étoit convenu. Q. Scævola,
 » dans son seizième Livre du *Droit civil*,
 » s'exprime ainsi : *Je regarde comme un*
 » *voleur l'homme qui use du dépôt qu'on*
 » *lui a donné en garde, ou qui emploie*
 » *quelque chose à un usage différent de*
 » *celui pour lequel il l'a reçu* ».

Aulu Gelle nous fournit encore, dans
 le même Livre, d'autres exemples de la sé-
 vérité de la police des premiers Romains,
 sur les objets qu'ils jugeoient intéressans
 pour la prospérité de l'Etat. « Abandonner
 » ses terres, dit-il, n'en point prendre tout
 » le soin possible, ne point les labourer
 » ou les nettoyer ; négliger la culture de
 » ses arbres ou de sa vigne, c'étoient, dans
 » l'ancienne Rome, autant de crimes dont
 » le Censeur prenoit connoissance, &
 » qu'il punissoit en réduisant les coupa-
 » bles à la dernière classe des Citoyens.
 » On notoit aussi de négligence le Che-
 » valier Romain dont le cheval étoit
 » maigre ou mal pansé ».

Aulu-Gelle rapporte en divers endroits des conversations, propos & sentences de Favorin, Philosophe célèbre de son tems, avec lequel il étoit étroitement lié. La façon de penser de ce Philosophe, sur les louanges mal-adroites, est bien judicieuse. Favorin disoit qu'il étoit plus » honteux d'être loué foiblement, que » d'essuyer les injures les plus grossières. » La raison en est simple, ajoutoit-il, » c'est que l'homme qui vomit contre » vous ces injures, & qui vous maudit, » plus il se livre à ses fureurs, plus » il les exhale en outrages, plus aussi » se fait-il connoître pour votre ennemi; » & par-là même perd-il communément » toute créance; au lieu que l'ami qui » ne vous donne que des éloges froids » & étudiés, paroît se contraindre faute » de matières à des louanges plus fran- » ches & plus véritables; & malheureu- » sement il en est cru, parce qu'on le » connoît pour une personne avec la- » quelle vous êtes lié, & qui doit vous » connoître ».

Dans un autre Chapitre, Aulu-Gelle attaque d'une manière bien philosophique, le ridicule des grands parleurs. » On a bien raison, dit il, de dire que

» l'homme léger, futile & grand parleur,
 » qui, sans jamais s'arrêter à rien de solide,
 » fait retentir un vain bruit de paroles
 » inutiles, prononce des discours qui
 » naissent sur ses lèvres, mais auxquels
 » le cœur n'a aucune part. Le Sage dit
 » que la langue ne doit point se prêter
 » inconsidérément à un flux de paroles
 » vuides; mais qu'elle ne doit jamais
 » être que l'organe des réflexions de
 » l'ame, qui doit en régler l'impétuo-
 » sité naturelle. Cependant rien n'est
 » plus ordinaire que de trouver des
 » personnes si pleines de paroles, si je
 » puis m'exprimer ainsi, qu'elles par-
 » lent éternellement sans le moindre
 » bon sens, & néanmoins avec une ai-
 » sance & une sécurité qui font douter
 » si elles savent elles-mêmes qu'elles ne
 » font que parler . . .

Les Notes dont le Traducteur a enrichi ce volume, ne sont pas moins intéressantes & curieuses, que celles des volumes précédens. Il s'y est cependant glissé quelques fautes: par exemple, une note jointe au Chapitre second du premier Livre, porte qu'Hellanicus, célèbre Historien Grec, vécut quinze ans avant Hérodote, la troisième année de

124 MERCURE DE FRANCE.

» la cent quarante-sixième Olympiade ,
» la cent quatre-vingt-quatorzième avant
» Jésus-Christ , avoit écrit l'histoire des
» anciens Rois & des Fondateurs des
» Villes ». Suivant le texte , Hellanicus
& Hérodote étoient déjà avancés en âge
au commencement de la guerre du Péloponèse. Or , cette guerre du Péloponèse commença environ deux siècles & demi avant l'époque où la note fait naître Hellanicus. L'anacronisme est si visible & si fort , qu'on ne peut l'attribuer qu'à une faute d'impression.

Idée de l'Éducation du Cœur , ou Manuel de la Jeunesse , par un Père de famille.

A la Haye , & se trouve à Paris , chez Cailleau , Imprimeur-Libraire , rue S. Severin ; Mérigot jeune , Quai des Augustins ; Esprit , Libraire , au Palais-Royal ; veuve Duchesne , Libraire , rue S. Jacques , 1777 , 1 vol. in-12 , avec une gravure.

Cet Ouvrage , fruit des loisirs d'un bon père de famille , est composé de Dialogues , de Fables , de Contes & de Proverbes dramatiques , propres à former le cœur des enfans , & à leur inspirer

le goût de la vertu. Le style & le ton de tous ces Ouvrages, sont simples & à portée de cet âge tendre. « Je ne suis » point, dit l'Auteur, dans un Discours » sur l'Éducation adressé aux pères & » aux mères, je ne suis point Rhéteur, » Philosophe, Théologien, Géomètre, » Orateur, ni même Grammairien ; » ainsi, Messieurs les Savans, je ne puis » rien avoir à démêler avec vous, ab- » solument rien : je n'ai d'autre génie » que mon cœur, d'autre Muse que le » sentiment. La nature est mon livre, » mes enfans la boussole qui me guide »¹¹ vers les vérités primordiales & impor- » tantes de la morale ».

Les Dialogues ou Entretiens qui font partie de ce volume, renferment des instructions familières sur plusieurs sujets. Les Fables & les Contes sont ce qu'il y a de plus intéressant dans l'Ouvrage. Nous ne citerons que la Fable intitulée le *Souhait prématuré*.

« Un enfant regardoit avec envie ses » frères & ses camarades sauter un grand » fossé. Pourquoi ne ferois-je pas comme » eux, disoit-il ? Oh ! je les guetterai » la première fois, je verrai comment » ils s'y prennent, & puis je ferai de

126 MERCURE DE FRANCE.

» même ; & puis , crac , le fossé sera
» sauté ; & puis Oh ! que je serai
» content ! Ils ne me diront plus comme
» ils me disent toujours , ôte-toi delà ,
» morveux ; je leur ferai bien voir que
» je ne suis pas un enfant , ni un mor-
» veux , & que je suis aussi adroit
» qu'eux .

» Cet exercice se répétoit tous les
» jours , l'enfant n'eut pas long-tems à
» attendre pour satisfaire son desir . Il
» se rend avec ses frères sur le bord du
» fossé , regarde comment ils font ; &
» bien-tôt , se fiant sur son adresse ,
» il interrompt leur jeu . Cela n'est pas
» si difficile , leur dit-il , j'en ferai bien
» autant que vous , rangez-vous seule-
» ment . — Ote-toi , ne vois-tu pas que
» tu n'es qu'un enfant . — Enfant ; tou-
» jours enfant ! Eh bien ! vous allez voir
» si je ne suis qu'un enfant . Rempli de
» colère , il écarte les autres , prend son
» élan , & tombe au milieu du fossé
» qu'il ne put franchir . Ses frères l'en
» retirèrent avec peine , tout mouillé ,
» & le nez en sang . Ils se moquèrent
» de lui . Il apprit à ses dépens , qu'il
» n'est pas prudent d'entreprendre au-delà
» de ses forces » .

Ce Manuel de la Jeunesse, est terminé par deux petits Drames en un acte ; la *Mère de Famille & la Veillée*, & par la *Confiance récompensée*, Anecdote.

Essai de bien public, ou Mémoire raisonné, pour lever à coup sûr tous les obstacles qui s'opposent à l'exécution des défrichemens & dessèchemens ; faire mettre en valeur, par des moyens simples & avantageux à tout le monde, toutes les terres & fonds incultes quelconques, & pour perfectionner l'Art de l'Agriculture. A Neufchâtel, de l'Imprimerie de la Société Typographique, 1776, 1 vol. in-12.

Cette brochure paroît sous les auspices les plus flatteuses ; elle a été présentée par les Éditeurs, au Roi de Prusse, & a été qualifiée par ce grand Roi, de *sujet intéressant, de production d'esprit & de génie*. On y trouve des idées neuves & justes, un style clair, net & concis ; un ordre & un arrangement simple & naturel. D'ailleurs, on a fait dans le pays de Neufchâtel, l'application & l'exécution au fond des principes qui y sont exposés : ce sont là autant de titres de

recommandation en faveur de cette brochure, qui mérite d'être consultée.

Dissertation Académique sur le Cancer, qui a remporté le Prix double de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon, le 8 Décembre 1773, par Bern. Peyrilhe, Professeur Royal de Chimie au Collège de Chirurgie de Paris, Conseiller du Comité de l'Académie Royale de Chirurgie, &c. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Nous avons fait connoître suffisamment cet Ouvrage, lorsqu'il a paru en idiôme latin, & tel qu'il a été couronné à l'Académie de Lyon. L'édition que nous annonçons actuellement, est une traduction françoise de cette Dissertation, faite par M. Mathey, Docteur en Médecine de Montpellier. Le Traducteur a rendu, avec toute l'exactitude possible, le sens de l'Auteur, ainsi que M. Peyrilhe s'en explique lui-même dans une Lettre à M. Mathey, imprimée à la tête de cette Traduction. M. Peyrilhe recherche d'abord dans cette Dissertation, les causes du virus cancéreux : il en

OCTOBRE. 1777. 129
détermine ensuite la nature; il en établit les effets & les explique; il assigne les bornes où se trouve renfermée la possibilité de guérir le cancer par l'usage des médicamens, tant internes qu'externes; & il indique enfin la meilleure méthode pour guérir le cancer.

Guide ou Manuel dans le traitement des maladies les plus graves & les plus fréquentes, 1 vol. in-8°. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Écrivains, 1777; avec Approbation & Privilège du Roi. Prix, 4 livres, in broché.

L'Ouvrage que nous annonçons ici, est tiré d'un Manuscrit qu'on attribue, dans l'Avertissement, à un Médecin de la Faculté de Paris. Parmi le grand nombre d'Auteurs qui écrivent journellement sur la Médecine, il s'en trouve peu qui se soient attachés aussi scrupuleusement que l'Anonyme, à faire connoître les caractères distinctifs des maladies, par des signes qui leur sont propres; ce qui rend cet Ouvrage intéressant pour les jeunes Médecins qui s'adonnent à la pratique.

F v

Essai sur les moyens de diminuer les dangers de la mer, par l'effusion de l'huile, du goudron, ou de toute autre matière flottante, avec des Questions proposées sur ce sujet, par M. de Lelyveld, traduit du Hollandois. A Paris, chez Leclerc, Libraire, Quai des Augustins, in-8°.

Il y a quelque temps qu'on parle des effets de l'huile répandue sur les flots agités de la mer; la première observation sur ce sujet a été faite par le célèbre Docteur Franklin, en 1757, faisant un voyage à Louisbourg avec une grande flotte; il remarqua que la lague de deux vaisseaux étoit singulièrement unie, tandis que celle de tous les autres étoit singulièrement agitée. Cette différence le frappa; on ne lui en donna pas d'autre raison, sinon qu'il étoit vraisemblable que les Cuisiniers de ces vaisseaux avoient jeté leurs lavures; cela lui rappela qu'il avoit lu autrefois dans Plin que l'huile appaisoit les flots de la mer, & que c'étoit la raison pour laquelle les plongeurs en prenoient dans leur bouche. Il résolut de suivre cette observation, & il fit l'ex-

OCTOBRE. 1777. 131

périence de l'huile sur un étang, dans lequel il jeta une cuillerée à café de cette liqueur grasse ; elle s'étendit avec une vitesse incroyable, & forma sur l'eau, qui étoit très-agitée auparavant, une surface de 150 toises aussi unie qu'une glace. On dit que le Capitaine Tysfireman renouvela cette expérience en grand sur la mer. Parti de Texel le 13 Mai 1769, il éprouva, le 23, un grand vent qui s'éleva vers le minuit, il étoit accompagné de grêle & de pluie, & devint de plus en plus violent ; la mer enfla tellement, qu'on ne fut plus maître du gouvernail ; on jeta l'ancre qui se rompit, les voiles se déchirèrent ; on eut recours à l'huile, dont on jeta six demi-onces dans la mer, & les flots qui s'élevoient jusqu'aux nues, cessèrent de briser.

Cette relation, si elle est exacte, donne certainement la plus haute idée de ce préservatif contre les dangers de la mer ; mais son efficacité n'est point encore attestée : on en peut juger par les questions que M. Lelyveld propose aux Voyageurs, auxquels il recommande l'usage de l'huile ou des autres matières grasses, & d'en observer l'effet ; pour les y encourager, il leur a offert un prix

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

de trente ducats. Voici les questions :

- « 1°. l'usage de jeter de l'huile, du gou-
» dron & autres matières flottantes, pour
» appaiser & calmer la mer, est-il uni-
» versellement connu des marins des
» Pays-Bas, tant sur les vaisseaux de
» Guerre & Marchands, que sur les bâti-
» ments de Pêcheurs? Est-ce par oui-
» dire, & par tradition qu'ils le con-
» noissent, ou par expérience? 2°. Quel-
» les sont les épreuves qu'on en a
» faites? Quelle en est la nature? Peut-
» on garantir les cas où l'on emploie
» l'huile, &c.? Quelles sont les circonstan-
» ces de ces cas? 3°. Peut-on diminuer les
» coups de mer seulement, ou les bri-
» sants aussi? Peut-on prévenir encore
» d'autres dangers de mer? 4°. L'huile
» de navette est-elle meilleure pour cet
» usage que celle d'olive, de lin, de
» poisson, ou le goudron? Quelles autres
» sortes d'huiles ou de graisses peut em-
» ployer avec le même succès? 5°. Peut-
» on déterminer la quantité & le prix de
» telle ou telle matière qu'il faudroit à
» un vaisseau de telle ou telle sorte,
» pour le garantir des coups de mer ou
» des brisants, & pour combien de temps?
» 6°. Comment & de quel côté du vais-

» seau observe-t-on , ou devoit-on ob-
 » server , après un plus mûr examen ,
 » de répandre l'huile , &c. ? 7°. Y a-t-il
 » des cas , & quels sont-ils , où il vau-
 » droit mieux jeter tout-à-la-fois ce qu'on
 » a d'huile , que de la laisser couler peu-
 » à-peu ? 8°. Lorsqu'un vaisseau est
 » échoué , & qu'il n'y a point de cou-
 » rant , ne seroit-il pas mieux quelque-
 » fois de prendre avec soi de l'huile dans
 » les chaloupes , avec lesquelles on veut
 » gagner le rivage , pour en répandre
 » continuellement ? Ou seroit-il mieux
 » d'en jeter dans l'endroit même où le
 » vaisseau s'est brisé , & de gagner terre
 » avec la marée & le vent ? 9°. Quels
 » sont les cas où tel ou tel vaisseau peut
 » se servir de l'huile , &c. avec avan-
 » tage ? 10°. L'effusion de l'huile n'est-
 » elle utile que dans de petites circon-
 » stances pour des chaloupes ou barques
 » de Pêcheurs ? Est-elle impraticable en
 » plein Océan , & contre les grands
 » coups de mer pour les vaisseaux Mar-
 » chands de la Compagnie des Indes , ou
 » pour les navires de guerre ? 11°. Parmi
 » les vaisseaux de différentes construc-
 » tions , les uns n'ont-ils pas plus à crain-
 » dre que les autres des brisants & des

134 MERCURE DE FRANCE.

» coups de mer ? Et cela étant , quels
» sont ceux dont la forme exige davan-
» tage le secours de l'huile ? 12°. &
» 13°. Le calme ainsi produit n'est-il
» que de peu de durée ? Pour combien
» de temps pourroit-on en prolonger
» l'effet ? Pourroit-on faire durer ce
» calme en employant d'autres matières ?
» 14°. L'effet de l'huile , &c. est-il tou-
» jours le même sur des mers plus ou
» moins grosses , plus ou moins salées ?
» Peut-on déterminer de quelle utilité
» ces moyens peuvent être sur le Zui-
» derzée , l'Y , la Meuse , le Lac de
» Haerlem , & d'autres eaux douces ?
» 15°. L'opinion commune où sont les
» Marins Hollandois , que les coups
» de mer & les brisants sont plus vio-
» lents après l'effusion de l'huile qu'au-
» paravant , est-elle fondée sur des ex-
» périences & sur des preuves bien
» constatées , ou n'est-elle qu'un pré-
» jugé ? 16°. N'en est-ce pas aussi un
» de croire que les vaisseaux qui sui-
» vent de près ceux d'où l'on a jeté de
» l'huile , &c. périssent infailliblement ,
» ou du moins courent le plus de rif-
» ques ? Et si cela est vrai , ne pour-
» roit-on pas découvrir un moyen de

O C T O B R E. 1777. 135

» préserver les mêmes vaisseaux ? 17.
» L'effusion de l'huile, &c. dans l'eau
» douce ou sur la mer, est-elle préjudi-
» ciable à la pêche ? ».

Les questions peuvent faire juger de l'état où en est cette découverte ; elle n'est pas encore bien avancée ; il seroit à souhaiter que toutes ces expériences fussent faites : elles ne tarderont sans doute pas à l'être, & on en publiera les résultats. Il est à souhaiter pour le bien de l'humanité en général, & celui des Navigateurs en particulier, qu'ils répondent aux vœux de M. Lelyveld. Il n'y a personne qui ne les fasse comme lui.

Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de goût, ou Tableau de la Littérature ancienne, moderne, étrangère & nationale, dans lequel on expose le sujet & l'on fait connoître l'esprit de tous les Livres qui ont paru dans tous les siècles & dans toutes les Langues, avec un jugement court, précis & impartial, tiré des Journalistes les plus connus, & des critiques les plus estimées de notre tems. A Paris, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au grand Corneille, 4 vol. in-12.

136 MERCURE DE FRANCE.

Il ne faut point confondre cette nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût, avec celle qui parut en 1772, en 2 vol. in-12; elle n'a fourni que l'idée de celle que nous annonçons. Les matières y sont bien divisées de même. Les jugemens sur chaque Ouvrage, en sont aussi tirés quelquefois des meilleurs critiques; mais le goût a choisi ces jugemens, & les a réformés quand la partialité des Journalistes, leur injustice ou leurs liaisons, (car les liaisons influent quelquefois sur les jugemens qu'ils portent des écrits) ont présidé à leurs décisions. L'Auteur a lu lui-même la plupart des Ouvrages dont il donne la notice. Chacune de ses notices donne une idée juste de l'Ouvrage dont il rend compte; & les meilleurs Journaux en offrent peu d'aussi intéressantes, d'aussi bien faites, & l'on peut ajouter d'aussi complètes en un si petit nombre de lignes. Son modèle n'avoit fréquemment fait que copier les écrits périodiques: il avoit proposé un grand nombre d'Ouvrages pour la Bibliothèque d'un homme de goût; mais il sembloit en avoir exclus, en ne les nommant pas, un plus grand nombre encore qui

auroit mieux mérité d'y entrer, que quelques-uns qu'il proposoit. On ne fera pas ce reproche au nouvel Auteur : il y a peu de bons livres qui lui aient échappé; & une Bibliothèque composée de ceux qu'il fait connoître, seroit véritablement précieuse : il n'y en auroit peut-être pas beaucoup à retrancher, & dans ces derniers même, il y a toujours des détails qui les feront rechercher. On ne reprochera pas à l'Auteur trop d'indulgence; on l'accusera quelquefois d'un peu de sévérité; mais elle est inséparable du goût, & on sait combien il est délicat. Ce livre étoit nécessaire dans un tems sur-tout où les productions de l'esprit se multiplient si prodigieusement, où les jeunes gens ont en conséquence besoin d'être guidés dans le choix de leurs lectures; & les gens du monde, les gens riches, ne seront pas fâchés de trouver un tableau bien fait de ce qu'ils peuvent acquérir, & de ce qui mérite d'être conservé.

Nous nous contenterons d'indiquer la division qu'on a suivie; elle offre un ordre de Bibliothèque très-simple & très-commode. Les Poètes anciens forment la première classe; elle renferme les Grecs

138 MERCURE DE FRANCE.

& les Latins, & les Latins modernes. Les Poëtes étrangers viennent ensuite : cette partie est très-curieuse & très-piquante ; elle offre à la curiosité & au goût, un tableau précis de la Poësie étrangère, & en fait connoître les meilleures traductions. Nous observerons en passant sur les Poëtes Italiens, que l'Arioste n'imita point Boyardo dans le Roland furieux, mais continua dans ce Poëme le Roland amoureux, que son Auteur avoit laissé imparfait. Toutes les petites historiettes entamées par le premier Poëte, se trouvent finies par le second, qui voulut plaire à l'Italie, en achevant un Ouvrage qu'elle dévorait, & qui fut malgré cela en faire un indépendant du premier, & qui fait un tout complet, dans lequel il a prodigieusement surpassé son modèle. Les Poëtes François occupent un long espace, & offrent toutes les divisions qu'exigent les divers genres. Les écrits sur la Poësie, suivent les Poëtes ; après quoi viennent les Orateurs anciens & modernes, placés chacun dans sa classe. La Grammaire vient ensuite. L'histoire, la Géographie, les Voyages, les Romans, les Dictionnaires, les Journaux, offrent

O C T O B R E. 1777. 139
des détails étendus : la Politique & le
Droit public, la Médecine, la Chirurgie,
la Chimie, la Botanique, la Philosophie,
la Physique, l'Histoire Naturelle,
les Mathématiques, &c. On n'a pas
oublié les écrits sur les Arts, tels que
l'Architecture, la Peinture, l'Agriculture,
&c. Cet Ouvrage nécessaire à ceux
qui veulent se former une Bibliothèque,
y mérite une place distinguée.

*Hymne à Catherine II, Impératrice de
Russie*, traduit du Russe de M. de
Varclow; par M. Chalumeau, Gentil-
homme Servant de Monseigneur le
Comte d'Artois. A Paris, chez la
veuve Thiboust, Imprimeur du Roi;
Place Cambrai, in 8°.

Cet Hymne est précédé d'une Lettre
du Traducteur à l'Auteur Russe; elle
contient des observations d'autant plus
curieuses sur la Littérature Russe, &
sur la Langue, qu'elles sont pour la
plupart neuves pour le plus grand nom-
bre des Lecteurs. On y finit par parler
d'une description de l'hiver, par M. de
Schouwalow, le même qui a donné un
Supplément, duquel on a donné une

Épître à Minerve en vers François. Ce
 nouvel Ouvrage, comme l'observe M.
 Chalumeau, méritera sans doute la cu-
 riosité de nos Gens de Lettres. « Nous
 » n'avons aucune idée de votre hiver.
 » Nous n'avons même aucune peinture
 » de ces climats, ailleurs que dans des
 » Voyageurs où il est difficile de les lire.
 » Jugez combien nous aurions d'obliga-
 » rions à M. de Schouwalow de nous
 » avoir peint la nature, ceinte de la
 » zone effrayante qui semble retenir tout
 » ce qu'elle embrasse dans l'inaction de
 » la mort ».

Le Traducteur nous annonce qu'il a
 essayé de conserver dans sa version, le
 génie original, & le tour particulier de
 la Langue dans laquelle est écrit le mor-
 ceau qu'il nous présente. En voici le
 début.

« Fille du plus grand des Czars,
 » émule à ton aurore de Rome mar-
 » chant à l'Empire du Monde, naissante
 » Pétersbourg, cesse les travaux qui
 » élèvent ces Palais, animent ces mar-
 » bres, ces métaux, décorent de granit
 » & de bronze les rives altières de la
 » Néva; suspends l'ardeur qui arme tes
 » vaisseaux; l'industrie qui charge tes

» nombreux navires des trésors du com-
 » merce. L'astre de la gloire s'est fixé
 » sur ton front. Ton front est radieux
 » comme celui d'une Vierge que l'Hy-
 » men pare des couronnes de Flore.
 » Revêts-toi de ta splendeur, brille du
 » feu des fêtes. Saisie de mes trans-
 » ports, redis mes Hymnes; éclatons
 » en concerts d'allégresse. Que ta tête
 » imposante à l'Europe, à l'Asie inti-
 » midée, soit parée de la couronne im-
 » mortelle que Catherine y attache.
 » Chantons, heureux enfans, la meilleure
 » des mères. Glorieux Sujets, chantons
 » la plus héroïque des Souveraines.

» Le plus grand de nos Monarques
 » quitta nos pères, afin d'aller puiser
 » chez les Peuples lointains, la sagesse
 » dont il avoit besoin pour les gouver-
 » ner. Les Grands, les Philosophes,
 » les Étrangers viennent des bornes du
 » Monde admirer le génie de Cathe-
 » rine; & *la Mère* est pour eux, comme
 » pour les enfans de la Maison, utile
 » aux uns, bienfaisante aux autres, aimable pour tous ».

Les Russes, sur-tout le Peuple, nous dit le Traducteur dans une note, se servent du mot *Matouscka*, qui signifie

Mère, pour désigner l'Impératrice; ils l'emploient même en lui parlant. On sent qu'un Ouvrage du genre de cet Hymne, où l'on rappelle une multitude de faits particuliers à l'Histoire Russe, aux actions éclatantes qui ont signalé dernièrement cet Empire, aux établissemens & aux monumens de grandeur & de bienfaisance que l'on doit à Catherine, exigeroit bien des notes pour les Étrangers qui ne les connoissent pas. On'en a mis plusieurs: nous en citerons une qui ne peut que plaire à nos Lecteurs, en leur mettant sous les yeux une courte description de cette Capitale. Rien de plus grand, de plus magnifique & de plus imposant que la vue d'une partie de cette Ville, où M. Chalméau a voyagé & demuré quelque tems. « Pétersbourg est, sans contredit, » une des plus belles Villes de l'Europe: » elle n'y aura sans doute pas de rivale » en moins d'un siècle. Elle est grande, » les rues sont larges, tirées au cordeau; » les Hôtels, les maisons même des Particuliers, bâtis dans un goût noble & » élégant; les édifices publics nombreux, » & tous d'une magnificence Impériale. » Les Quais offrent un aspect magnifi-

» que ; ils sont très-longs. A l'une des
 » extrémités , on voit une île ornée de
 » superbes maisons : à l'autre , le Palais
 » d'été qui semble porté par la Néva.
 » Sur la rive droite , une file de mai-
 » sons de Négocians annonce la ri-
 » chesse du commerce ; c'est à l'en-
 » droit où elle finit , qu'est placée la
 » Statue de Pierre I , en regard avec le
 » Palais d'hiver. Il termine de son côté
 » la longue contiguité d'Hôtels élevés
 » sur cette rive. S'ouvre devant lui une
 » assez grande place , où l'on desireroit
 » de la régularité , & sur-tout des cours
 » qui annonçeroient ce Palais. Quelle
 » doit être la surprise d'un Étranger qui
 » fait qu'en 1721 , il n'y avoit encore
 » que des cabanes , où le concours d'un
 » Peuple immense , l'activité , l'indus-
 » trie , le travail , la police , la législa-
 » tion , le goût , la magnificence , pré-
 » sentent aujourd'hui des merveilles de
 » tous les genres à son admiration ».

Nous citerons encore une note qui
 donnera une idée des vues de Catherine ,
 pour le commerce de ses États , & en
 conséquence pour le bien de ses Sujets.
 « Si Catherine avoit pu jouir en paix de
 » son Trône & de sa Nation , & que le

144 MERCURE DE FRANCE.

» puissant génie qui l'a élevée au-dessus
» de tant de périls ; eût été libre de
» suivre les desseins de sa grande ame ;
» plus décidée encore par l'intérêt de
» ses Peuples que par la gloire de son
» nom , elle s'appliquoit à l'exécution
» d'un de ces projets qui d'abord révol-
» tent l'imagination , & laissent frap-
» pée d'un long étonnement , même
» après sa perfection. C'est ainsi qu'en
» voyageant dans l'Italie , les Européens
» restent immobiles de surprise devant
» les débris qui retracent encore avec
» orgueil , à leur esprit , l'élévation & la
» puissance du génie Romain. La mē
» Caspienne appelle , par sa position ,
» l'entrepôt du commerce de l'Orient &
» de l'Occident , du Nord & du Midi :
» les grands Fleuves qu'elle reçoit par
» ces quatre points , & qui , par le
» moyen de quelques canaux , peuvent
» la lier avec les mers méditerranées .
» avoient indiqué à Catherine ce qu'elle
» devoit entreprendre pour la prospérité
» de sa Nation & le bonheur du Globe.
» C'est le commerce qui , en rapprochant
» les hommes , les éclaire sur leurs inté-
» rêts , qui les dégage des préjugés na-
» tionaux , des erreurs vulgaires , & qui
» bien-tôt

» bien-tôt changera l'avidé Négociant
 » en un Philosophe ami des hommes.
 » S'il les visite encore, ce n'est plus que
 » pour faire avec eux un échange de
 » lumières. Ce siècle arrivera sans con-
 » tredit, & tôt ou tard au lieu d'une
 » terre de discorde & de désolation, il
 » n'éclairera que le paisible patrimoine
 » d'une Famille fortunée. Esprits pusil-
 » lanimes, qui ne concevez rien sans
 » les froids calculs des facilités & des
 » obstacles, pour qui tout est folie au-
 » delà de votre étroit horison, cessez de
 » juger ce que vous ne pouvez sentir ;
 » & apprenez à respecter les vues du
 » génie, en attendant que vous jouissiez
 » de ses bienfaits ».

C'est M. Falconnet qui a été chargé
 de jeter la Statue équestre de Pierre I.
 On fait qu'il a fait un assez gros volume
 pour prouver que le cheval de Marc-
 Aurèle, à Rome, pouvoit être mieux.
 Tous les Artistes se sont soulevés con-
 tre lui à cette occasion : ils ont rap-
 pelé le mot de Pierre de Cortone, qui
 disoit à ce cheval : marche donc, est-
 ce que tu ne fais pas que tu vis ? M.
 Chalumeau a vu ce cheval & celui de
 M. Falconnet. « La seule différence que

» j'ai trouvée, dit-il, est celle qu'on
 » remarque entre une beauté tranquille,
 » & la même beauté émue d'une vio-
 » lente passion. Mais il y en a une très-
 » grande dans l'ensemble. Qui ne sera
 » saisi d'admiration, en voyant sur le
 » bord d'un large fleuve, un rocher de
 » cinquante pieds de long, de trente
 » de haut, le cheval qui le franchit,
 » se cabrer à sa pointe, & le Héros
 » calme se soumettant le péril même »?

ANNONCES LITTÉRAIRES.

Mémoire à consulter, pour les anciens
 Druides Gaulois; contre M. Bailly,
 de l'Académie des Sciences, par M.
 l'Abbé Baudeau, 1777, brochure de
 84 pag. in-8°. Prix, 1 liv. 4 s. On
 en trouve des Exemplaires, à Paris,
 chez Lacombe, Libraire, rue de Tour-
 non, près le Luxembourg.

C'EST sous cette forme que M. l'Abbé
 Baudeau établit, de la manière la plus
 authentique, que les Peuples Gaulois
 Celto-Scythes, Hyperboréens, Illyriens

OCTOBRE. 1777. 147
ou Brigiens d'Europe & leurs Druides ;
étoient, sinon les premiers Fondateurs
des Sciences & des Arts, même dans la
Phrygie Asiatique, dans l'Assyrie & dans
la Perse, au moins comme de très-
anciens, très-savans & très-renommés
Philosophes & Astronomes.

*Jugement d'une Demoiselle de quatorze
ans*, sur le Sallon de 1777 ; brochure de
26 pag. in-12. A Paris, chez Quillau
l'aîné, rue Christine.

*Lettres pittoresques à l'occasion des
Tableaux exposés au Sallon en 1777 ;*
brochure de 48 pag. in-12. A Paris,
chez Gueffier, Libraire - Imprimeur,
rue de la Harpe.

*Les Tableaux du Louvre, où il n'y a
pas le sens commun ; Histoire véritable,*
petite brochure. A Paris, chez Cailleau,
Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

*La Prêtresse ou nouvelle manière de
prédire ce qui est arrivé ;* brochure de
30 pag. in-8°. , prix 12 sols. A Paris,
chez Valade, Libraire, rue S. Jacques.

Il y a dans ces différens écrits, sur le

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

Sallon, des observations utiles aux Artistes pour en profiter, & aux Amateurs des Arts pour s'instruire. Mais en lisant ces brochures, il faut se rappeler ce vers :

La critique est aisée, & l'art est difficile.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

ON a donné alternativement *Ernelinde & Céphale* & *Procris*. Ce dernier Opéra se continue encore tous les Dimanches ; & l'on peut dire qu'il est toujours revu avec un nouveau plaisir, par les Amateurs des beaux chants, de la déclamation la plus propre à notre Langue, des airs brillans & des grands effets de musique. C'est un des Opéra qui sera joué le plus souvent, & avec le succès le plus constant.

D É B U T S.

Mademoiselle GAVAUDAN l'aînée, première Chanteuse du Concert de Montpellier, a débuté, le 31 Août dernier, par le rôle de l'*Aurore*, dans

Céphale & Procris. Un son de voix intéressant , une prononciation bien nette , l'éclat & la légèreté de son organe , lui ont mérité les suffrages du Public. On l'a comparée à Mademoiselle Petitpas , qui n'avoit pas encore été remplacée depuis sa retraite de l'Opéra.

Mademoiselle Gavaudan a reçu de nouveaux applaudissemens dans les rôles de *Bergère & de Lucinde* , qu'elle a remplis dans *Armide*.

Mademoiselle de SAINT-HUBERTY , a débuté , le 23 Septembre , par le rôle de *Mélisse* , dans *Armide*. Elle a une voix agréable , elle chante & joue avec grâce & avec finesse. Elle paroît être une excellente Musicienne ; il ne lui faut qu'un peu d'habitude du Théâtre , pour donner plus de développement à son organe & plus d'aisance à son jeu.

M. BEAUVALET , qui avoit quitté le Théâtre pour aller en Italie , a reparu , le Vendredi 19 Septembre , dans le rôle de *Récimer d'Ernelinde*. Le défaut d'exer-

cice, une nouvelle manière de chanter, & peut-être la timidité, ont paru avoir un peu diminué l'étendue & le volume de sa voix. On lui a trouvé de la grâce, le maintien noble, & de la facilité dans son jeu.



L'Académie Royale de Musique a donné, le Mardi 23 Septembre, la première représentation d'*Armide*, Drame héroïque, en cinq Actes, de Quinault, remis en Musique par M. le Chevalier Gluck; Opéra qui se continue les Mardi & Vendredi.

Ce Poëme célèbre est un de ceux que Lully a traité le plus heureusement en Musique, il y a près de cent ans. Il a été repris plusieurs fois, & singulièrement en 1764, avec le plus grand succès. On se rappelle encore le charme de la belle déclamation, & des chants agréables & voluptueux dont il a relevé la poésie enchanteresse de Quinault. M. le Chevalier Gluck a suivi tout un autre plan. Il nous a fait entendre une Musique *dramatique*, où il s'est montré tel que dans ses Opéra d'*Orphée*, d'*Iphigénie*,

& d'*Alceste* ; c'est la même énergie de style, le même art dans la distribution des instrumens, la même science d'harmonie. Mais les situations de l'Opéra d'*Armide*, n'étant ni aussi favorables à son genre, ni à la déclamation théâtrale, que dans ses autres Opéra, il a paru produire des sensations moins vives & moins fortes. Son génie trop vigoureux n'a pu se plier à ces molles inflexions de la tendresse, à ces douces langueurs de la volupté, à ces soupirs des amans,

Que Lully réchauffa des sons de sa Musique.

Il y a dans la nouvelle *Armide* de beaux chœurs, de grands effets d'Orchestre, une déclamation rapide & bien accentuée. On a sur-tout applaudi le chœur dont le chant & l'action *pantomimes* terminent le premier Acte.

A R M I D E.

Où sont mes Captifs ?

A R O N T E.

Un Guerrier indomptable

Les a délivrés tous.

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

ARMIDE, HIDRAOT & le Chœur.

Un seul Guerrier! Que dites-vous?

Ciel!

A R O N T E.

De nos ennemis c'est le plus redoutable;
Nos plus vaillans Soldats sont tombés sous ses
coups :

Rien ne peut résister à sa valeur extrême...

A R M I D E.

O Ciel! c'est Renaud!

A R O N T E.

C'est lui-même.

ARMIDE, HIDRAOT & le Chœur.

Poursuivons jusqu'au trépas,

L'ennemi qui nous offense;

Qu'il n'échappe pas

A notre vengeance.

Il faut encore citer ce beau *Duo* du
cinquième Acte.

A R M I D E.

Que sous d'aimables loix mon ame est asservie!

R E N A U D.

Qu'il m'est doux de vous voir partager ma lan-
gueur!

OCTOBRE. 1777. 153.

A R M I D E.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si fameux vain-
queur!

R E N A U D.

Que mes fers sont dignes d'envie!

Ensemble.

Aimons-nous, tous nous y convie.

Ah! si vous aviez la rigueur

De m'ôter votre cœur,

Vous m'ôteriez la vie.

R E N A U D.

Non, je perdrais plutôt le jour

Que d'éteindre ma flamme.

A R M I D E.

Non, rien ne peut changer mon ame, &c.

Cependant tout en admirant ce
Duo, nous devons observer qu'après
ces vers,

Ah! si vous aviez la rigueur

De m'ôter votre cœur.

il ne faudroit pas suspendre le chant sur
ces mots : *Ah! vous m'ôteriez &c*

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

les répéter avant que de terminer le sens, *vous m'ôteriez la vie.*

On peut être aussi un peu étonné de la longue *roulade* sur le dernier mot de ces vers, qui sembloient au contraire devoir exprimer un sentiment rapide :

Non , je perdrais plutôt le jour

Que d'éteindre ma *flamme.*

Les rôles principaux ont été parfaitement joués & chantés ; savoir , *Armide* , par Mademoiselle le Vasseur ; *la Haine* , par Mademoiselle Durancy ; *Renaud* , par M. le Gros ; *Hidraot* , par M. Gelin ; les *Chevaliers Danois* , par MM. Larrivée & Lainé.

Les Ballets sont d'une composition ingénieuse & pittoresque ; ils font honneur à M. Noverre. Le spectacle a été remis avec beaucoup de pompe & de richesses. L'Orchestre a montré son zèle & son attachement pour la Musique de M. Gluck , par un ensemble , par une précision , par une exécution qui ne laissent rien à désirer.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont donné, le Mercredi 24 Septembre, la première représentation de l'*Inconsequent* où les *Soubrettes*, Comédie en cinq Actes, en prose, de M. Laujon.

Le Marquis Défalouais est un homme fort riche & bienfaisant, mais *inconsequent* dans ses actions & dans ses volontés. Il change continuellement de sentimens; &, par une bizarrerie singulière, il emploie ses Domestiques à tout autre travail qu'à celui qu'ils connoissent, C'est ainsi qu'il veut que son Jardinier devienne son Cocher, & l'oblige de le mener avec des chevaux neufs, qui font verser sa voiture. Il récompense sa maladresse & son inexpérience, loin de se plaindre du danger & du mal qu'il a soufferts. Il y a dans la maison du Marquis, une Femme-de-Chambre nommée la *Dutour*, qui s'est emparée de l'esprit de son Maître, en le flattant dans toutes ses fantaisies. Elle a renouvelé tout

le Domestique; elle a sur-tout adopté une petite Payfanne nommée *Fanchette*, dont la naïveté plaisante est souvent contraire à ses intentions & à ses intérêts. Cette femme, qui a eu aussi la prétention d'épouser son Maître, à écarté, sous prétexte de libertinage, un neveu que le Marquis chériffoit. Ce neveu adore une jeune personne d'une famille noble, & malheureuse. Il en est aimé avec la même passion. Le père du jeune-homme se joignant à l'oncle, l'ont forcé de s'absenter, & d'aller joindre son Régiment dans les Isles. Saint-Phare est déshérité par son père, qui meurt bien-tôt après avoir fait son testament. Cependant le jeune Officier a conservé de la confiance pour la Dutour; dont il ne soupçonne point la perfidie; il lui fait passer plusieurs secours d'argent pour sa maîtresse. Mais la Dutour retient pour elle-même ces dépôts. Mademoiselle de Saint-Cène, réduite à l'indigence, vient s'offrir pour Femme-de-Chambre de l'épouse du Marquis Désalouais. La Dutour, qui ne la connoît point sous le nom de Julie qu'elle a emprunté, l'accueille, & lui donne des instructions sur la manière

dont elle doit se comporter dans sa nouvelle condition. Marton, autre Femme-de-Chambre, vient aussi se présenter ; elle est bien surprise de retrouver son ancienne Maîtresse dans l'état humiliant où elle la voit ; elle lui offre encore ses services, que Julie rejette, ne lui demandant qu'un secret inviolable sur sa situation. La Dutour n'ayant plus l'espérance de captiver le Marquis, s'est livrée à son inclination pour Dubois, Domestique dans la même maison qu'elle a déjà mis dans la confiance de son Maître, jusqu'au point de lui faire faire les fonctions d'intendant, & de le charger de l'acquisition d'une très-belle Terre, où le Marquis se plaît beaucoup, & fait de grandes dépenses. Mais Dubois la trompe & la sacrifie à Marton qu'il aime. Une autre Femme-de-chambre qui vient de la part de la future épouse du Marquis, est aussi de leur complot secret. M. Josse, ancien Homme-d'Affaires de la famille, désapprouve, par un zèle sincère & désintéressé, les inconséquences du Marquis ; il le contredit, & l'indispose tellement, que son Maître ne veut plus ni ses soins, ni ses avis ; mais bientôt la reconnoissance & la confiance le

ramèment à cet honnête Intendant. M. Joffe cherche à découvrir les intrigues de la Dutour ; il est secondé par ce même Dubois qu'elle aime , à qui elle a eu l'imprudence de donner une lettre où elle dévoile ses projets , & de remettre une partie de l'argent envoyé par le jeune Officier. Arrive le père de la personne que le Marquis doit épouser ; il est fort étonné que le Marquis , sur le point de se marier , n'ait pas eu seulement la curiosité de voir sa fille au Couvent , & qu'il veuille l'épouser sans la connoître & sans en être connu. C'est que le système du Marquis est qu'il faut se marier sans amour , & ne point se laisser surprendre par la beauté. Le père de sa future amène avec lui le neveu du Marquis. Saint - Phare retrouve sa maîtresse dans Julie ; il lui renouvelle toutes les assurances de sa passion ; il se jette à ses pieds ; il se justifie du silence & de l'abandon qui lui sont reprochés ; & dont tous les torts ne peuvent être imputés qu'à la perfide Dutour. Le jeune-homme est surpris aux pieds de sa maîtresse ; & la Dutour profite de cette occasion pour éloigner Julie , qui lui a confié le secret de sa naissance & de

son nom. Elle lui donne cinquante louis pour la faire conduire par Dubois dans un asyle secret. Mais Dubois la trompe, & mène Julie chez un de ses parens. Le Marquis inconséquent renonce à son mariage, & paie au père de sa prétendue épouse, un dédit considérable. Il a en même-tems la franchise de lui remettre tous les papiers de l'acquisition de sa Terre, pour lui en faire connoître le revenu & le bon marché. M. Joffe désapprouve d'autant plus cette imprudence, qu'il se confie à un homme intéressé à faire le retrait de cette Terre, avec l'argent même du dédit. Le Marquis frappé de cette réflexion, donne sur le champ des ordres pour dégrader tous les embellissemens qu'il a faits. On a déjà commencé, lorsque son ami, trop généreux pour abuser de sa sincérité, lui rend tous ses titres, & renonce au droit qu'il pouvoit exercer. Il s'engage en même-tems, aidé par M. Joffe, à assurer le bonheur de son neveu avec une Demoiselle honnête & d'une naissance illustre, qui n'a de tort que son infortune. Le Marquis y consent; mais il est bien étonné d'entendre son neveu qui ne veut avoir d'autre épouse que *Julie*. Il s'emporte contre

cette folle passion, dans le tems qu'un vieux Gentilhomme, l'oncle de cette jeune personne, vient la réclamer comme sa nièce. Après beaucoup de difficultés, la présence de Julie, ou plutôt de Mlle de Saint-Cène, explique tout le mystère. La reconnoissance se fait; la Dutour est chassée, & les oncles s'empresent de combler les vœux des jeunes Amans.

L'intrigue de cette Comédie, dont nous n'avons pu rapporter de mémoire qu'une partie, a paru trop compliquée par la double action des Soubrettes & de l'*Inconséquent*, & se perdre dans des détails trop longs ou trop peu intéressans. Cependant le caractère de l'*Inconséquent* offre des détails bien saisis, & qui ont été applaudis. Nous invitons l'Auteur estimable, qui a eu de grands succès sur plusieurs différens Théâtres, de rendre à cette Comédie tout le saillant & l'intérêt qu'il est en état de lui donner, en traitant essentiellement le caractère de l'*Inconséquent*, qui manque à notre Théâtre.

Les rôles de cette Comédie ont été parfaitement rendus par Mesdames Drouin, Belcourt, d'Oigny, Lusy, Fannier, & par MM. Molé, Préville, Brizard, Auger, Désessart.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné, le Samedi 30 Août, la première représentation de *Gabrielle de Passy*, Parodie de *Gabrielle de Vergy*, en deux Actes, en prose, mêlée de Vaudevilles. Cette Parodie est une critique très-gaie du spectacle trop atroce qu'offroit la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*. MM. Duffieu & Imbert ont fait un emploi très-agréable de Vaudevilles connus, & leurs couplets sont remplis d'heureuses faillies. Cependant comme cette Parodie avoit paru, à la première représentation, avoir des détails & des longueurs qui nuisoient à son action, les Auteurs l'ont réduite en un Acte; &, sous cette nouvelle forme, son succès a été décidé*.

On joue actuellement l'*Olympiade*, dont la Musique est de M. Sacchini. Nous en rendrons compte dans le Volume prochain.

* Cette Parodie se vend 1 liv. 4 s. A Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques; & Delalain, rue & à côté de la Comédie Française.

D É B U T.

La Dlle CLAVAREAU D'ORCEVIDLE , a débuté, le 17 Septembre, par les rôles de *Zerbine*, de la *Servante Maîtresse* : elle a joué ensuite *Héleine*, dans le *Sylvain* ; *Colombine*, dans le *Tableau Parlant* ; & elle a continué par les autres rôles du même genre. Elle joue avec intelligence, & chante avec agrément. Cette Actrice peut se rendre utile dans l'emploi qu'elle a adopté, par un exercice raisonné de ses talens.

A R T S.

Exposition, au Sallon du Louvre, des Peintures, Sculptures & autres ouvrages de MM. de l'Académie Royale.

CETTE Exposition, qui, tous les deux ans, forme une Ecole d'instructions pour les Artistes, & un spectacle aussi agréable qu'intéressant pour les Amateurs, a, cette année, fixé particulièrement l'attention

du Public, par une suite de Tableaux dans le grand genre de l'histoire. Ces Tableaux, au nombre de sept, que nous devons à la protection bienfaisante que Sa Majesté accorde à son Académie, & aux progrès des Arts, ont dix pieds de haut, leur largeur varie. Les sujets de ces Tableaux sont empruntés de l'Histoire Grecque ou Romaine & de l'histoire de France. Si la plus belle fonction de la Peinture est d'exciter, par une représentation fidelle des actions des grands hommes, le sentiment d'une noble émulation; les sujets des Tableaux dont nous allons rendre compte ne pouvoient être mieux choisis. Le premier, qui est de M. Hallé, Professeur, nous offre un trait de la vie, de Cimon l'Athénien, dont l'Orateur Gorgias a dit, qu'il amassoit des richesses pour s'en servir, & qu'il s'en servoit pour se faire aimer & estimer. Le vertueux Cimon, ayant fait abattre les murs de ses possessions, est ici représenté invitant le Peuple à entrer librement dans ses jardins, & à en prendre les fruits. Un caractère de bonté est répandu sur la personne du généreux Athénien. Plusieurs Citoyens, hommes, femmes, enfans, s'empressent de profi-

164 MERCURE DE FRANCE.

ter de sa libéralité. Le site de cette composition est vaste, mais dénué de variétés & de richesses, qui auroient jeté de belles oppositions dans les groupes, & donné plus de nuances au coloris, qui est clair, vague & un peu monotone.

Un des plus beaux spectacles que présente l'Histoire Romaine, est Fabricius, pauvre & obligé de cultiver un champ pour sa propre subsistance, foulant à ses pieds les trésors des plus puissans Monarques. M. de la Grenée l'aîné, qui avoit ce sujet à traiter, nous a peint Fabricius qui, accompagné de sa famille, refuse les présens que Pyrrhus lui envoie. L'Artiste a étendu la scène de cette composition, en élevant Fabricius & sa famille sur des espèces de degrés qui se trouvent devant sa maison. L'Ambassadeur de Pyrrhus & ses Officiers sont sur un plan plus bas. Ils étalent les vases & autres richesses que la vertu sévère de Fabricius fait dédaigner. Derrière ce Romain, & dans l'éloignement, on apperçoit un faisceau d'armes, pour désigner qu'il avoit été revêtu du Consulat. Cet illustre Magistrat montre de la dignité dans son refus, mais son attitude, trop étudiée, est absolument

contraire au caractère de simplicité de ce Citoyen patriote , & ressemble plutôt à celle d'un Acteur , qui veut s'élever au-dessus de son rôle. Un pinceau aimable , des tons clairs , argentins , transparents , qui procurent une harmonie douce , mais peu variée , se font principalement remarquer dans ce Tableau.

On retrouve le même *Faire* dans le Tableau de M. de la Grenée le jeune , dont le sujet est la piété d'Albinus. Ce Citoyen s'enfuyant de Rome , après la prise de cette Ville par les Gaulois , & rencontrant les Vestales , leur offre le char dans lequel sa famille étoit montée. Ces Vestales , drapées d'après l'antique , ont le caractère qui leur convient. Celui d'Albinus étoit plus difficile à rendre. Le Spectateur voudroit y trouver l'expression religieuse & sublime d'un Citoyen qui , au milieu même des ruines de sa Patrie , conserve toujours le respect dû aux choses saintes. On ignore , d'ailleurs , pourquoi l'Artiste a mis un bâton blanc à la main d'Albinus , que les Historiens nous représentent à cheval , & conduisant le char où étoit sa famille. Ce char est ici bien disposé pour l'ensemble & l'effet du Tableau , dont l'ordonnance est très-riche.

On a vu avec plaisir, des deux mêmes Artistes, frères, des Tableaux de Chevalier, dont les scènes douces & tranquilles, & empruntées, pour la plus grande partie, de la Mythologie, se font principalement remarquer par les graces du pinceau & l'harmonie des tons.

M. Lépicié nous a peint le courage de Porcia. Cette femme Romaine, suivant Valère-Maxime, que l'Artiste a consulté, d'un courage au dessus de son sexe, ayant découvert, la nuit même qui précéda l'assassinat de Cesar, le dessein de Brutus, son époux, demanda, dès que Brutus fut sorti le matin de son appartement, un rasoir, sous prétexte de se couper les ongles & s'en blessa, comme lui étant échappé par mégarde. Aux cris de ses femmes, Brutus étant rentré, lui reprocha son imprudence à se servir d'un pareil instrument. « Non, non, lui » dit tout bas Porcia, ceci n'est point » une imprudence; mais dans notre po- » sition, c'est le témoignage le plus cer- » tain de mon amour pour toi. J'ai voulu » essayer, si tu échouois dans ton entre- » prise, avec quelle fermeté je me don- » nerois la mort. Une femme montrant une petite blessure faite avec un

raisoir, ne peut jamais donner une grande idée de courage & de fermeté ; & ce sujet, par conséquent, exécuté en peinture, restera toujours au-dessous de l'imagination du spectateur. On peut louer cependant l'art avec lequel l'Artiste a rendu cette scène. La tête de Brutus est belle, & paroît étudiée d'après l'antique. Le sujet d'ailleurs est éclairé de manière à produire beaucoup d'effet. Le coloris en est décidé & vigoureux ; & ce Tableau est un de ceux qui font le plus d'honneur à M. Lépicié. On retrouve dans ses Tableaux de cabinet, *la Réponse désirée*, *l'Union paisible*, *la Solitude laborieuse*, *le Repos*, la même intelligence dans les effets de lumière, & beaucoup de naïveté dans les expressions. Mais comme ces petits Tableaux sont faits pour être vus de près, ils demanderoient que l'Artiste employât un pinceau plus doux, plus soigné, plus gracieux, ce que l'on exige avec moins de rigueur dans les Tableaux d'une certaine grandeur, & peints pour être vus à une distance éloignée.

M. Brenet, dont tous les ouvrages annoncent les études constantes qu'il fait d'après nature, avoit à représenter Cres-

sinus, Agriculteur Romain, qui se justifie devant l'Edile d'une accusation de magie. Des plans bien étudiés, une heureuse disposition des personnages mis en scène, & une observation exacte du costume, rendent ce Tableau très-recommandable. Il est, ainsi que le suivant, du même Artiste, destiné pour le Roi.

Le sujet de celui-ci est tiré de l'histoire de France. Il nous rappelle un trait de générosité digne des tems héroïques, & que l'on peut regarder comme un des plus beaux monumens de l'estime que les ennemis même de la France avoient pour le Connétable Duguesclin. Ce Connétable, alliegeant en 1380, Château-Neuf de Rendan, défendu par les Anglois, fut attaqué de la maladie dont il mourut. Les Anglois assiegés, avoient promis de rendre la place au Connétable, s'ils n'étoient pas secourus à certain jour indiqué. Quoiqu'il fut mort, ils ne se crurent point dispensés de lui tenir parole. Le Commandant ennemi, suivi de la garnison, se rendit à la tente du héros défunt. Là, se prosternant au pied de son lit, il déposa les clefs de la place. L'Artiste a peint Olivier Clifson, frère d'armes de Duguesclin debout, & plongé

plongé dans la tristesse, montrant son ami mort. Derrière lui on voit aussi, debout, le Maréchal de Sancerre, chargé du commandement de l'armée par la mort de Duguesclin. Les Députés sont debout, & l'un d'eux porte sur un plat les clefs de la Ville. Cette scène pathétique est heureusement disposée, & l'on croit y être présent, par l'attention qu'a eu l'Artiste de se rendre compte de son sujet, d'observer fidèlement le costume du siècle de Duguesclin, & de varier les caractères de ses personnages, qui, cependant, ne s'élevent point assez au-dessus des modèles que l'Artiste a consultés. Le coloris de ce Tableau est harmonieux, mais cette harmonie semble dépendre un peu trop de cette vapeur dont s'est servi l'Artiste pour rassembler les couleurs des différens objets sans les confondre.

Le second sujet de cette suite de Tableaux, emprunté de l'histoire de France, est la continence de Bayard. Cette action vertueuse que l'on peut opposer à celle que l'histoire Romaine nous rapporte de Scipion l'Africain, est ici traitée avec beaucoup de simplicité. Il faut avouer aussi que l'Artiste ne pouvoit répandre

L. Kol.

H

sur cette action, l'éclat que les Historiens ont donné à la vertueuse conduite de Scipion. La scène indiquée par l'Historien de Bayard, est purement domestique, & l'Artiste a choisi l'instant où le généreux Chevalier dote la jeune fille. Nous doutons cependant que ce soit le plus heureux, & celui qui prête le plus à l'expression naïve de ce sentiment d'honneur qui, suivant les paroles même de l'Auteur de la vie de Bayard, fit tout d'un coup changer le bon Chevalier de vice à vertu. Mais en ne considérant que le moment que l'Artiste a choisi, comme ce moment se passe chez une parente de Bayard, pour quoi n'avoir pas représenté cette parente applaudissant à la générosité de Bayard, ce qui auroit d'ailleurs procuré un témoin à cette scène un peu trop isolée ? Peut-être même eût-il été plus convenable que Bayard fît présenter l'argent de la dot par cette parente ; l'Artiste auroit pu, par ce moyen, donner au bon Chevalier un action plus intéressante, que celle de lui faire suspendre froidement une bourse. Au reste, il y a dans ce Tableau des détails très-bien peints, & on a applaudi à l'intelligence avec laquelle l'Artiste a rendu la perspective de la salle où l'action se passe.

Les Amateurs regrettent de n'avoir vu de M. Doyen qu'un *Ex Voto*, Tableau de neuf pieds de haut, sur sept de large, que l'on peut regarder comme un monument de la piété de la personne qui l'a demandé, & une preuve de la complaisance de l'Artiste, à se charger des sujets les plus ingrats à traiter.

Un grand Tableau représentant l'Aurore, qui enlève Céphale, son Amant, & un Tableau de Chevalet, qui nous fait voir une expérience d'électricité, sont les seules productions que M. Vanloo, nom qui sera toujours cher à la Peinture, ait mises au Salon. Dans ce dernier Tableau, une jeune fille placée sur le gâteau de résine, se prête avec naïveté aux expériences de la machine électrique. Le Tableau de l'Aurore est destiné pour le Roi : il présente dans sa composition beaucoup d'agrément. On pourroit désirer seulement que l'Artiste eût préféré, aux tons gris & verdâtres qui dominent dans son coloris, ces tons dorés & couleur de rose si analogues à une Divinité, que les Poètes nous représentent ordinairement ouvrant les portes de l'Orient avec ses doigts de rose.

Ces tons seroient moins heureusement employés à nous peindre le triomphe d'Amphirrite, Déesse des Mers. Ils se font , cependant , principalement remarquer dans le Tableau de M. Taraval, qui sert de pendant au précédent. On y voit l'épouse de Neptune portée sur les eaux , & accompagnée des Tritons & des Néréides , qui , par leurs différentes attitudes, s'empresstent de rendre hommage à la Déesse.

Trois têtes d'étude & un Tableau , imitant le bas-relief , par M. Chardin, ont procuré ce plaisir que donne l'imitation de la nature , bien saisie , & rendue d'une touche libre , savante & pleine d'effet.

M. le Prince s'est plu , principalement cette année , à peindre des Paysages , des Moissons , des Fêtes de Village , qu'il fait rendre très-piquantes par de petites figures dessinées avec tout l'esprit possible , par un Paysage touché de goût & par de jolis effets de clair-obscur. Son coloris est des plus séduisans , & sa touche , quoique légère , fait néanmoins donner à certains objets un fini précieux , mais sans trop de recherches. On a aussi vu de cet Artiste un Tableau de la crainte ,

exprimée avec intérêt. C'est une jeune personne qui , couchée sur un lit, est supposée voir ou entendre quelque chose qui l'effraye. La pâleur est répandue sur toute sa personne, & son sang semble s'être retiré autour du cœur. Ses regards son fixes, son oreille attentive, sa bouche entre ouverte; ses couvertures jetées, & un fauteuil placé à côté du lit, & que l'on voit renversé, servent encore à désigner les premiers mouvemens d'agitation de cette jeune personne.

Un autre de ses Tableaux, représentant un Corps de-Garde, peut être mis à côté des meilleurs Tableaux Flamans.

Les Amateurs ont accordé leurs suffrages à deux Tableaux de Chevalet de M. Beaufort; l'un représentant une Charité Romaine, & l'autre la Vierge qui, portée sur des nuages, tient l'Enfant Jésus, auquel les Anges viennent rendre hommage. Il y a de la noblesse dans ce petit Tableau, qui est encore recommandable par les graces du pinceau, & des tons dorés très-analogues au sujet.

M. Vernét est, depuis long-tems, en possession d'enchanter le Spectateur, par les scènes les plus pittoresques de la nature tranquille ou en mouvement.

On aime à considérer dans ses Tableaux les aspects divers du Ciel & de la Mer agitée, le jeu de la lumière dans l'eau, les teintes variées & adoucies que les vapeurs répandent sur les objets : de riches fabriques & des figures touchées de goût & jamais oisives, ajoutent encore à l'intérêt ou à l'agrément de ses différens points de vue. On a surtout remarqué de cet Artiste deux Tableaux représentant, l'un, l'entrée d'un Port de Mer par un tems calme au coucher du soleil ; l'autre une tempête avec le naufrage d'un vaisseau. Si l'on peut y désirer quelque chose, c'est que les figures du premier plan, & les plus proches, par conséquent, de la vue du Spectateur, soient un peu plus terminées.

Le génie abondant de M. Robert enrichi, cette année, le Sallon de plusieurs points de vue, pris d'après nature, & de différens Tableaux représentant des ruines, des arcs-de-triomphe, des galères & autres monumens d'Italie. Son pinceau léger, facile & spirituel, fait rendre toutes ces compositions intéressantes par de jolies figures, par des effets de lumières bien saisis, par des percés qui agrandissent le lieu de la

OCTOBRE. 1777. 175
scène, & font errer agréablement le
Spectateur.

Les Tableaux dans le même genre, par M. Machy, se distinguent par une touche précieuse & des détails très-soignés. L'attention de cet Artiste à choisir des points de vue connus, & à les renfermer dans de petits espaces, rendent ses Tableaux d'architecture & de ruine, très-curieux pour le plus grand nombre des Spectateurs.

On a remarqué de M. Martin l'éducation d'une jeune fille, & sur-tout une femme qui lit éclairée par une lampe. Ce petit Tableau est d'un joli effet. La femme est bien drapée, son caractère de tête est intéressant, & le coloris a ce vernis du tems si respecté de quelques Amateurs. La touche en est d'ailleurs différente de celle des autres Tableaux du même Artiste; ce qui nous annonce que M. Martin fait des recherches, & voit avec de bons yeux les ouvrages des habiles Maîtres.

Le Public a aussi accordé son approbation encourageante à plusieurs Tableaux de MM. Guerin, Jollain, Huet, Careme, Bonnieu. M. Jollain a emprunté la plupart de ses compositions de

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

l'Iliade, de *l'Odyssée*, de la *Jérusalem délivrée*; & il a su nous y intéresser par la pureté de son pinceau, & l'agrément d'un coloris fondu & harmonieux. M. Huet a exposé des Paysages & des Pastorales, dont plusieurs étoient peints à gouache. Une heureuse disposition des objets, & une couleur gracieuse & brillante les ont fait remarquer. On a vu de M. Bonnieu des scènes Domestiques très-étudiées & rendues d'un pinceau très-précieux. La Magie de cet Artiste est de resserrer la lumière par des ombres fortes qui, quoique souvent un peu noires, laissent néanmoins appercevoir tous les détails des objets qui y sont renfermés. On a aussi remarqué de cet Artiste quelques Tableaux d'Histoire, un trait de la vie d'Henri IV, & la mort d'Adonis. Vénus, dans ce dernier Tableau, nous est représentée drapée & debout; elle témoigne sa douleur à la vue d'Adonis expirant; mais son expression ainsi que son attitude, n'ont rien de bien noble & de bien intéressant. Un Amour du cortège de la Déesse s'empresse de cueillir encore un baiser sur les lèvres glacées de l'Amant de Vénus. Il semble vouloir par son souffle le ranimer. Cette

pensée est heureuse. Les chairs animées de ce petit Amour forment d'ailleurs un contraste frappant avec les chairs pâles de l'infortuné Adonis, & contribuent à nous donner une idée plus sensible des glaces de la mort.

M. Robin a fait voir l'esquisse d'un plafond. Comme ce plafond doit être exécuté dans la nouvelle Salle du Spectacle de Bordeaux, nous croyons faire plaisir à ceux qui seront à portée de voir ce poëme pittoresque exécuté, de leur en donner ici le programme tel qu'il a été imprimé dans le livre des explications des peintures du Sallon.

Le sujet général est la ville de Bordeaux, qui élève un Temple à Apollon & aux Muses. Il est divisé en cinq parties liées entr'elles par l'agencement pittoresque & poétique.

Première Partie. Apollon témoigne à la Ville que son offrande lui est agréable. A sa droite & au-dessous sont Melpomène & Thalie, auprès desquelles on voit Polymnie, Clio, Uranie, qui contribuent toutes trois à la composition des Poëmes tragiques & comiques. De l'autre côté, Terpsicore, Euterpe, Erato rassemblent en un groupe les différens

178 MERCURE DE FRANCE.

talens qui constituent l'Opéra. Calliope, la plus proche d'Apollon, tient un rouleau sur lequel est écrit : *Iliade*

Seconde Partie. Le Temple élevé aux Muses, est une portion de la façade de la Salle de spectacle. Au près est la Garonne, qui, assise, sur des rochers escarpés, verse les eaux de son urne avec abondance. Pour caractériser les montagnes où elle prend sa source, on a peint, auprès d'elle, les débris du tombeau de la Nymphe Pirène, qui, par sa mort, a donné son nom aux Pyrénées. Plus bas, des Dieux Marins, s'efforçant d'arrêter le cours de ses eaux, expriment l'effet de la marée sur la Garonne. La Paix plante son olivier & augmente les richesses de la Province. La Libéralité les répand. Des Nymphes ayant amassé des fleurs, les donnent aux Ris & aux Jeux, qui en décorent le Temple de festons.

Troisième Partie. L'Architecture personnifiée paroît sur un monceau de pierres à demi-taillées, donnant ses ordres à des Charpentiers & Serruriers, que l'on apperçoit dans le fond. Près d'elle sont la Géométrie & l'Arithmétique. La Sculpture, travaillant au buste du Roi, est groupée avec la Peinture; toutes

deux offrent à Apollon les instrumens de leur Art.

Quatrième Partie. Sur un lieu un peu élevé, la Ville de Bordeaux a fait dresser un Autel, où brûle l'encens offert aux Muses. Un Sacrificateur immole des Victimes, suivant l'usage des Anciens, au jour des dédicaces. Le Gouvernement, sous la figure de la Sagesse, protège la Ville, en la couvrant de son Égide. Mercure, Dieu du Commerce, montre des Navires, des Marchandises & des Travailleurs. La traite des Nègres est indiquée par ceux qu'un Capitaine de Navire tient à sa suite. Bacchus semble se glorifier des avantages qu'il procure à la Guienne. Derrière ces figures, une grande multitude unit ses hommages à ceux de la Ville.

Cinquième Partie. Momus, monté sur Pégase, s'élançe vers l'Olympe. Il porte aux Muses sa marotte, symbole de la gaieté. Il en a distribué plusieurs à des Enfans, qui les répandent parmi les Spectateurs. D'autres Génies se sont chargés de couronnes pour les distribuer aux Auteurs & aux Acteurs qui les ont méritées. Le Lys & l'Aigle que l'on voit près des Muses, perpétueront à Bordeaux.

H vj

le souvenir du passage des Frères du Roi & de l'Empereur. Le Lys & l'Aigle sont aussi l'emblème de la Pureté & de la Sublimité , caractères essentiels aux ouvrages de Théâtre.

Dans les angles des quatre pendants sont les médaillons de Corneille , Molière , Racine & Quinault. Ils sont portés par des Génies tenant les attributs de leur Art. Les Armes de France , avec les deux Anges, leurs supports , sont de M. Berruer , & seront exécutées par lui en grand.

M. Olivier s'est fait un genre à lui , dans lequel cependant on peut remarquer différentes études faites d'après Watteau ; ses productions ornent plusieurs parties du Sallon. On s'est sur-tout arrêté devant son Tableau , destiné à décorer le sallon du Château de l'Isle-Adam. Il représente une fête donnée par feu M. le Prince de Conti au Prince Héritaire , sous la tente , dans le bois de Cassan, à l'Isle-Adam. Ce Tableau est enrichi d'une multitude de figures qui donnent une idée de la fête que l'Artiste a voulu représenter. Toutes ces figures cependant ont, en général, un air trop

férieux , & la coëffure des femmes paroît un peu étrangère ; mais il y a déjà quelque tems que la Fête représentée est passée , & l'espace d'un mois suffit souvent pour faire oublier une mode. Au surplus , celle que M. Olivier a adoptée dessine mieux la forme de la tête. Elle est sans doute préférable à ces coëffures en espalier ou pyramidales , surchargées de plumes & de boucles postiches , & qui , ne gardant aucune proportion , figureroient mieux dans les mascarades d'un bal qu'au milieu de la société. Les étoffes & autres détails sont rendus dans ce même Tableau d'après nature , & avec beaucoup de vérité.

M. Wille fils , confirme les heureuses espérances qu'il a déjà données de ses talens. Ses Tableaux de scènes Domestiques , rappellent bien agréablement les mœurs champêtres. Les têtes , celles de vieillards sur tout , sont étudiées , & ont un beau caractère. Pour confirmer cette observation , nous nous contenterons de citer ce Vieillard qu'il a représenté entouré de ses enfans , qui l'aident à soutenir ses pas chancelans. Ses autres Tableaux offrent aussi des beautés ; mais il y règne en général une sécheresse

de pinceau dont-il lui sera facile de se défaire.

Le Mariage rompu , les Adieux d'un Villageois & autres compositions de M. Aubry , ont paru faire plaisir. On voit dans le Tableau du Mariage rompu , un jeune homme rappelé à ses premiers sermens , par une femme & des enfans qui se présentent au moment qu'il va contracter de nouveaux engagements. Le père du jeune homme joue un rôle dans cette scène , & témoigne son émotion à la vue de ses rejetons infortunés. Il y a de l'intérêt dans cette composition , & l'Artiste y a mis un mouvement , une action qui ne lui a pas toujours permis de consulter les grâces du dessin.

Les Amateurs ont beaucoup accueilli les productions de M. Theaulon ; son pinceau est léger , sa touche facile , son coloris transparent. La scène où il a représenté une mère sévère , qui , pour corriger la coquetterie de sa fille , lui fait mettre des sabots en présence des filles du Village , a mérité le plus grand nombre des suffrages. Il a disposé cette scène en Peintre d'histoire , & ses airs de tête ne manquent ni de variété ni de finesse. Si cet Artiste s'applique davantage à la

OCTOBRE. 1777. 183

correction du dessin, nous pouvons lui annoncer les plus brillans succès.

M. Van-Spaendonck a exposé des Tableaux de fleurs & de fruits, où l'on trouve la touche précieuse, & cette vivacité de couleurs, qui font rechercher avec tant d'empressement les Tableaux de Van-Huysum.

Les Tableaux du même genre peints par M^{lle} Vallayer, sont exécutés plus librement & avec une intelligence dans le clair-obscur, qui donne beaucoup de relief aux objets. Le portrait de M. Roettiers, ancien Graveur général des Monnoies, peint par cette même Artiste, est très-étudié. Les Amateurs ont également applaudi à deux petits Tableaux, imitant des bas-reliefs d'enfans, & à quelques autres Tableaux de M^{lle} Vallayer, dans l'un desquels l'on voit une jeune personne montrant à son amie la statue de l'Amour.

M. Hall a fixé l'attention de ceux qui aiment à trouver dans la Peinture en émail & dans la miniature, les graces du dessin, la franchise du pinceau, & cette délicatesse de touche qui, en réduisant l'objet, lui prête de nouveaux charmes. Ses têtes en pastel, grandes comme

184 MERCURE DE FRANCE

nature , sont peintes largement & touchées avec énergie.

MM. Pasquier, Courtois & Weiller ont aussi attiré les yeux du Spectateur par la finesse de leur coloris, & la délicatesse de leur pinceau.

Quatre nouveaux agrées , MM. Menageot , Berthelemy , Vincent & Callot ont, cette année , par des Tableaux dans le grand genre de l'Histoire , donné à ceux qui s'intéressent aux progrès des Arts, les plus douces espérances. Le Tableau de M. Menageot , de quinze pieds de large sur dix de haut , nous représente les Adieux de Polixène à Hécube , au moment où cette jeune Princesse est arrachée des bras de sa mère pour être immolée aux mânes d'Achille. Hécube tombe évanouie de douleur en recevant les derniers adieux de sa fille qu'Ulysse entraîne à la mort. Ce sujet pathétique est de la plus riche ordonnance. Un coup de lumière qui s'échappe derrière une colonne & se répand sur Polixène , offre avec avantage cette jeune Princesse aux regards du Spectateur. L'Artiste l'a placée sur un plan élevé , sur les marches d'un portique. Une couronne de fleurs orne sa tête , mais on la distingue encore plus

aisément par la noblesse de son expression, que l'Artiste a su allier, ce qui est toujours très-difficile, avec la beauté des traits & les graces de l'attitude. Un dessin étudié, des draperies bien jetées, un pinceau soigné, ajoutent encore à l'importance & à l'intérêt de cette composition, dont l'effet, d'ailleurs, est solidement soutenu par de grandes masses d'ombres & de lumières; peut-être même que ces ombres paroîtront un peu trop rembrunies, sur-tout dans la partie de la scène qui se passe en plein air. On pourroit encore désirer plus de fraîcheur & de vivacité dans les carnations; mais ces légers défauts disparaissent lorsque l'on considère l'ensemble de cette belle & grande machine, dont la forme générale est des plus imposantes.

M. Berthelemy a pris pour sujet de son Tableau d'agrément, le dévouement de six Citoyens de Calais, qui viennent apporter à Edouard les clefs de leur Ville. Ce redoutable vainqueur étoit déterminé à les faire mourir; il n'accorda leur grace qu'aux prières de son fils & de la Reine. Cette Reine est ici représentée implorant la clémence de son époux, dont le caractère de tête étoit

très-difficile à rendre. Le Spectateur qui admire le dévouement de ces Citoyens, auroit été flatté de voir le Monarque Anglois, au milieu même de la colère qu'il témoigne, partager cette admiration due à l'action de ces Citoyens patriotes. Ces Citoyens sont en général drapés d'une manière un peu mesquine. Mais il y a dans ce Tableau des têtes bien étudiées, une belle entente de plans, un coloris très-lumineux. Comme ce coloris est monté sur le ton le plus haut, ceux qui ne sont pas accoutumés à ces effets brillans, pourront peut-être trouver quelques dissonances dans l'harmonie générale du Tableau.

Le Bélifaire de M. Vincent, son Alcibiade, son S. Jérôme, une jeune personne qui prend une leçon de dessin, ses Pélerins d'Emmaüs, &c. annoncent un Artiste qui vise aux grands effets. Son coloris est vigoureux, son goût de draper, sage & noble, sa touche ferme & décidée. On'y remarque même cette *humeur* qui est en quelque sorte l'ame du pinceau. C'étoit sans doute une entreprise difficile de nous représenter, après Vandick, Bélifaire réduit à la mendicité. Nous avouons cependant avec

plaisir, que le Bélifaire de M. Vincent a plus de noblesse ; il est mieux drapé , & on apperçoit encore sous la draperie qui le couvre , une marque de son ancien état. D'un autre côté aussi, le soldat que Vandick a représenté debout, les mains croisées & réfléchissant sur le sort de son ancien Général , auquel il vient de donner un obole , forme un contraste plus frappant , plus sublime dans son Tableau, que l'Officier des Troupes que M. Vincent a représenté dans le sien , & dont l'attitude n'a rien de bien caractérisé. Il est vrai que M. Vincent n'ayant représenté ce sujet qu'en demies figures, il n'a pu déployer toutes les ressources de son art.

Il y a du grand, du majestueux dans le Jupiter auquel Cérès vient demander sa fille Proserpine, que Pluton avoit enlevée. M. Callot, Agréé sur ce Tableau , nous a représenté son Jupiter d'après la peinture que nous en donnent les Poètes anciens ; c'est un vieillard qui paroît avoir toute la vigueur de la jeunesse. Il est remarquable par sa barbe & ses cheveux blancs, & par ses sourcils noirs, dont le mouvement, disent les Poètes , ébranle l'Olympe.

108 MERCURE DE FRANCE.

La collection des Portraits, toujours nombreuse au Sallon, a offert aux regards empressés du Public, celui de Sa Majesté Louis XVI en pied, & revêtué des habillemens de son sacre. Ce beau Tableau, de huit pieds six pouces de haut, sur six pieds de large, est de M. Dupleffis. Sa touche libre & ferme fait donner aux objets le plus grand relief, sans employer le secours ordinaire des ombres très-fortes. Son portrait d'une Dame vêtue en partie de mouffeline, est étonnant pour la vérité & la fraîcheur des chairs, le relief de la figure & des mains, la finesse & la légèreté des draperies.

Le Public a pris plaisir à considérer les traits de Sa Majesté dans le buste en terre cuite de M. Pajou, & dans celui en marbre de M. Boizot le fils; ceux de l'Empereur dans un buste modelé par le même Artiste; ceux de Monsieur, de Madame, de Madame Adélaïde, de Madame Victoire, dans les quatre bustes en marbre de M. Houdon, dont on a vu au Sallon Morphée, figure en marbre, qui est le morceau de réception de l'Auteur. Ce Dieu du sommeil est représenté couché sur une draperie, où des pavots

sont répandus. Les Anciens lui donnoient des aîles de papillon , symbole de sa légèreté. L'Artiste s'est contenté de le représenter avec des aîles d'oiseau , plus favorables à rendre en sculpture. La position de cette figure est d'un beau choix ; c'est une imitation fidelle de la nature. La Diane, du même Artiste, dont on a vu le modèle en plâtre de grandeur naturelle dans son atelier , & le buste en marbre au Salon , nous rappelle bien agréablement les beautés des statues antiques. Cette Déesse , d'une taille svelte & légère , taille qui convient si bien à une Divinité , dont la chasse est l'exercice favori , est représentée dans le moment qu'elle part pour la chasse. Son corps, porté en avant, pose sur une de ses jambes , l'autre est en l'air. Elle tient d'une main une flèche, dont l'Artiste s'est servi habilement pour donner un appui à cette main ; de l'autre elle prend son arc. Tous ses membres sont déployés avec beaucoup de grace & de souplesse , & le mouvement y est si bien imprimé , que l'on est d'abord tenté de se ranger pour la laisser passer. Cette belle statue doit être exécutée en marbre & en bronze. Une Naiade par le même Artiste,

quoique modelée dans un goût de dessin différent, a été vue avec un égal plaisir. Différentes études, plusieurs esquisses & beaucoup de portraits de M. Houdon, exposés au Salon, annoncent son assiduité au travail. Le buste de M. le Chevalier Gluck, qui doit être placé dans le foyer de l'Opéra, lui fait beaucoup d'honneur. Il y a dans ce buste une expression animée bien saisie, & dans les draperies une variété de travaux qui font valoir avec avantage les parties lisses de la tête.

◆ Une Diane en marbre de M. Allegrain, que l'on a aussi vue dans l'atelier de cet Artiste, nous offre toutes les souplesses & toutes les vérités de la nature. L'Artiste a choisi l'instant où cette Divinité, sortant du bain, apperçoit Actéon. Il y a dans cette statue deux sentimens bien marqués, la surprise & la pudeur, sentimens exprimés avec toutes les finesses que peut donner un ciseau délicat & exercé.

Mais le morceau de sculpture le plus important sans doute, & celui que le Public a vu avec le plus d'intérêt, est le Mausolée de feu Monseigneur le Dauphin & de feu Madame la Dau-

OCTOBRE. 1777. 191

phine, qui doit être placé dans le chœur de la Cathédrale de Sens. Ce Tombeau, exécuté en marbre par M. Coustou, que la mort vient d'enlever aux Arts, présente un piédestal sur lequel sont deux urnes liées d'une guirlande de fleurs qu'on nomme Immortelles. Le Temps, sous la figure d'un Vieillard, très reconnoissable par ses attributs & par le mouvement même que l'Artiste a su donner à cette figure, supérieurement dessinée, étend le voile funéraire qui couvre déjà l'urne de Monseigneur le Dauphin, mort le premier, sur celle qui est supposée renfermer les cendres de Madame la Dauphine. A côté l'Amour Conjugal, son flambeau éteint, regarde avec douleur un enfant qui brise les chaînons d'une chaîne entourée de fleurs, symbole de l'Hymen. Le sentiment de douleur que témoigne l'Amour Conjugal, forme ici une pensée d'autant plus heureuse, que ce sentiment est une image fidelle de celui que toute la France a éprouvé. Du côté opposé de ce monument, l'Immortalité, debout, est occupée à former un faisceau ou trophée des attributs symboliques des vertus de feu Monseigneur le Dauphin; telles que la pureté désignée

172 MERCURE DE FRANCE.

par une branche de Lys, la justice par une balance, la prudence par un miroir entouré d'un serpent. Aux pieds de l'Immortalité, est le Génie des Sciences & des Arts, dont ce Prince faisoit ses amusemens. A côté la Religion, aussi debout & caractérisée par la Croix qu'elle tient, pose sur les urnes une couronne d'étoiles, symbole des récompenses célestes, destinées aux vertus chrétiennes dont ces Époux ont été les plus parfaits modèles. Toute la composition a ce caractère de noblesse & de simplicité, dont les grands Artistes ne se sont jamais écartés dans ces sortes de monumens.

La Sculpture, si utilement employée à rappeler à la postérité, par de semblables monumens, la mémoire des Princes vertueux, s'acquitte d'un devoir non moins important, lorsqu'elle échauffe notre zèle ou notre reconnoissance, par les portraits fidèles des Hommes Illustres, qui ont bien mérité de la Patrie. Sa Majesté avoit demandé à nos Sculpteurs les Statues en pied du Chancelier de l'Hôpital, de Descartes, de Sully, de Fénelon; & ils ont répondu à cette attente bienfaisante par des travaux assidus. Toutes ces Statues sont exécutées en marbre,

marbre, de six pieds de proportion. On s'est beaucoup arrêté devant celle du Chancelier de l'Hôpital, par M. Gois. L'attitude du vénérable Magistrat est simple & vraie. Il est revêtu d'une simarre & d'un manteau qui, par l'art avec lequel les étoffes sont rendues, ne laissent rien appercevoir de la dureté du marbre. La tête pleine d'ame & de sentiment semble modelée d'après nature, & l'Artiste a sçu y répandre une sérénité sublime qui nous rappelle, avec intérêt ce beau trait de la vie du Chancelier. Ce Magistrat exilé dans son Château, fut averti par ses domestiques que ses ennemis venoient pour l'assassiner; & comme on lui demandoit s'il ne vouloit pas qu'on leur fermât les portes: « Non, non, » repartit-il, mais si la petite n'est barrantée, pour les faire entrer, qu'on ouvre la grande ».

La Statue de Sully a été exécutée par M. Mouchy : elle offre bien agréablement à notre souvenir le grand Capitaine, l'homme d'État & l'ami d'Henri IV. Quoique le portrait de Sully fut très-ingrat à rendre en sculpture, l'Artiste, cependant, a sçu donner à cette Statue un caractère de simplicité inté-

ressante, & l'exécution générale est traitée avec beaucoup d'art & de talent.

La Statue de Descartes, par M. Pajou, est bien posée, & on reconnoît dans sa physionomie les traits que Frans Hall, Peintre contemporain de Descartes, nous a transmis dans le portrait qu'il a fait de ce Philosophe. On pourroit cependant trouver que, dans la sculpture, plusieurs de ces traits présentent des parties rondes qui nuisent un peu à l'expression générale du caractère; la draperie, d'ailleurs, peut être traitée plus légèrement, ce qui annonce assez que l'habile Artiste, chargé de l'exécution de cette Statue, n'y a point encore mis la dernière main.

Celle de Fénelon, par M. Lecomte, est d'une tournure élégante, peut-être même un peu trop recherchée pour un Prélat. Son air de tête ne manque point d'expression; mais l'on voudroit y appercevoir principalement ce caractère de douceur & de bienfaisance que l'Auteur de Télémaque a montré dans la société comme dans ses écrits.

Ces quatre Statues sont drapées ou vêtues suivant le costume de leur siècle & de leur état, ce qui ajoute, à la vé-

OCTOBRE. 1777. 195

rité de la ressemblance. MM. Pigal & Pajou ont cru néanmoins pouvoir négliger cette vérité ; le premier dans la Statue de M. de Voltaire, & le second dans celle de M. le Comte de Buffon, que l'on voit dans le Cabinet d'Histoire Naturelle, au Jardin du Roi. Il est vrai que ces Statues sont moins des portraits que des figures allégoriques, qui nous offrent les traits de la physionomie, & l'expression en quelque sorte du génie de ces Hommes Illustres.

On a remarqué de M. Caffiery, le buste en marbre de feu M. le Maréchal de Mury; celui de Pierre Corneille, aussi en marbre, qui doit être placé dans le foyer de l'Académie Française, & le buste en terre cuite de M. Benjamin Franklin. Le dessin d'un tombeau d'un Général, que cet Artiste doit exécuter en marbre, de dix pieds de haut sur cinq de large, offre un monument d'un caractère simple & noble en même tems.

Le Vulcain, modelé en plâtre, de six pieds de proportion, qui doit être exécuté en marbre pour le Roi, par M. Bridan, est très-bien dessiné. Ce Dieu, appuyé d'une main sur son marteau, a

Lij

l'autre posée sur les armes qu'il doit présenter à Vénus.

MM. Berruer & Boisor le fils, ont aussi attiré les regards du Public, par des morceaux que nous voudrions pouvoir détailler. On a sur-tout remarqué de ce dernier Artiste, un bas-relief en marbre, d'un pied de haut, sur neuf pouces de large, représentant une Vestale; un autre bas-relief d'une fête du Dieu Pan, sur un vase de terre cuite.

M. Foucou, nouvel Agréé, a exposé une Bacchante en marbre, d'environ deux pieds & demi de proportion : elle porte un petit Satyre sur les épaules. L'aspect de cette figure n'est pas heureux de tous les côtés, & la tête de la Bacchante pourra paroître un peu petite pour le corps. Mais ce groupe est de l'exécution la plus soignée, & il y a des molleses de chair bien rendues. Un buste de *Libera*, grand comme nature, exécuté en marbre, par le même Artiste, annonce plus avantageusement ses talens. Cette tête respire dans le marbre, & un sentiment de volupté, telle qu'une vapeur légère, est répandu sur toutes les parties de ce buste, exécuté très-précieusement. On pourroit seule-

ment desirer que la main, dont la Compagne de Bacchus couvre une partie de la gorge, eût plus de saillie; cette main est belle, mais elle appartient plutôt à un bas-relief qu'à une figure de ronde-bosse.

M. Duvivier, Académicien & Graveur des Médailles a, par plusieurs empreintes de Médailles, d'un dessin précis & d'une exécution nette, satisfait les Amateurs de ce genre de gravure, si propre à éterniser les grands établissemens, les actions des Rois, & la mémoire des personnages illustres. On a sur-tout remarqué l'empreinte du sceau de l'Académie, qui offre, d'un côté, un très-beau portrait du Roi, & de l'autre cette légende : *Libertas artium restituta.* 1776. C'est le morceau de réception de l'Auteur.

Comme le *Mercure* rend compte des gravures à mesure qu'elles sont publiées, nous ne ferons point mention de celles qui ont été exposées au Sallon; mais nous croyons faire plaisir aux Amateurs de pierres gravées antiques, de leur annoncer que plusieurs Artistes réunis se proposent de publier les gravures de la superbe collection de pierres gravées an-

198 MERCURE DE FRANCE:

riques de M. le Duc d'Orléans. L'on a vu avec satisfaction, au Sallon, sous différens cadres, plusieurs dessins à la sanguine, & d'autres lavés à l'encre de la Chine, exécutés d'après une partie de ces pierres gravées antiques, par M. de Saint-Aubin. Cet Artiste, Dessinateur & Graveur, ne peut être trop exhorté à mettre beaucoup de fidélité & d'exactitude dans ses dessins; & à ne point, dans cette espèce de traduction, imiter Bouchardon qui, rempli du beau style antique, le donnoit à toutes les figures qu'il copioit. Aussi la plupart de ses dessins de pierres gravées antiques, doivent être regardés comme des Portraits peu exactes, & sur lesquels, par conséquent, ne peuvent se fier ceux qui étudient l'histoire de l'Art.



NOUVELLES POLITIQUES.

De Tripoli de Syrie, le 6 Mai 1777.

ON écrit d'Alep, que les trois cens bourses envoyées par la Porte, pour le secours de Bagdad, sont parties depuis peu de jours. Deux mille chameaux fournis par les diverses Villes de la Syrie, & dont Alep en doit donner trois cens cinquante, vont transporter, d'Alexandrette à Bagdad, toutes les munitions arrivées dernièrement par trois bâtimens François : celles qui les ont précédées, sont déjà en route pour la même destination, cette Ville n'étant bloquée que du côté de la Perse.

De Pétersbourg, le 6 Août 1777.

Six Myrtes députés des Tartares de la Crimée, ont été présentés à l'Impératrice, pour lui demander la continuation de sa protection. A l'arrivée de ces Députés, on leur envoya, selon l'usage oriental, des castans ou robes d'honneur de la valeur de 4000 roubles, ou de 20,000 liv.

De Copenhague, le 4 Septembre 1777.

On écrit d'Helsingor que, le 27 du mois dernier, il y est arrivé de la mer du Nord, quelques

vaiffeaux Anglois chargés de marchandifes, & escortés d'un bâtiment de vingt canons, d'une frégate Angloife de vingt-huit, & de 150 hommes d'équipage, qui, étant allés dans la Norwège, à la poursuite de quelques Armateurs Américains, avoient été forcés de se retirer dans le Port le plus prochain, pour se mettre à l'abri d'un violent orage.

De Hambourg, le 1 Septembre 1777.

Des lettres de Wilna en Lithuanie, annoncent que cette Ville a été menacée d'une destruction totale, par les suites du plus affreux orage. Au départ du Courrier, plus de cent personnes, des chevaux & des bestiaux étoient ensevelis sous les ruines de plusieurs maisons abymées. Ce furieux ouragan s'est porté, dit-on, dans beaucoup d'autres endroits où il a renversé des Villages entiers.

De Vienne, le 13 Septembre 1777.

Dans la Moravie, & au lieu même où, en 1769, l'Empereur, accompagné du Prince Albert de Saxe & du Général Lassy, avoit labouré un arpent de terre, on vient d'élever un Obélisque, avec l'Inscription suivante, en Allemand & en François.

« Au souvenir de Joseph II, Empereur Ro-
 » main, qui, en 1769, le 19 Août, menoit la
 » charrue avec la main, dans cet arpent de terre,
 » pour l'encouragement & l'ennoblissement de
 » l'Agriculture.

» Consecré avec le consentement des États
 » de Moravie & de Joseph Wenzel , Prince de
 » Lichtenstein ».

De Rome , le 6 Août 1777.

On mande de Naples, que les Galériens & les Prisonniers de la Vicairerie, avoient formé le complot de saccager cette Ville pendant la nuit, & de s'évader ensuite sur un gros bâtiment dont ils comptoient s'emparer à la faveur des ténèbres; mais ce complot ayant été découvert par un des Galériens, qui a été renvoyé sans subir aucune peine, les principaux auteurs de ce crime recevront incessamment le châtiment qu'ils méritent.

Dans une excavation qui se fait à Villa-Negrone, près des Thermes de Dioclétien, on a découvert un Corridor qui a conduit les travailleurs dans plusieurs grandes chambres souterraines, où l'on assure qu'il y a encore des peintures à fresque assez bien conservées, représentant, les uns, des traits de la Fable; & les autres, des Arabesques. Il y a tout lieu de présumer que ces chambres faisoient partie des Thermes.

On assure que le Pape persiste toujours à vouloir tenter le dessèchement des marais Pontins; & que le Géomètre Sani a déjà fait le plan d'après lequel ce travail doit s'exécuter.

De Venise , le 2 Août 1777.

Avant - hier au soir, le frère de l'Archevêque

de Spalatro a été assassiné dans une des rues de cette Ville. On a trouvé sur lui des lettres qui le menaçoient du malheur qui lui est arrivé, & contre lequel il n'avoit pris aucune précaution. Les meurtriers ont eu le tems de se soustraire aux poursuites de la Justice.

Les digues qui ont été opposées aux débordemens annuels de la Brenta & de l'Adiga, étant reconnues insuffisantes, le Sénat a invité les Abbés Ximenès & Friso, le premier établi en Toscane, & l'autre à Milan, célèbres tous deux par leurs connoissances en hydrostatique, à se transporter sur les lieux, & à conférer avec le Sieur Lorgna, Ingénieur de la République, sur les moyens qui leur paroîtront les plus propres à prévenir de nouvelles inondations.

De Florence, le 1 Août 1777.

Il a été défendu à tous les Juges du Grand-Duché, d'exiger aucune rétribution pour l'examen des jeunes filles qui veulent se faire Religieuses.

De Madrid, le 20 Août 1777.

On a donné des ordres pour que huit bataillons se rendent vers Malaga, afin qu'ils puissent se porter en Afrique, & mettre la forteresse de Mélille dans un état de défense, en cas que les Maures pensent à l'attaquer encore. Leurs hostilités maritimes continuent toujours.

De Londres , le 19 Août 1777.

La nouvelle de la prise de Ticondérago , vient d'être confirmée à la Cour , par des dépêches authentiques. Les détails que l'on a jusqu'à présent de cet avantage , sont que les Américains ont délogé de ce Fort si intéressant pour eux , le 6 Juillet dernier , & ont été poussés le même jour dans leur retraite au-delà de Skensborough , du côté droit & au-delà d'Hulerton , du côté opposé , avec perte de cent vingt - huit pièces de canon , de tous leurs vaisseaux & bateaux , & de la plus grande partie de leurs bagages , vivres & munitions de guerre.

La jonction des Armées des Généraux Howe & Burgoyne , pour s'effectuer , n'a plus besoin que de la conquête du Fort Edward , où la garnison de Ticondérago & des autres Forts qui en dépendent , s'est réunie à une armée qu'on croit de douze mille hommes , pour la défense de cette dernière barrière.

On dit que la Cour de Danemarck , voulant donner une preuve de l'attachement qu'Elle a pour nous , a permis que tous les Matelots Anglois qui étoient à son service , fussent libres de retourner dans leur pays , & qu'il en est déjà arrivé un grand nombre qu'on a mis à bord d'un vaisseau de guerre à Spithéad.

Quoiqu'on ait dit que le Général Washington a laissé au Général Putnam la défense de Philadelphie , on assure aujourd'hui que c'est le Général Gates qui commande en cette Ville , que le

Général Mifflin commande dans l'Etat de Delaware; & que, le 28 Juillet, le premier de ces trois Généraux a fait un mouvement au Sud-Ouest, comme pour aller à Philadelphie, ou dans le Comté de Lancaſtre.

Un Particulier, sur le rapport duquel on croit pouvoir compter, & qui est arrivé depuis peu de nos Colonies, nous informe que le Général Washington a un Corps de réserve de quinze cens hommes, commandés par les meilleurs Officiers qui soient actuellement au service du Congrès, & que ce Corps est à une seule marche de Philadelphie.

On lit dans un Journal de Boston, que l'anniversaire de l'indépendance Américaine a été célébré dans cette Ville avec tout l'enthousiasme que peut inspirer la Fête de la liberté à des ames Républicaines. Tous les ordres de Citoyens y ont pris une part égale; & les amis de la paix augurent mal ici de cette circonstance, parce que, disent-ils, si l'esprit de division, si le système d'indépendance ne sont pas moins dans l'ame du Peuple que dans celles de ses Chefs, les avantages que pourroient avoir nos Armées, ne seroient que momentanés, & ne produiroient pas le grand effet qu'on pouvoit en attendre, lorsqu'on supposoit que le gros de la Nation ne demandoit pas mieux que de se voir ramené à la soumission, & à la tranquillité.

Il s'est tenu aujourd'hui un Grand-Conseil à Saint-James, en présence du Roi, pour fixer l'époque de la prorogation ultérieure du Parle-

ment ; une Commission a été ordonnée pour cette prorogation , fixée au Jeudi 28 Octobre.

Tous les navires de la Compagnie des Indes destinés pour l'Inde & la Chine , seront armés de vingt pièces de canon , & équipés de 99 hommes chacun , pour les mettre en état de défense contre les Armateurs Américains... Le bruit court qu'ils ont formé le dessein de nous enlever l'Isle de Ste-Hélène, où tous les vaisseaux de la Compagnie s'arrêtent dans leur voyage , pour prendre de l'eau douce.

Une lettre de New-Yorck , datée du 9 Août , rapporte que le Général Washington , informé enfin que l'armement ennemi s'avançoit vers Philadelphie , a quitté le Jersey & passé la Delaware avec toute son Armée. La même lettre ajoute qu'on dit à New-Yorck , que le Général Howe vient d'aborder à Wilmington , à 10 lieues environ de Philadelphie. En ce cas , un combat sera la suite de cette position respective , & les premières nouvelles doivent être du plus grand intérêt.

Aujourd'hui il se tient à Saint-James un grand Conseil en présence du Roi , sur des dépêches du Continent , & sur celles que la Cour vient de recevoir de l'Amérique , sans qu'elles l'aient mise en état de confirmer , par une Gazette extraordinaire , les nouvelles avantageuses apportées , disoit-on , par *la Favorite*, bâtiment de transport, Capitaine Fisher , qui avoit quitté Québec , le 14 Août , & qui annonçoit la dispersion totale de l'Armée du Général Schuyler , la prise du Fort

Edward , & la marche libre de nos troupes vers Albany.

De Versailles , le 30 Août 1777.

Le 29 d'Août , l'Ambassadeur de Naples eut une audience particulière du Roi ; il remit à Sa Majesté une lettre de son Maître , par laquelle ce Prince annonce au Roi que , le 19 de ce mois, la Reine de Naples est accouchée heureusement d'un Prince qui se porte très-bien.

Le 19 Septembre, l'Ambassadeur d'Espagne en cette Cour, eut une audience du Roi , dans laquelle il remit à Sa Majesté une lettre de Sa Majesté Catholique, par laquelle elle lui annonce que , le 11 du même mois, la Princesse des Asturies est accouchée très - heureusement d'une Princesse.

Madame la Comtesse d'Artois , qui avance fort heureusement dans sa grossesse , a été saignée étant à mi-terme.

Le Comte de Saint-Germain , Ministre & Secrétaire d'État au Département de la Guerre , ayant prié le Roi d'agréer sa démission de cette place , le Prince de Montbarey , Secrétaire d'État au même Département , qui lui étoit Adjoint , en est resté seul chargé.

PRÉSENTATIONS.

Les Députés des Etats de Languedoc, furent admis, le 26 Août, à l'audience du Roi. Ils y furent présentés par le Maréchal Duc de Biron, Gouverneur de la Province, & par le sieur Amelot, Secrétaire d'Etat ayant le Département de cette Province, & conduits par le sieur de Watronville, Aide de Cérémonies. La Députation étoit composée, pour le Clergé, de l'Evêque d'Alais, qui porta la parole; du Vicomte de Bernis, Baron de Pierrebourg, pour la Noblesse; des Sieurs Benezech, Député de Saint-Pons, & de Querelles, Député de Clermont & de Lodève, pour le Tiers-Etat, & du sieur de Rome, Syndic-Général de la Province. La Députation eut ensuite audience de la Reine & de la Famille Royale.

Le 31 du même mois, le Corps de Ville de Paris se rendit ici, ayant à sa tête le Duc de Coëssé, Gouverneur de la Ville. Il eut audience du Roi, auquel il fut présenté par le Sieur Amelot, Secrétaire d'Etat ayant le Département de Paris. Il fut conduit à l'audience de Sa Majesté, par le Sieur de Watronville, Aide des Cérémonies; les Sieurs Daral & Guyot, nouveaux Echevins, prêtèrent le serment, dont le Sieur Amelot fit la lecture, ainsi que du scrutin, qui fut présenté par le Sieur Dumetz de Rosnay,

Maître des Requêtes. Le Corps de Ville eut ensuite l'honneur de rendre ses respects à la Famille Royale.

Le Sieur de la Galaizière, que le Roi a nommé à l'Intendance d'Alsace; & le sieur de Crosne que Sa Majesté a aussi nommé à celle de Lorraine, ont eu, le 10 Septembre, l'honneur d'être présentés au Roi par le Prince de Montbarrey, Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, & de faire, en cette qualité, leurs remerciemens au Roi.

Le Marquis de Bombelle, Ministre du Roi près la Diète générale de l'Empire, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, le 7 du même mois, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères.

Le 24 du même mois, le Comte de Flavigny, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Infant d'Espagne Dom Ferdinand, Duc de Parme; qui étoit de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangères, & de prendre congé de Sa Majesté, pour retourner à sa destination.

Le même jour, le Sieur de la Coré, Intendant de Besançon, eut l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Saint-Germain, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à sa destination.

Le Sieur Marchais, Intendant de la Marine à

Rochefort, a été présenté à Sa Majesté, le 15 du mois d'Août, par le Sieur de Sartine, Secrétaire d'Etat au Département de la Marine.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 24 Août, le Chevalier du Coudrai, ancien Mousquetaire, a eu l'honneur de remettre au Roi & à la Reine, la II^e Partie des Anecdotes de l'Illustre Voyageur, contenant la relation fidelle & historique du voyage de M. le Comte de Falkenstein dans nos Provinces. L'Auteur y a joint la traduction Allemande de la première Partie de son Ouvrage, par le Sieur Barthélemy, Libraire à Ausbourg.

Le 31 du même mois, le Sieur Moreau, Conseiller en la Cour des Aides de Provence, premier Conseiller de Monsieur, & Historiographe de France, eut l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille Royale, les II, III & IV^e volumes de ses Discours sur l'Histoire de France.

Le 7 Septembre, l'Académie Royale des Sciences a eu l'honneur de remettre à Leurs Majestés, à Monsieur, à Madame, à Mgr le Comte d'Artois, & à Madame la Comtesse d'Artois, étant présentée par le Sieur Amelot, Secrétaire d'Etat ayant le Département de Paris, le volume de ses Mémoires de 1773, & la dernière Partie de l'Art d'exploiter les mines de charbon de terre, par le Sieur Morand.

Les Sieurs Née & Maquelier , Graveurs, que Leurs Majestés & la Famille Royale ont honoré de leurs souscriptions pour un Ouvrage intitulé : *Tableaux Pittoresques, Physiques, Historiques, Moraux, Politiques & Littéraires de la Suisse & de l'Italie*, ont eu l'honneur de remettre à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la septième livraison de leur Ouvrage.

Le 21 Septembre, le Marquis de Montalembert, Maréchal de Camp, a eu l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur & à Monseigneur le Comte d'Artois, le second volume de son Ouvrage, qui a pour titre : *la Fortification perpendiculaire, ou Essai sur plusieurs manières de fortifier les Places.*

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a agréé la nomination faite par le Duc de Nivernois, de l'Abbé de Duranti-Lironcourt, Aumônier de Madame Sophie, Vicaire - Général de Laon, à l'Évêché de Bethléem.

Le Roi a nommé à l'Abbaye d'Igny, Ordre de Citéaux, Diocèse de Reims, l'Abbé de Coucy, Vicaire-Général de ce Diocèse ; à celle de Souillac, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Sarlat, l'Abbé de Saint-George, Vicaire - Général de Périgueux ; à celle de Blaismont, même Ordre, Diocèse de Bazas, l'Abbé de Chapelain, Vicaire - Général dudit Diocèse ; à celle de S. Pierre de Joncels, même Ordre, Diocèse de Beziers, l'Abbé de Beauflet, Vicaire - Général d'Aix ; à celle de

Neaufle - le - Vieux, même Ordre, Diocèse de Chartres, l'Abbé de Langlade, Vicaire-Général de Rouen; à celle de S. Jean de Falaise, Ordre de Prémontré, Diocèse de Séez, l'Abbé d'Estaguois de Schulleberg, ci-devant Aumônier de Madame, sur la nomination & présentation de Monsieur, en vertu de son Appanage; à l'Abbaye Régulière du Pin, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Poitiers, Dom Rigoley, Directeur de l'Abbaye aux Bois; à celle de Salival, Ordre & Réforme de Prémontré, Diocèse de Metz, Dom Quentin, Religieux du même Ordre; & à celle de Notre-Dame-des-Prés, Ordre de S. Bernard, Diocèse de Troyes, la Dame de Saulger, Prieure de ladite Abbaye.

Le Roi vient d'accorder la place de Commandeur de l'Ordre de S. Louis, vacante par la mort du Sieur de Rochemore, ancien Lieutenant-Général des Armées navales, au Sieur d'Abon, Chef d'Escadre.

Le 7 Septembre, le Sieur Valdec de Lessart, Maître des Requêtes, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par Monsieur, en qualité de Surintendant des Maisons, Domaines & Finances de ce Prince, en survivance du Sieur Cromot du Bourg, & sur la demande qu'en a fait ce dernier à Monsieur.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de Fontaine-Guérard, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Rouen, la Dame de Radepont, Religieuse Ursuline de Rouen.

N A I S S A N C E S.

La Duchesse de Chartres est accouchée, le 23 Août, de deux Princesses.

M O R T S.

J. B. Joachim de Colbert, Marquis de Croissy, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Chevalier de ses Ordres, Gouverneur d'Huningue, & Capitaine des Gardes de la Porte de Sa Majesté, est mort à Paris, le 26 Août, dans sa soixante-quinzième année.

Le Sieur Michel-Marie Bonnet, Docteur & Grand-Maître de Navarre, Abbé-Commandataire de l'Abbaye Royale d'Aubignac, Ordre de Citéaux, Diocèse de Bourges, est mort en l'Abbaye de Saint-Amant en Flandres, le 13 Septembre, dans sa 58^e année.

Jeanne-Gabrielle de la Mothe-Houdancourt, veuve en premières noces du Comte de Froulay & de Montfleaux, Maréchal des Camps & Armées de Sa Majesté, Lieutenant pour le Roi, des Provinces du Maine & Comté de Laval, Menin de feu Mgr le Dauphin, & en secondes noces de Charles-Joachim de Rouault, Marquis de Rouault-Gamaches, Grand-d'Espagne de la première Classe, Maréchal des Camps & Armées du

OCTOBRE. 1777. 213

Roi, Gouverneur des Ville & Comté de S. Vallery-sur-Somme, pays & roc de Cayeux, est morte en son Château du Fayel, près Compiègne, le 7 Septembre, dans la 54^e année.

Jean-Jacques de l'Isle, Marquis de Marivault, Brigadier des Armées du Roi, est mort à Paris le 22 du même mois.

Charles-Gabriel, Marquis de Nogu, Brigadier des Armées du Roi, est mort, le 21 du même mois, en son Château de la Meilleraie en Normandie, âgé de 47 ans.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 16. Septembre.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

22, 11, 63, 55, 2.

Du 1. Octobre 1777.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

14, 73, 43, 88, 18.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Discours de Germanicus mourant,	<i>ibid.</i>
Ode sur le Duel,	8
Épître à M. de B...	12
A Monsieur,	15
Sur l'Espérance,	16
L'heureux Naufrage,	17
A l'Empereur Joseph II,	28
A une jeune personne qui vouloit se faire Religieuse,	29
Le Canal de Jonction,	30
La Boiteuse vengée,	37
L'Homme sûr de sa Conscience,	39
A Madame de * * * ,	40
Réponse au Billet qu'on ne m'a point écrit,	41
Réponse de Mlle de Ch. * * * ,	42
A Madame T...	44
Moralité,	<i>ibid.</i>
Le Géomètre,	45
La Tulipe, la Rose & l'Abeille,	46
Epigramme,	47
Le Berger Patriote,	48
Traduction en vers d'une Ode d'Horace,	50
Explication des Enigmes & Logogryphes,	52
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	55
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	58

Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis Dauphin de France ,	<i>ibid.</i>
Roland Furieux ,	66
Observations sur les Maladies épidémiques ,	77
Nouveaux Voyages dans l'Amérique Septentrionale ,	86
Voyage de Bourgogne ,	95
Essai sur les Comètes ,	99
Œuvres posthumes de M. Pothier ,	103
Lettres sur la profession d'Avocat ,	105
La Mouche ,	108
La Confiance trahie ,	115
Les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle ,	119
Idée de l'Education du cœur ,	124
Essai de bien public ,	127
Dissertation Académique sur le Cancer ,	128
Guide ou Manuel ,	129
Essai sur les moyens de diminuer les dangers de la mer ,	130
Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût ,	135
Hymne à Catherine II ,	139
Annonces littéraires ,	146
SPECTACLES.	148
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française ,	155
Comédie Italienne ,	161
ARTS.	162
Exposition , au Sallon du Louvre , des Peintures , Sculptures , & autres Ouvrages de MM. de l'Académie Royale ,	<i>ibid.</i>
Nouvelles politiques ,	199
Présentations ,	207
<hr/> d'Ouvrages ,	209

216 MERCURE DE FRANCE.

Nominations,	210
Naissance,	212
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterie,	213.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier volume du *Mercure de France*, pour le mois d'Octobre, & je n'y ai rien trouvé qui-m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Octobre 1777.

DE SANCY.

Dé l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme.

~~E-4~~

ABN



